This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 3026

LA VIE

DE

CH. PAUL DE KOCK

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

TIMOTHÉE TRIMM

LA VIE

DE

CH. PAUL DE KOCK

ÉDITION ORNÉE D'UN PORTRAIT SUR ACIER

DE CH. PAUL DE KOCK

GRAVÉ PAR MAUDUISON, D'APRÈS ALPH. NOEL

PARIS

COLLECTION GEORGES BARBA

7, rue Christine, 7

1873

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 APR 1963
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE

J'ai accepté la tâche de faire une vie de Paul de Kock. Je l'ai acceptée parce qu'il s'agissait de rendre hommage à un écrivain aimable, moral et populaire, et qui, durant quarante ans, fut légitimement en possession de l'estime et de la faveur publiques.

Un pareil sujet eût tenté l'écrivain le plus modeste.

La mer porte le nageur : c'est donc un labeur relativement facile que ma plume vient d'accomplir.

***

Paul de Kock est demeuré assurément le plus populaire de nos écrivains.

Ce n'est pas uniquement un romancier, traçant sur le papier les folles aventures de cape et d'épée, tantôt Velasquez, tantôt Teniers.

Il n'a pas l'allure de Dumas qui viole l'histoire, sous prétexte que cette violence est permise quand on lui fait un enfant.

Il n'a pas la prétention d'Eugène Sue, qui propose l'abrogation de certaines lois, et qui appelle des personnages imaginaires au secours de certaines théories politiques.

Il n'a pas des crimes à dévoiler comme Paul Féval:

Il n'écrit pas des réquisitoires et des instructions judiciaires, comme Gaboriau.

Il n'y a dans ses œuvres rien qui chagrine la pensée ou qui oppresse le cœur.

On ne se sert que du couteau à dessert. Il n'y a ni la bonne lame de Tolède romantique, ni le poignard affilé des tragédies, et le poison n'y est appliqué qu'aux rats de ses maisons de campagne.

Les romans de Paul de Kock ne sont donc pas des romans proprement dits, mais bien des tableaux de mœurs d'une exquise originalité.

Paul de Kock ressemble à Balzac par plus d'un

point. Il a, comme lui, le talent de la plus fine observation.

Mais Balzac, ce grand génie contemporain, avait une lacune dans son indiscutable talent. Il possédait le côté dramatique à un très-haut degré, mais il n'avait pas le côté comique,

Comme Molière, comme Rabelais, comme Charles Dickens.

***

Sous ce double point de vue du dramatique et du comique réunis, les œuvres de Paul de Kock sont un monument littéraire qui résistera au temps.

***

C'était donc une intéressante figure à retracer que celle de ce sage vieillard, amoureux des fleurs, mais je n'avais à ma disposition que les notes de ses amis, car il observait avec religion cet adage : *Le sage cache sa vie.* Il ne se mettait jamais en scène, il fuyait les foules.

Il avait horreur de tout ce qui découvrait l'homme sous l'écrivain. A peine, quand il allait au théâtre,

le pouvait-on découvrir, blotti qu'il était dans un coin obscur des fauteuils d'orchestre.

***

Il est donc difficile de faire le portrait de face d'un modèle qui fuit l'appareil photographique.

Non-seulement il bouge, mais aussi il se dérobe, et il devient malaisé de clouer sur la plaque cette image incessamment fugitive.

***

Toutefois, j'ai essayé de faire revivre l'homme par l'étude de ses habitudes, de ses goûts, des œuvres premières nées de son génie.

Cela ne doit pas me rendre injuste pour les enfants de sa vieillesse.

Je ne dois pas oublier qu'en 1865 la *Petite Presse* monta de 50,000 par jour avec un roman de Paul de Kock, dont le principal héros était un portier.

Quelques années avant sa mort, Paul de Kock rimait une chanson philosophique, et je regrette de n'être pas autorisé à la publier ici.

***

J'ai eu en main cette chanson inédite de Paul de Kock, improvisée pour la noce de l'un de ses amis, M. Gabé, aujourd'hui commissaire de police du quartier de la Porte-Saint-Martin.

Elle s'appelle *le Petit Pont.*

C'est une véritable chanson de table, à l'allure gauloise, à la libre désinvolture, au refrain folichon.

A l'époque où ces cantilènes du gai savoir étaient de mode, le monde était-il plus moral qu'aujourd'hui?

C'est encore le peuple qui a immortalisé le proverbe : *Il vaut mieux dire des bêtises..... que d'en faire.*

Toutefois, j'ai résisté au désir de publier ici ce morceau d'une gaieté charmante, pour ne pas scandaliser les faux dévots.

***

J'ai entendu souvent les esprits bégueules se demander si l'on ne pourrait pas expurger les œuvres de Paul de Kock.

Faire le Paul de Kock comme on a fait le *Musset des familles.*

On a bien expurgé la Bible.

On a bien montré Ève avec une crinoline, et Bethsabée avec un peignoir de bain.

Mettez donc un paletot aux amours de Boucher, couvrez donc d'une palatine les blanches épaules des princesses de Rubens.

Cela ne sera pas plus ridicule que d'enlever aux récits de Paul de Kock les jovialités qui les encadrent.

***

Un jour, le père J.-N. Barba, effrayé par les orages qui s'amoncelaient autour d'un ouvrage de Pigault-Lebrun, l'*Enfant du Carnaval*, obtint de son auteur la permission d'enlever la partie la plus graveleuse, celle du *plat d'épinards*.

L'édition fut *expurgée*, c'était l'expression de l'époque.

Le passage où la cuisinière est étendue sur son plat d'entremets fut supprimé. Et l'ouvrage, sanctifié, purifié tout au moins, fut remis en vente; il ne s'en vendit plus du tout.

« Oh! oh! s'écria le père Barba, c'est comme cela qu'on récompense la vertu! »

Et il remit l'incident du plat d'épinards, et l'*Enfant du Carnaval* s'enleva comme de plus belle.

— Mon bon Barba, dit Pigault-Lebrun à cette occasion, si tu veux m'en croire, à l'avenir, *nous n'expurgerons plus.*

***

J'ai établi, dans le présent volume, une comparaison entre Paul de Kock et Pigault-Lebrun.

On y verra que Pigault était bien plus *leste* en une page que Paul de Kock ne l'a été dans toute son œuvre.

Pigault a pu inspirer notre auteur.

Il y a vu la gaieté, l'esprit de satire, ce qui plaît au public; mais il a créé une œuvre à lui, sans irréligion, sans parti pris politique.

Paul de Kock a réussi par le naturel.

Pigault, lui, s'était inspiré des contes de Voltaire, son esprit était misanthropique.

Il regardait le monde avec des lunettes de couleur.

Il écrivait pour son public, pour un public blasé.

Paul de Kock a écrit pour tous, et a été acclamé par le peuple.

***

J'ai écrit les lignes qu'on va lire dans un but unique :

Celui de consoler de la perte d'un ami, de parler de lui à ceux qui le regrettent.

C'est adoucir des peines que de les partager.

Un million de lecteurs possèdent les œuvres de Paul de Kock.

C'est leur plaire, à coup sûr, que de leur parler de cet ami parti.

Et quand même le portrait ne serait pas absolument complet, si l'esquisse rapide et large leur offre une ressemblance exacte, je n'aurai perdu ni mon temps ni le leur.

TIMOTHÉE TRIMM.

Paris, 15 janvier 1873.

LA VIE

DE

PAUL DE KOCK

On disait autrefois que le roi de Monomotapa avait à sa solde cinq cents bouffons qui l'accompagnaient en tous lieux avec la mission de le faire rire

Les rois de France avaient jadis des bouffons dont la charge consistait à leur désopiler la rate.

La plupart de nos médecins prétendent que c'est de la bonne ou de la mauvaise conformation de la rate que dépend la gaieté ou la mélancolie.

Fontenelle était de cet avis, quand, en parlant d'une dame qu'il aimait beaucoup, il disait :

« Je suis parfaitement content de sa beauté, de son esprit et de son cœur ; il n'y a que la rate qui me fait enrager....., qui pourrait donc érater Madame de *** ? »

***

Le rire, cet épanouissement subit de la rate, cette joie du

cœur qui se communique à tout le corps, comme la colophane fait retentir toutes les cordes d'un stradivarius, est-il une simple contraction nerveuse?

L'homme seul rit; les animaux pleurent, mais ne rient jamais.

La Fontaine a dit :

Qu'un Pape rie, en bonne foi
Je n'ose l'assurer; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire.
C'est le plaisir des dieux : malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.

Bien heureux les peuples rieurs, disciples de Démocrite.

Ce philosophe mérite ici une mention spéciale. Il a été l'inspirateur de tous les auteurs comiques. J'ai devant les yeux son portrait, copié d'après une médaille antique.

Malgré sa barbe épaisse et sa face mâle, sa lèvre semble se révolter contre le voile velu des moustaches et retenir à regret des sourires, avant-coureurs de l'hilarité.

Il avait bien couru la terre : les Mages lui avaient appris l'astronomie; les Chaldéens, la théologie; le philosophe Leucippe, la physique; les Égyptiens, la géométrie.

Il alla visiter Socrate, sans se faire connaître.

Il parcourut les Indes, l'Éthiopie, la Perse.

Il vit des hommes de tous les mondes et de toutes les couleurs, et quand il eut tout observé..... il se mit à rire pour le restant de ses jours.

Il rit tant et si souvent, que ses compatriotes le crurent fou.

Ils envoyèrent chercher Hippocrate, avec prière de le venir traiter.

Hippocrate se munit de remèdes et alla trouver le gai philosophe dans sa retraite

Il présenta tout d'abord du lait au prétendu malade. Démocrite regarda ce breuvage en riant.

« Voilà, dit-il, du lait d'une chèvre noire qui n'a encore porté qu'une fois. »

Hippocrate fut confondu par cette sagacité, aussi profonde qu'elle était joyeuse.

Il causa avec le fou, et fut confondu en l'entendant traiter avec une très-grande autorité les matières les plus abstraites.

Démocrite, malgré, ou peut-être à cause de sa gaieté, vécut cent neuf ans.

Il avait inventé, non l'ellébore, que ses concitoyens avaient voulu lui faire prendre pour guérir sa prétendue folie, mais une médecine qui lui était propre, et avec laquelle il prolongea sa vie.

Démocrite, accablé de vieillesse, se sentait mourir.

Il avait une sœur fort chagrine, non-seulement parce qu'elle allait perdre son frère, mais aussi parce que son deuil l'empêcherait d'assister aux fêtes de Cérès, où elle comptait beaucoup se divertir.

Démocrite devina en riant son désir de faire honneur aux cérémonies de la déesse.

Il lui promit de ne pas mourir avant les réjouissances publiques.

A cet effet, il se fit appliquer incessamment sur le corps des pains chauds, dont l'ardeur lui faisait du bien et entretenait sa chaleur naturelle.

Dès que les trois jours de fêtes furent passés, Démocrite fit retirer ses pains et expira aussitôt.

***

Le rire est une qualité française.

Que Holbes, ce philosophe atrabilaire, qui prétendait que le rire n'était pas dans la nature, mais constituait un mouvement convulsif, ait raison..... ou qu'au contraire le rire soit un signe de bonne santé et de bravoure, puisqu'on disait en Danemark d'un guerrier tombé au champ d'honneur : *Agnar tomba, rit et mourut.....*

Il n'en est pas moins vrai que la faculté de rire est précieuse parmi nous.

Salentin de l'Oise a fait, il y a soixante-dix ans, un rondeau sur le rire mutuel qui mérite d'être cité.

* Lorsque je suis au Luxembourg,
Je prends ma lorgnette et je lorgne :
En lorgnant, j'y vis, l'autre jour,
Un boiteux qui *riait* d'un borgne ;
Ce borgne *riait* à son tour
De certain bossu gros et court,
Qui, grâce à son malin génie,
Faisait *rire* une compagnie
Des qui-pro-quo d'un pauvre sourd.
A cinq ou six pas je m'avance :
Je rencontre un petit chanteur,
Il *riait* d'un maître de danse
Qui riait aussi d'un acteur.

Un peu plus loin je vis paraître
Un homme dont la pesanteur
Marquait assez un géomètre :
Il montrait au doigt un auteur,
Songeant alors à quelque mètre.
Je poursuis encor mon chemin
Et je m'imagine qu'enfin
La scène changera peut-être.
Point ! J'aperçois un capucin :
Le capucin *riait* d'un carme ;
Le carme d'un abbé poupin ;
Cet abbé poupin d'un gendarme ;
Ce gendarme d'une catin.
La catin *riait* à l'approche
D'un fat en habit de satin,
Lequel était, pour le certain,
Un magistrat de la Bazoche ;
Et celui-ci, d'un air malin,
Envisageait un bon humain
Qui, je pense, arrivait du coche,
Vrai gentilhomme limosin,
Tenant son mouchoir d'une main,
Et de l'autre serrant sa poche.
Du monde entier voilà le train ;
Chacun y *rit* de son voisin,
La preuve en est assez complette.
Las d'observer, j'allai m'asseoir
Et je demandai la gazette.
Un petit homme en habit noir,
Vint me dire, monsieur ! bonsoir !
J'ai bien ri..... de votre lorgnette !

Rire n'est rien, c'est faire rire qui forme un privilége vraiment précieux.

Dérider les fronts soucieux, consoler des misères de la vie,

prendre le côté plaisant des choses, voilà ce qui constitue la mission élevée de celui qui sème autour de lui la gaieté, comme la princesse des contes des fées répandait, rien qu'en parlant, les perles et les diamants.

Parmi les écrivains de ce siècle, il en est un qui a possédé sans partage le grand talent d'amuser les masses et de les faire rire.

Il n'avait pas la prétention de Voltaire, l'allure cavalière de Lesage, les hardiesses de Pigault-Lebrun.

Il ne cherchait pas, comme Leuven et Brunswick qui ont fait école, le comique dans le mot, dans l'écarquillement du substantif, dans l'emploi de l'adjectif supercoquentieux, ou de l'adverbe bouffon.

Il ne fouillait pas le dictionnaire pour en faire surgir, à l'usage de sa phraséologie, des prépositions qui n'avaient pas vu le jour depuis un demi-siècle.

Il observait, il cherchait la nature, l'humanité; il en racontait les drôleries. Cet homme s'appelait Paul de Kock.

J'ai remarqué que les gens qui font rire autrui sont généralement eux-mêmes fort sérieux.

J'ai rencontré souvent Paul de Kock. Il ne riait pas comme Démocrite; mais il eût certainement fait rire Hippocrate, si le vénérable père de la médecine était venu le voir pour le guérir de sa goutte.

Il eût raillé avec raison Artaxerxès, qui fit au célèbre docteur des présents inacceptables.

***

En écrivant la vie de Paul de Kock, le biographe doit tout d'abord s'étonner d'un fait, c'est que cet écrivain n'ait point été un agitateur, un esprit maladif et inquiet.

C'est durant la plus terrible période révolutionnaire, que Mme de Kock porta dans ses flancs celui qui devait devenir le plus populaire des romanciers français.

M. de Kock, un banquier hollandais, était son père. Ce banquier avait obtenu du général Dumouriez la fourniture des armées du Nord. Il était venu s'établir à Paris. Il avait, plus tard, combattu dans les rangs des armées françaises avec le grade de colonel.

Vers la fin de l'année 1793, M. de Kock père revint à Paris pour un motif très-légitime : pour toucher les sommes qui lui étaient dues par la Convention.

Mais dame Convention avait parfois des agissements à elle : au lieu de payer le fournisseur de ses armées, elle l'incarcéra.

La bravoure l'avait naturalisé Français, elle en profita pour l'inscrire sur sa liste de suspects.

M. de Kock habitait une petite maison de Passy, devenue le château de la Muette ; il y recevait des patriotes ; on voulut voir en lui un agent de l'étranger. Il fut incarcéré, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et il mourut sur l'échafaud avec Hébert, et Anacharsis Klotz.

***

Mon excellent ami, Jules Claretie, a consacré quelques lignes au père de Paul de Kock.

« J'ai vu, dit-il, son portrait, l'unique portrait qui existe. C'est un grand et superbe gentilhomme, non en costume militaire, mais en habit de coupe allemande, vêtement plus sévère que l'habit à la française ; les cheveux poudrés, point de barbe, le nez fin et long, le teint rosé des races du Nord. On l'appelait à Paris *le beau Hollandais*, et ce portrait donne raison au surnom. »

***

Puisque Jules Claretie a mis son lorgnon, pour examiner la galerie de portraits de la famille de Kock, je ne veux pas le quitter sans lui emprunter ses fidèles et piquantes copies de ces précieux originaux.

J'ai vu un portrait de Paul de Kock fait en 1833, et qui fait partie des curiosités bibliographiques de la librairie Adolphe Delahaye.

J'ai vu le portrait de Paul de Kock, une lithographie de la *Galerie de la Presse*, publiée en 1842 par la maison Aubert.

J'ai vu un portrait de Paul de Kock qui figure dans les *Contemporains* d'Eugène de Mirecourt.

Mais ce sont là des gravures, non des tableaux. Le romancier n'a point posé pour la reproduction de ses traits. La seule photographie pour laquelle Paul de Kock se soit placé devant l'objectif, date de 1855. Elle a été faite par un photographe amateur, ami de l'auteur, M. Gabé père, ancien commissaire de police du quartier de la Porte-Saint-Martin.

***

Claretie a vu les portraits à l'huile du célèbre romancier. Il les a classés par date dans sa mémoire, et voici ce qu'il en dit :

***

« Il existe trois portraits de Paul de Kock, qui marquent bien les trois phases de cette longue vie si bien employée.

« Le premier est une miniature de je ne sais quel élève de Mme de Merbel, un chef-d'œuvre. Ces belles et vivantes miniatures, on les a aussi remplacées, et les photographies les plus *inaltérables* sont plus *altérables* qu'elles.

« Celle-ci nous montre un jeune homme de trente ans, les cheveux noirs et bien peignés, la barbe rasée, le menton bleu. Il est à son bureau, devant son papier, vêtu d'une redingote verte à bandebourgs noirs, telle qu'on les portait en 1820. La mise est correcte, d'une élégance achevée, la chemise a le jabot de rigueur, la dentelle est aux manchettes. C'est le Paul de Kock de la Restauration, beau causeur, beau valseur, bel homme, qu'on devine charmant, qu'on devait se montrer en disant : « C'est lui ! » Janin a raconté que — dans la voiture qui le conduisait à Paris — de Saint-Étienne à la cour des messageries on ne parla que de Paul de Kock.

« Le second portrait est une toile de Gigoux. L'homme a quarante ou cinquante ans. Robuste toujours, pensif, les cheveux plus longs, ramenés sur le grand front, en *coup de vent contrarié*, noirs encore, l'œil profond, presque méditatif. On s'explique en le voyant les touches mélancoliques de certains livres de Paul de Koch.

« Le troisième, que j'ai là, c'est la belle photographie de

Bertall, son *illustrateur*. C'est Paul de Kock à soixante-treize ans, tel qu'aujourd'hui, vert, solide, les épaules carrées, la jambe sûre. Il s'appuie sur sa canne moins par nécessité que par contenance. Un gilet blanc, le paletot boutonné, la cravate montante, ce serait le général Rourgachard si ce n'était Paul de Kock. Les yeux pensent, la lèvre est ironique sous la moustache blanche, et prête à décocher un trait — non pas un *mot* dans le sens du jour, mais une observation, une fine remarque, — le nez droit, le front haut, modelé par le temps, non atteint, avec des cheveux épais et fins, gris plutôt que blancs.

« Pour ce sage qui a caché sa vie, une biographie tiendrait tout entière dans ces trois portraits. »

Mes lecteurs parcourront avec plaisir la description qui vient d'être faite. Ils ont lu avec bonheur les œuvres de Paul de Kock. Ils ont fait de son esprit la nourriture la plus réjouissante de leur esprit. Ils ont ri avec lui, et c'est un souvenir que nous leur envoyons dans cette rapide notice.

***

Un rimeur de beaucoup d'humour voulait que tous ceux qui sont tentés de faire des vers eussent devant eux un portrait de Despréaux, avec cette inscription par La Monnoye :

Tel fut notre grand satirique.
Quiconque à la rime s'applique
Doit avoir un portrait si beau,
Et, pour mieux se tenir en garde,
Écrire au-dessous du tableau :
Rimeur, Despréaux te regarde.

On pourrait recommander aussi les portraits de Paul de Kock à tous ceux qui ont osé se faire ses imitateurs.

*
* *

Voici un chapitre de la vie de Paul de Kock, que j'emprunte à mon ami Monselet, il fait partie d'un livre publié par la librairie Sartorius.

UNE VISITE A PAUL DE KOCK

Je ne pense pas être ridicule ou trivial en avouant ma sympathie littéraire pour le romancier Paul de Kock. J'aime ce talent naïf, ce style clair, cette goguette perpétuelle, — et aussi ce vrai sentiment des qualités morales qui font l'homme vertueux. Son œuvre n'a pas d'équivalent dans les littératures étrangères, et c'est à regretter : chaque nation devrait avoir son Paul de Kock, c'est-à-dire son peintre de réalités amusantes et bourgeoises. Je comprends parfaitement l'admiration des Anglais, — peuple sagement curieux, — pour l'auteur de *Mon voisin Raymond*.

Aujourd'hui, je ne veux que raconter une anecdote de jeunesse, où le nom et la personne de cet auteur remarquable se trouvent mêlés.

C'était plusieurs années avant la chute du roi Louis-Philippe, au temps des folies amoureuses du quartier Latin. Nous étions une nichée entière installée dans un hôtel de la rue de l'Éperon, faisant de la musique, du droit, de la peinture ; le hasard seul nous avait réunis, et, empressons-nous de le

déclarer, jamais l'idée ne nous vint de nous organiser en cénacle. D'ailleurs, il y en avait de fort bêtes parmi nous.

Deux ou trois filles d'Ève, qui n'étaient pas plus laides que d'autres, et à qui nous prêtions une poésie — qu'elles ne nous rendaient pas, — venaient souvent enjouer cette demeure. Une d'elles, qui depuis s'est fait épouser par un restaurateur, me charmait particulièrement par l'ardent éclat de ses yeux noirs, la rébellion constante de ses cheveux épais et la sonorité de son rire. Mon cœur d'opéra comique palpitait rien qu'à l'entendre, à certaines heures, heurter de son doigt impérieux à la porte de la chambre n° 15. — Hélas ! j'habitais la chambre n° 14.

Cette belle fille, j'ai un peu de honte à le dire, s'appelait d'un nom réprouvé par la grande littérature. Au lieu d'avoir été tenue sur les fonts baptismaux par quelque conteur d'Espagne ou d'Italie, et de s'appeler Rosalinde, Penserosa, Belcolor ou Carmosine, la pauvre enfant, qui n'avait jamais vu de *romantiques* autrement qu'en lithographie noire, se laissait nommer vulgairement Fifine, — comme dans *Sans cravate*, de Paul de Kock.

Fifine ! — Ce nom rappelle toute une époque, toute une manière, une humeur évanouie à présent, la gaieté des employés en vacances. Cupidon monté sur un âne dans le bois de Montmorency, des capotes roses, des ombrelles vertes, des brodequins de coutil ; et puis aussi des mansardes invraisemblables, où l'on ne marche en hiver que sur des peaux d'oranges, et où le bonheur croît paisiblement sous l'emblème d'un pois de senteur planté dans une écuelle.

Fifine devait son nom au caprice de quelques-uns d'entre nous, partisans fanatiques des belles-lettres égrillardes et

lecteurs des romans édités par Barba. Nous avions pris un abonnement collectif chez madame Cardinal, la célèbre libraire de la rue des Canettes : c'était Fifine qui était chargée de nous apporter chaque soir les romans dont nous avions dressé la liste en conseil suprême. — Après quinze ans, je retrouve une de ces listes, expression curieuse et fidèle de nos tendances littéraires ; je la donne sans y changer une syllable. On sait que les statuts des cabinets de lecture interdisent d'emporter plus de deux ouvrages à la fois.

« Demander *André le Savoyard,* par Paul de Kock ; *Gustave ou le Mauvais Sujet,* par le même.

« Au cas où ces ouvrages seraient en lecture, demander :

« *Sœur Anne,* par Paul de Kock ;

« Ou l'*Enfant de ma femme,* par le même ;

« Ou la *Laitière de Montfermeil,* par le même.

« Enfin, en désespoir de cause :

« Les *Amours du chevalier de Faublas,* par Louvet ;

« Le *Compère Mathieu,* par Du Laurens ;

« Les poésies de Mollevault, de l'Académie française ;

« *Cyprien ou le Petit Fumiste de neuf ans,* par madame Ulliac-Trémadeure. »

On devine aisément que Fifine s'arrangeait toujours de manière à nous apporter du Paul de Kock — quand même. Nous lui sautions au cou pour sa peine ; et celui de nos camarades dont l'organe rappelait le mieux M. Mennechet, ancien lecteur ordinaire de S. M. Charles X, s'empressait immédiatement de nous initier aux délices du roman nouveau. Cette littérature toute pacifique n'amena jamais chez nous les collisions funestes qui ensanglantèrent les premiers

âges du romantisme. Nous nous amusions comme de simples marmitons, laissant à de plus dignes le soin de décider entre la comédie et le drame, entre l'hémistiche brisé et l'alexandrin à la Dombasle.

Ce qui devait arriver arriva pourtant. Un jour, nous nous trouvâmes au bout de la collection complète des œuvres de notre romancier. Grande fut la désolation. Comment allions-nous pouvoir vivre maintenant? A quel autre écrivain fallait-il avoir recours? Pendant trois ou quatre mois environ, nous flottâmes de Ricard à Raban, et de Raban à Maximilien Perrin; mais ce n'étaient là que des équivalents bien faibles. Ricard nous faisait rire, et c'était tout; Raban nous paraissait grossier; Maximilien Perrin nous ennuyait. Nous essayâmes du baron de Lamothe-Langon, dont les titres nous alléchaient, et qui avait conquis une sorte de réputation dans les classes intermédiaires; mais nous ne pûmes finir le *Ventru*, et nous n'allâmes pas au delà du premier volume de *Monsieur le Préfet*. Le compilateur Touchard-Lafosse nous rebuta, et nous nous lassâmes de M. Victor Ducange. Après avoir de la sorte parcouru la série des illustrations de cabinet de lecture, nous retombâmes dans notre perplexité et conclûmes désespérément qu'il n'y avait rien en deçà ni au delà de Paul de Kock, et que la *Femme, le Mari et l'Amant* représentaient les colonnes d'Hercule de la littérature au dix-neuvième siècle.

Nous nous rappelions surtout ce passage inimitable, où l'auteur, se substituant à ses personnages, nous communique en ces termes ses ingénieuses et piquantes réflexions: « Je suis au spectacle... j'aime beaucoup le spectacle... surtout quand on y joue de bonne pièces et que je suis bien placé. On

n'est pas encore près de commencer... On est si long dans ces théâtres de boulevard ! En attendant, et pour nous occuper, examinons un peu nos voisins. C'est une distraction très-agréable quelquefois. Ah ! j'ai à ma gauche une fort jolie femme... j'aime beaucoup les jolies femmes... Mais un gros homme à lunettes se penche à chaque instant vers elle et lui parle d'un air qui me déplaît... Je n'aime pas les gros hommes à lunettes... Celui-là surtout m'agace les nerfs... je ne sais trop pourquoi... Que l'homme est souvent bizarre dans ses antipathies !... Continuons mon examen. »

Que dire après cela ? Où trouver narration plus intéressante, style plus précis? Fifine principalement était inconsolable, et, dans sa douleur, elle ne parlait rien moins que de nous apporter le *Solitaire.*

Cette année-là justement, le hasard ou la fatalité voulut que Paul de Kock ne produisît rien, rien du tout. Le dieu s'était retiré dans un nuage. Après avoir patienté autant qu'il nous fut possible, nous prîmes enfin une décision sérieuse : nous résolûmes de nous rendre en solennelle ambassade auprès de lui, à cette fin de le conjurer de reprendre la plume ; — et nous fixâmes pour cette expédition le dimanche suivant.

Ce jour-là, le soleil avait fait sortir tous les Parisiens de leurs maisons ; une foule joyeuse se portait vers la barrière : *le commis à quinze cents francs d'appointements donnait le bras à la petite ouvriere ;* le marchand de la rue aux Ours marchait gravement, escorté de sa femme, *une grosse dondon encore appétissante*, et de sa fille, une grande innocente qui n'osait lever les yeux. Tout ces gens-là se promettaient un plaisir infini, et dans le fond ils n'avaient pas tort, car *quoi*

de plus doux en effet que les plaisirs de la campagne (style du maître) ?

Notre petite colonie, composée de sept personnes, s'était mise en route avant midi. Fifine ouvrait la marche, enveloppée avec ostentation dans un de ces longs châles, imitation de cachemire, inventés pour le triomphe de la ligne serpentine. Elle avait un bonnet à rubans lilas, — le dernier bonnet de grisette ! — et des souliers de *satin turc* comme on n'en porte plus. Dodolphe l'accompagnait; car partout où il y a une Fifine il faut un Dodolphe, c'est de rigueur.

Venaient ensuite la *blonde et sentimentale* Estelle, belle enfant de vingt-huit ans, coiffée en tire-bouchons, avec le *petit musicien* Anatole, dont elle avait fait connaissance au bal de Sceaux, où il jouait de la clarinette ; — puis Nini et *son bon ami* Robinet, que l'on avait chargé de quelques provisions, afin qu'il ressemblât tout à fait à M. Bidault, facétieux personnage des premiers chapitres de *M. Dupont ou la Jeune Fille et sa Bonne.*

Nous arrivâmes ainsi au boulevard Saint-Martin, où demeure M. Paul de Kock. Après avoir pendant quelques minutes contemplé sa maison avec sensibilité, nous nous décidâmes à en franchir le seuil. Il fut arrêté que je porterais la parole au concierge en l'appelant *monsieur*, — et non *père chose*, ainsi que l'eût souhaité Fifine pour plus de couleur.

« M. de Kock? demandai-je, après avoir salué révérencieusement.

— Lequel » ? répliqua le concierge.

Je me retournai plein d'ébahissement vers mes camarades,

et je remarquai sur leurs visages une surprise égale à la mienne.

Cependant le concierge, croyant que je n'avais pas entendu, répéta en haussant d'une note :

« Lequel ? le père ou le fils ?

—LE SEUL ! » s'écria Fifine, avec une pose et un accent superbes.

Le portier fasciné eut l'air de comprendre, et nous indiqua l'escalier.

Trente marches après, nous nous rangions sur le palier, et deux minutes ensuite nous étions face à face avec le grand homme.

Il était vêtu d'une robe de chambre brune à ramages chocolat, comme les dentistes, et sa tête était ornée d'un bonnet grec. Notre démarche parut le flatter infiniment, et en reconnaissance il nous montra sur son bureau les épreuves de *Ce Monsieur !* qui allait paraître. Nous nous jetâmes dessus avec un enthousiasme — qui amena un éclair d'orgueil dans sa prunelle.

Ce premier moment écoulé, j'invitai, au nom de mes camarades, M. Paul de Kock à un simulacre de banquet chez Passoir. Après s'être défendu avec beaucoup de grâce, M. Paul de Kock finit par accepter. — Les vitres de son appartement résonnèrent au bruit prolongé de nos joyeux hurras.

J'avais été chargé de l'ordonnance et des dispositions de cette fête, et j'avais cru ne pouvoir faire mieux que d'en calquer le dessin sur les principaux romans de M. Paul de Kock lui-même. Tous les chapitres où l'on mange, où l'on folâtre, avaient donc été compulsés par moi avec un soin

remarquable, et j'en avais extrait les éléments d'un programme qui, à mon sens, devait tout à fait chatouiller son amour-propre d'auteur.

M. Paul de Kock ne nous avait demandé qu'un quart d'heure pour changer de toilette. Il revint avec un pantalon blanc et un habit vert russe. Ce fut le signal du départ.

Arrivés chez Passoir, nous nous installâmes sous un berceau, dont les branches entrelacées *formaient un dôme impénétrable aux feux du jour*. M. Paul de Kock occupait le haut bout de la table, — ayant Fifine à sa droite et Dodolphe à sa gauche.

« Voilà un des plus beaux jours de ma vie ! » murmura-t-il.

Mais, lorsqu'il s'agit de vider la première rasade :

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il en portant le verre à ses lèvres.

— C'est du coco, répondis-je.

— Comme dans *Jean*, dit Fifine.

— Comme dans *Frère Jacques*, dit Anatole.

— Ah ! très-bien dit M. Paul de Kock en faisant la grimace... une flatterie ! je comprends... je comprends... Mais j'aime mieux le vin rouge. »

Je fus un peu désappointé ; néanmoins mon programme gardait d'autres merveilles en réserve. Je comptais surtout sur une salade, plaisamment saupoudrée de chenilles, comme dans *Monsieur Dupont*, au chapitre intitulé : *Un dîner au bois de Romainville* ; mais cette seconde allusion eut encore moins de succès que la première. La macédoine d'insectes alla rejoindre le coco.

Malgré cela, le dîner fut excessivement joyeux, et le vin de Beaune n'attendit pas longtemps pour venir mettre le

feu à nos cerveaux, transformés en rosaces d'artifices. Je devins pyrotechnique comme Méry de Marseille : je fis tournoyer l'artichaut scintillant de ma pensée, — et Dodolphe lança quelques bombes paradoxales qui retombèrent en pluie de calembours !

Dans notre commune ferveur, nous nous étions débaptisés tous, pour emprunter les noms favoris des héros de M. Paul de Kock : Bribri, Troutrou, Mistigri, Pétard, Rocambolle, Verluisant. Cet hommage délicat le toucha aux larmes.

Jusqu'au dessert, il se laissa doucement aller à ces jeux de l'esprit, répondant et mangeant, souriant à tous, à l'aise dans sa gloire comme le poisson dans l'eau ; tandis que Fifine, cédant à un besoin de familiarité excessive, lui frappait sur l'épaule en l'appelant : « Farceur ! »

La blonde Estelle, plus sentimentale que jamais, tournait le yeux vers lui, et répétait deux de ses vers, remarquables de limpidité philosophique :

> Oui, pour un cœur enclin à la mélancolie
> Ce site romanesque est plein de poésie [1].

Ce fut ce moment d'expansion unanime que je choisis pour donner suite à mon programme et pour procéder au *couronnement* de l'illustre auteur. Le myrte et la rose s'unirent sur son front égayé ; ce fut Fifine qui s'érigea en Clairon de cet autre Voltaire. J'avais composé le matin un hymnicule sur l'air célèbre : *O Fontenay !*

L'attendrissement qui suivit ces stances ne peut se décrire

1. *Contes en vers* de Ch. Paul de Kock.

qu'avec peine. Dans les brusques mouvements de son exaltation, Dodolphe renversa un plat d'épinards au sucre sur le pantalon blanc de M. Paul de Kock.

« Comme dans *Zizine !*

— Comme dans *Madeleine !*

— Comme dans *Georgette ou la Nièce du tabellion !* »

Force fut à M. Paul de Kock de se consoler de cet accident — avec des citations. Il s'essuya de son mieux et fit bonne contenance. D'ailleurs, le dîner etait arrivé à cette période où l'indulgence est chose facile. Cependant, craignant d'être entraîné trop loin par l'imitation complète de ses œuvres, il refusa avec énergie de nous suivre au jeu de la balançoire.

« Quel dommage ! dit Estelle, c'eût été comme dans *Un jeune homme charmant !*

— Ou comme dans *Ni jamais ni toujours !*

— Alors, il faut faire des crêpes ! s'écria Fifine en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Oh ! oh ! dit M. Paul de Kock, des crêpes... dans un jardin !

— Nous demanderons un cabinet. »

Décidément, le jovial écrivain portait la peine de ses propres ouvrages. Après avoir savouré la popularité dans ce qu'elle a de plus doux, il voyait poindre déjà les inconvénients du fanatisme. Trop de beaune gâte tout ! A force de faire sauter des crêpes dans la poêle, M. Paul de Kock sentit subitement se déchirer son pantalon, — épisode qui détermina parmi nous une bruyante explosion d'hilarité :

« Comme dans *Un bon enfant !*

— Comme dans l'*Homme aux trois culottes !*

— Comme dans la *Jolie Fille du faubourg !*

— Comme dans le *Tourlourou !*

Ici, tout le catalogue de ses romans fut égrené et dé-fila.

En effet, il n'est pas un seul volume de M. Paul de Kock où le héros n'ait un pantalon *craqué* sous lui.

De ce moment notre joie ne connut plus de bornes, et nous entrâmes dans la série des extravagances toutes françaises. Fifine, s'acharnant après le fameux auteur, l'appelait *Plumé de Coq* et *Poulet de Coq*. Féroce d'admiration, Anatole lui déroba un pan de son habit vert russe, en manière de relique.

Il était nuit close lorsque nous le reconduisîmes chez lui, en triomphe. Dodolphe voulait absolument bassiner son lit — comme Férulus dans la *Maison blanche;* et Fifine proposait d'attacher au cordon de sa sonnette le chat du concierge — comme dans l'*Homme de la nature* et l'*Homme policé.*

CHARLES MONSELET.

***

J'ai dit qu'il paraît étonnant que Paul de Kock n'ait pas été d'une nature chagrine, misanthropique, ennemie de la société.

Il est né au milieu des horreurs de la révolution, mais son existence a été tout d'abord un bonheur. Mme de Kock était incarcérée, comme son mari, par les sanguinaires tyrans de la Terreur. Elle allait mourir comme lui sur l'écha-

faud; mais elle était enceinte. Sa position fit reculer l'époque de son exécution; et quand elle donna le jour à notre héros... l'échafaud avait disparu : la France respirait sous un pouvoir moins terrible; l'enfant avait sauvé la mère.

***

Charles-Paul de Kock est né à Passy, le 21 mai 1794. Il vit dans son enfance les gloires du premier des Napoléon : il avait onze ans lors des fêtes du sacre; il avait vingt et un ans à la chute du premier empire.

Mais l'enfant n'est point enthousiaste. Il n'a pas la prétention de devenir un historien comme Pigault-Lebrun. Il apprend le grec et le latin à l'aide de maîtres particuliers.

Les écrivains qui ont essayé la biographie de Paul de Kock ont dit qu'il n'était pas fort sur le grec et le latin. Il n'y paraît guère dans ses romans, car il ne se fait pas faute de citer sinon Homère, du moins Horace ou Virgile à l'occasion.

***

Paul de Kock vivait avec sa mère. Il avait un frère, mais ce dernier était resté en Hollande où il était né. C'était un homme très-remarquable qui se distingua dans toutes les guerres dans lesquelles la Hollande eut quelque rôle à jouer. Il devint général. Il gouverna Batavia, l'un des établissements les plus importants que possède la Hollande dans les Indes. Il était, quand il mourut en 1844, ministre de l'inté-

rieur. Ses obsèques se firent à La Haye avec une très-grande solennité.

***

Le père de Paul de Kock avait été banquier. Mme de Kock avait su apprécier l'indépendance que donne le commerce honnêtement et activement exercé. Elle rêva pour son jeune Paul la carrière de son père.

Elle songea à lui faire apprendre la comptabilité, les opérations de bourse, les opérations de change.

A cette époque Mme de Kock n'habitait plus Passy. Elle avait déménagé, elle était venue demeurer au coin de la rue de Lancry et du boulevard, dans la maison encore occupée encore aujourd'hui par le restaurant Truchot.

Quand son fils eut quinze ans, elle fit entrer Paul chez les banquiers Scherer et Cie. Nous pouvons encore retrouver le lieu où étaient établis leurs bureaux. C'était un vaste hôtel, occupé longtemps par M. le comte Demidoff, le mari de la princesse Mathilde, lequel déménagea en 1822 pour céder la place au Café de Paris. La maison est au coin du boulevard et de la rue Taitbout, où sont actuellement les magasins du tailleur Fomadère.

***

Voilà Paul de Kock commis de banque, et commis sur le boulevard des Italiens, et commis en 1809. Alors il y avait des merveilleux et des élégantes. Les hommes portaient les collets d'habits si hauts qu'ils couvraient la moitié de leur tête. Les femmes avaient leurs tailles si courtes, que les ceintures se mettaient sous les aisselles.

Mais ce n'est pas là qu'il découvrit cet être charmant qu'on nommait la *grisette*, et ce n'est surtout pas dans ces quartiers aristocratiques qu'il la pouvait rencontrer. Il se contentait de lire en cachette dans son pupitre Pigault-Lebrun et Ducray-Dumesnil, puis il s'essaya à faire un roman. Cette œuvre, qui figure dans ses œuvres complètes, se nomme l'*Enfant de ma femme*.

C'est une peinture fort vive, très-réussie des ridicules de cette époque. On sent déjà, dans ce travail, la touche de celui qui deviendra un grand peintre de mœurs, souvent profond comme Rabelais, dramatique comme Hogarth.

***

On a raconté plus d'une fois comment l'un des banquiers découvrit que Paul de Kock écrivait des romans et non des bordereaux. Eugène de Mirecourt en tenait les détails du romancier lui-même.

« Que diable, disait M. Scherer, votre portefeuille est plein ! Vous en avez la clef, voyons un peu. »

Il fallut obéir. Le manuscrit fut découvert.

« Je ne me trompe pas... c'est un roman que vous écrivez là, jeune homme ?

— Pardon, murmura Paul, prenez garde, je vous prie... Vous allez déchirer les feuillets.

— Le beau malheur ! cria le banquier qui passait de la surprise à la colère et tournait avec violence les pages du manuscrit. Vous ne rougissez pas de perdre à de telles sottises le temps que vous devez consacrer ici aux affaires sérieuses ? L'*Enfant de ma femme*. On ose fabriquer chez moi

un roman qui a pour titre l'*Enfant de ma femme!* C'est d'une immoralité notoire. Et les titres de chapitre, écoutez cela, je vous prie : *La Ferme et le Grenier à foin!...* Que se passe-t-il dans votre grenier à foin?... *La Tante de Jeanneton!...* Cette Jeanneton n'est probablement qu'une gourgandine?

— Je vous prie, monsieur, dit Paul, de vouloir bien vous dispenser de toute espèce de commentaire. S'il ne vous plaît pas qu'un de vos commis écrive des romans, je vais à l'instant même quitter vos bureaux.

— Ah! monsieur me met le marché à la main! Soit. Vous n'êtes plus attaché à ma maison de banque. »

Pareille chose devait arriver vingt ans plus tard à Alexandre Dumas.

Il était employé dans les bureaux du duc d'Orléans au Palais-Royal.

Il venait de porter au théâtre sa première pièce : *Christine à Fontainebleau.*

Il sembla à son chef de bureau qu'il y avait incompatibilité entre la gloire littéraire et la bureaucratie.

Le dramaturge, comme Paul de Kock, dut donner sa démission.

***

Madame de Kock ne contrariait pas les inclinations de son fils.

Elle ne le força point à rester dans les bureaux d'une maison de banque.

Elle le laissa courir après un éditeur.

Paul de Kock ne trouva personne pour éditer son livre.

Pigault-Lebrun n'admettait pas de rival. La bonne mère

donna mille francs à son fils pour qu'il pût éditer son ouvrage, quatre volumes in-12, à la mode de ce temps-là ; mais les journaux étant rares sous l'empire, la publicité littéraire n'existait pas, les dépôts chez les libraires ne firent pas vendre beaucoup d'exemplaires, et Paul de Kock écrivait toujours !...

***

Il est évident pour moi que la lecture de Pigault-Lebrun influa sur la destinée littéraire du jeune Paul de Kock.

Pigault-Lebrun, né en 1753, mort en 1835, était déjà presque un vieillard quand l'auteur de l'*Amant de ma femme* était encore un enfant.

Pigault-Lebrun était un libéral et, disons-le, un mangeur de prêtres.

Il avait horreur du clergé, il voyait des Tartuffes parmi tous les curés, des Dubois parmi tous les évêques.

Ce n'est pas lui qui eût trouvé le bon prélat créé par Victor Hugo (un révolutionnaire pourtant) dans les *Misérables*.

Aussi, quand Pigault-Lebrun mourut, il y eut des dissonances dans les éloges donnés par la presse quotidienne.

Jules Janin, dans le *Journal des Débats*, s'appesantit sur le pauvre défunt et lui reprocha son immoralité.

L'auteur des mémoires et aventures de Pigault-Lebrun, que je soupçonne n'être autre que le grand-père Barba, dit à ce sujet :

« Pigault-Lebrun venait d'expirer; ses dépouilles mortelles n'étaient pas encore refroidies; tous les journaux, en annonçant cet événement, avaient jeté quelques fleurs sur la

tombe de cet excellent homme, dont le seul tort, dans le cours de sa longue vie, avait été de faire rire deux générations aux dépens des hypocrites et des fripons. Un seul écrivain eut l'ignoble courage de venir jeter de la boue sur le cercueil encore ouvert de ce bon, de ce généreux et spirituel vieillard. »

Jules Janin a depuis reparé ses fautes, non vis-à-vis du romancier comique de la république et du premier empire, mais vis-à-vis de sa famille; et s'il n'a pas vanté l'*Enfant du Carnaval*, et surtout ce charmant écrit intitulé les *Hussards de Felsheim*, lesquels ont été mis en musique par la muse débutante du mélodieux Adolphe Adam, au moins a-t-il rendu au neveu de Pigault-Lebrun, à Émile Augier, la justice qui lui était due.

***

Donc, je le répète, l'exemple de Pigault-Lebrun devait avoir quelque influence sur l'esprit du jeune de Kock. Mais notre héros possédait un heureux privilége. Le roman comique de Pigault-Lebrun était déjà, en 1820, une œuvre de vieillard : il parlait de l'amour par souvenir. Il rendait les situations risquées, presque indécentes, par une certaine ironie qui plaisait peut-être aux vieillards, aux voltairiens, aux amis d'Arnaud et d'Étienne. Il y avait du tabac à priser sur le jabot de ses amoureux. Il y avait du vinaigre des Quatre-Voleurs dans le mouchoir de ses amoureuses. Il faisait des moustaches aux cupidons et coiffait Vénus d'une carmagnole. Il était enfin un écho de *Candide* et du *Compère Mathieu*.

***

A l'époque où Paul de Kock faisait imprimer l'*Enfant de ma femme*, Pigault-Lebrun venait de donner au public une de ses œuvres les plus franchement humoristiques, le *Garçon sans souci*. Le jeune homme débutant avait à lutter avec la réputation du vieillard.

Pigault avait passé pour mort, et le maire de Calais, son pays natal, avait même délivré son acte de décès.

Pigault avait épousé la sœur de Michot, un artiste éminent de la Comédie-Française.

Pigault avait conservé la camaraderie de la Bohème, car il avait longtemps fait partie d'une troupe de comédiens ambulants.

Pigault avait la haine de l'ancien régime, et il comptait pour lui tous les libéraux de la Restauration.

Le *Citateur*, publié en 1803, est un factum voltairien contre la religion catholique.

Les *Mélanges littéraires*, publiés en 1816, présageaient un antagoniste énergique des Bourbons.

Sa plume avait une couleur, sa muse était vêtue en sans culotte, et si Pigault-Lebrun ne prit pas une part active à la révolution de 1830, c'est qu'il était déjà plus qu'octogénaire.

Sans la grande différence de leurs âges, les deux romanciers comiques se seraient rencontrés.

Paul de Kock eût recherché ce malin écrivain qui avait trouvé le chemin de la gaieté.

Il eût excusé les peintures licencieuses de ses ouvrages, en se rappelant qu'il écrivait surtout sous le Directoire,

c'est-à-dire une époque où les mœurs galantes succédèrent aux mœurs cruelles.

Paul de Kock eût salué avec respect le fol auteur de *Monsieur Botte*. Mais il eût gardé quelque rancune à l'ancien camarade des hommes de 93, qui avaient fait mourir son père sur l'échafaud.

Du reste, à l'époque à laquelle je me reporte, Pigault-Lebrun avait un fils de l'âge de Paul de Kock.

Mais il n'écrivait pas de romans, il ne cherchait pas l'originalité des sujets et le charme du style. Il était soldat.

Voici une des lettres qu'il écrivait à son père :

« Gustad, 20 avril.

« ..... J'espère que tu me pardonneras une négligence qui fut bien souvent involontaire, car aux avant-postes on n'écrit pas quand on veut. Ainsi, si tu te donnes la peine de me répondre, pas de sermons, pas de reproches! Je veux avoir autant de plaisir à te lire, que j'en ai maintenant à m'entretenir avec toi. — Que fais-tu? que deviens-tu? Depuis notre séparation, tu dois avoir bien des choses à me dire, tu dois avoir travaillé. Quels sont tes ouvrages, leurs titres? Dis-moi tout. — Tu as peut-être entendu dire quelque part qu'à la bataille d'Iéna, je m'étais laissé donner un coup de sabre sur la boule. Depuis ce temps, je me suis trouvé à quarante affaires sans attraper la moindre égratignure. Du reste, beaucoup de fatigues et de misères; et tout cela, je t'assure, ne me fait pas plus d'effet que de p..... dans un violon. — Je suis au moment d'être fait sous-lieutenant.....

Chamcourtois prétend que tu le négliges; il a cependant bonne envie de travailler avec toi. Vas le voir et réponds-moi à ce sujet. — Parlons maintenant sensibilité..... Réponds-moi bien vite, bien longuement, et n'oublie rien de tout ce que je te dis. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« PIGAULT-LEBRUN fils, maréchal des logis. »

Je le répète : Pigault-Lebrun a dû inspirer Paul de Kock.

Mais quelle différence dans les deux manières !

Pigault-Lebrun, c'est l'ironie, la misanthropie, la haine des castes, la rancune politique.

Paul de Kock, c'est la jeunesse, l'amour dans ses croyances les plus charmantes, la passion de la campagne, l'admiration des fleurs.

Quand il ridiculise un type, il chatouille, égratigne tout au plus, il ne blesse pas.

Nulle part, dans ses ouvrages, on ne trouve la glorification du vice, l'excuse de l'immoralité, l'excitation aux désordres.

Au moment où le vice devient aimable, le gai conteur lui applique un coup de sa marotte.

Et chacun se prend à rire sur ce qui le pouvait égarer.

J'ai trouvé dans la *Lune*, un journal humoristique qui a

plus d'esprit dans ses colonnes que mainte feuille politique, une appréciation parfaitement juste de la moralité des œuvres de Paul de Kock; la voici.

« Je professe (et c'est également l'avis d'un grand nombre d'écrivains qui n'osent l'avouer qu'en petit comité, les timides!) à l'égard de ce romancier vraiment populaire, de cet historien d'un Paris qui n'existe plus, et qu'on regrette parfois, l'estime la plus vive et la plus sincère.

« Certainement, à l'exemple du pape Grégoire XVI autre fois, et comme Monselet, j'ai pour le *raconteur, currente calamo*, de tant d'épopées grotesques, véritablement parisiennes, une parfaite vénération *pour ce que rire est le propre de l'homme*, ainsi que dit Rabelais, et parce qu'il est bon de faire souvent ce que M. de Lamartine appelle « une gri« mace. »

« Oui, le rire est le propre de l'homme, et tout ce qui tend, dans notre siècle ennuyé, à désopiler la rate, mérite une extrême sympathie. De là le succès croissant des journaux comiques, et le désabonnement sans relâche aux feuilles sérieuses.

« J'aime Paul de Kock comme j'aime Rabelais et tous les conteurs au gros sel, comme j'aime Teniers, Molière, Scarron, Breughel, Tassoni, Cervantès, le Bamboche, Sterne, Callot, Ourliac, Toppfer, Crinskshank, Henri Monnier, Daumier, Dickens, Champfleury, etc., etc., tous peintres exacts et malicieux des mœurs ridicules, mesquines, vulgaires, honteuses, bourgeoises, les mœurs vraies de leur époque.

« Ils sont tous, écrivains ou peintres, avec des nuances de talent que chacun apprécie, les miroirs fidèles du milieu dans lequel ils ont vécu.

« L'humanité est laide, tant pis pour elle si son portrait semble être une caricature.

« Le jour est loin, heureusement, où le Grand Louis s'écriait plein de dédain, devant les tableaux flamands, « Tirez-« moi ces magots ! »

« Non, Grand Roi si souvent purgé, on ne tirera pas ces magots. Tu peux cesser de vaincre, nous ne cesserons pas d'écrire.

« Il est dur, quand on a pris le soleil pour emblème, de se dire : « Je fais partie de ces magots. »

« Nous, nous sommes heureux de les voir. Le passé — sans retouche — s'y reflète.

« Paul de Kock, sans prétentions, simplement, clairement, en conteur du coin du feu, a peint son temps comme les maîtres qui l'ont précédé et dont nous avons cité les noms.

« Aussi fin observateur que Mercier, il a également fait un *Tableau de Paris* qui restera et qu'on consultera. Il est plein de documents bouffons, d'une précision rare, qui seront utiles aux chercheurs de l'avenir, aux reconstructeurs des sociétés disparues.

« Les Parisiens de 1825 à 1845 sont à jamais esquissés dans les odyssées pleines de *flan*, de pâtés sur l'herbe, de parties d'ânes, de culbutes sur le gazon, que Paul de Kock a chantées sur son mirliton si français.

« O petites grisettes à bonnets si souvent oubliés derrière les moulins de Montmartre, commis grognons, boutiquiers poussifs, maris porteurs de melons, rapins à pantalons à carreaux, gardes nationaux intègres, cuisinières épiques, portières sublimes, tourlouroux enflammés, ouvrières rieuses, paysans inouïs, où êtes-vous à présent?

« Et vous, immortel Baisemon !

« Et vous, acteurs, auteurs, actrices, figurantes, jeunes gens « riches à dix mille livres de rente, » et vous épiciers amoureux et rebutés sans cesse, traiteurs étonnants, où êtes-vous envolés ?

« Si les piles sans cesse renaissantes et sans cesse épuisées de l'édition Barba disparaissent un jour du globe, où irons-nous vous chercher?

« Et les campagnes aux fêtes insensées des environs de Paris : Fontenay-aux-Roses, Romainville où l'on trouve *le bilboquet dans la gibelotte*, qui en conserverait le souvenir déjà lointain, si l'auteur du « *Trompé* » ne nous en avait pas décrit soigneusement la physionomie dans ses livres goguenards?

« Rire de ses infirmités, c'est presque les oublier ; Paul de Kock nous a fait largement cette joie. Eh ! qui n'a pas ri, dans son lit de convalescent, après les épreuves de la tisane et des drogues, en lisant les romans innombrables de Paul de Kock !

« Pincez les lèvres, mordez-les même, puristes et dédaigneux, vos pudibonderies ne prévaudront pas contre ces œuvres folles, qui débordent d'une grosse gaieté saine et soulageante.

« Et la morale ?

« La morale, dites-vous? Dame, il s'agit de s'entendre.

« Qu'une jeune fille — je prends le cas extrême — lise *M. Dupont* ou la *Jeanne d'Arc de Belleville*, elle rira beaucoup, rougira quelquefois, mais je suis sûr que son âme n'en sera pas plus souillée pour cela que si elle avait lu par hasard, en passant, un mot leste sur un mur.

« Vous lui donnez, au contraire, la *Confession d'un Enfant du siècle*, *Indiana* ou *Mademoiselle Maupin*; je parie qu'elle savourera longuement le poison distillé d'une façon si artistique, et qu'elle mettra en pratique les théories de ces livres admirables, un jour ou l'autre. »

***

On parle, dans l'article que je viens de citer, du pape Grégoire XVI.

Il est bon, pour l'intelligence de mes lecteurs, que j'annonce ici ce que l'écrivain veut dire.

Paul de Kock eut, de 1840 à 1844, un admirateur enthousiaste, un lecteur assidu.

Ce n'était pas un amateur de gaillardises, souriant aux tableaux de Lancret, souscrivant aux livraisons du *Musée de Naples*.

C'était un prêtre, le premier de tous, l'évêque universel, Sa Sainteté le pape Grégoire XVI.

Grégoire XVI, qui craignait l'influence des chemins de fer et prétendait que le télégraphe était une invention mauvaise pour les mœurs publiques, aimait, par contre, les lettres et les arts.

Il fit reconstruire la basilique de Saint-Pierre hors les murs.

Il créa un Jardin botanique, il dota Rome de son Musée étrusque. Il fonda une école d'agriculture et plusieurs écoles gratuites.

Dans la littérature française, il remarqua surtout le talent aimable et enjoué de Paul de Kock.

Au moment où ce pape s'éteignit, un écrivain distingué, M. Eugène Guinot, écrivait dans le *Siècle*, à la date du 15 juin 1846, les lignes suivantes :

« Le pape qui vient de s'éteindre, Grégoire XVI, était un pontife d'un caractère très-enjoué; il aimait les gais propos et les historiettes légères; il se plaisait à causer avec les étrangers qui avaient des nouvelles à lui apprendre, et il les interrogeait volontiers sur les mœurs et les usages mondains de leur pays. Notre littérature moderne ne lui était pas inconnue. Dans ces moments de loisir, il faisait sa lecture favorite des œuvres d'un de nos romanciers les plus populaires. Il ne connaissait que celui-là, mais il le connaissait bien; il avait lu et relu tous ses ouvrages, et il s'intéressait vivement à l'auteur, qui lui avait procuré tant d'agréables délassements.

« Un Français de distinction, chargé d'une mission diplomatique, avait été reçu en audience au palais pontifical; avant d'entamer le chapitre des affaires d'État, le pape Grégoire l'interrompit dans son préambule, et après s'être informé s'il venait directement de Paris, il lui demanda :

« Come sta il signor Paolo di Kock ? »

« Le diplomate crut avoir mal entendu. Le pape répéta sa question à laquelle il paraissait attacher beaucoup d'intérêt. Rien n'était plus positif ni plus clair : Sa Sainteté daignait demander :

« Comment se porte M. Paul de Kock ? »

« Un diplomate doit tout savoir et ne s'étonner de rien. Celui-ci répondit avec son meilleur aplomb :

« Mais il se porte très-bien ! »

« Le pape parut enchanté d'avoir de bonnes nouvelles

d'une santé qui lui promettait quelques nouveaux ouvrages de son auteur favori.

« Car, n'en déplaise à nos autres célébrités, les romans de Paul de Kock sont les seuls qui soient entrés au Vatican pendant le règne du dernier pontife. »

Le pape ne s'en tenait pas là. Il faisait demander des nouvelles du romancier populaire par son nonce, à Paris.

Plus d'une fois le prélat se rendit dans la petite maison de campagne de l'homme de lettres.

Il causait avec lui, il s'intéressait à ses travaux, il écoutait avec une bienveillance marquée ses projets d'avenir.

Théodore Cogniard, l'un des intimes de l'écrivain, connaissait les relations du nonce et du romancier.

« Ton évêque est encore venu hier?

— Oui.

— Eh bien, t'a-t-il porté des indulgences?

— Non.

— Et tu n'en demandes pas à son maître?

— Pour qui me prends-tu? répondit Paul de Kock. Nous autres auteurs dramatiques, nous en demandons tous les jours au public dans notre couplet final. Ne veux-tu pas que j'aie l'air de prendre le pape pour..... un spectateur payant? »

J'ai souvent pensé à ce pauvre Grégoire XVI.

Sa fin fut terrible. Le successeur de saint Pierre eut un trépas affreux.

Il souffrait depuis longtemps d'un cancer au nez. Rien ne se voyait au dehors, le mal était intérieur.

Le pape, dans les cérémonies publiques, affectait toutes les joies d'une santé parfaite. Il souriait en donnant la bénédiction au peuple.

Personne, à Rome, ne connaissait la torture physique qu'il subissait.

Dès que le mal prit des proportions épouvantables, on l'isola, pour que le secret de sa maladie ne sortît pas du Vatican.

Dès le mois de mars 1846, il fut obligé de ne plus quitter son lit.

Ses serviteurs l'abandonnèrent. Le père X..., son confesseur, ne lui donna même pas le saint viatique, pour ne pas éveiller les soupçons sur la gravité de son état.

On ne laissa même pas pénétrer auprès de lui le cardinal Lambruschini, qu'il demandait avec instance.

Il ne put même pas obtenir une consultation de médecins.

Enfin, nous apprend M. G. Vitali, il mourut sans que le doyen du sacré collége et le grand pénitencier qui, suivant l'étiquette, devaient assister à l'agonie du pape, fussent auprès de lui.

Le glas funèbre apprit aux Romains sa maladie en même temps que sa mort.

***

Paul de Kock, à l'époque de cette fin douloureuse, était

un homme de cinquante-deux ans, dans toute la force et l'intelligence d'une nature d'élite.

Il fut profondément attristé par la perte de son *bon ami*.

Il porta son deuil dans le cœur, et il est à remarquer qu'il demeura toute une année sans rien produire.

L'*Amant de la Lune*, commencé en 1847, ne fut achevé et publié qu'en 1848.

***

Nous avons vu Paul de Kock éditer à ses frais son premier roman : l'*Enfant de ma femme*.

L'ouvrage resta sur les planches des libraires.

Le jeune homme était trop fier pour ne pas faire de nouveaux efforts dans la carrière littéraire.

Il se tourna vers le théâtre. Cet esprit si gai rêva tout d'abord le mélodrame.

A cette époque, le mélodrame avait pour grand prêtre Gilbert de Pixericourt, que Paul de Kock devait retrouver avec son livret du *Muletier*, directeur de l'Opéra-Comique, mais qui alors tenait toutes les scènes de second ordre.

Paul de Kock n'en donna pas moins coup sur coup cinq mélodrames à l'Ambigu, qui dès lors n'était pas comique du tout.

C'étaient :

Madame de Valnoir, en 1814 ;

La Bataille de Courlande, en 1814 ;

La Bataille de Viellane, en 1815 ;

Le Troubadour portugais, en 1815 ;

Le Moulin de Mansfeld, en 1816.

C'était à l'époque où il avait vingt ans au premier ouvrage, et vingt-deux ans au dernier.

***

Gilbert de Pixericourt était un homme de jugement.

Il vit les pièces du jeune dramaturge, et il reconnut qu'il avait, par instinct, l'entente de la scène.

Les anciens se souviennent de la pièce de Pixericourt intitulée : *La Découverte du Quinquina.*

L'auteur avait mis en scène des sauvages, et il leur faisait parler un langage sauvage qui faisait crever de rire le parterre.

Et aussi les acteurs qui ne pouvaient garder leur sérieux.

« Vous avez, dit Gilbert à Paul de Kock, les qualités dramatiques.

— Vous avez les qualités comiques, » murmura tout bas le jeune homme.

***

Peu de gens ont connu le Paul de Kock de nos jours.

Il n'aimait pas la compagnie de ses confrères les gens de lettres.

Il prétendait que les écrivains faisaient de la critique verbale et disaient surtout du mal des absents, pour s'entretenir l'esprit à la malice :

« L'esprit, disait-il, en physique c'est de l'alcool, quand ce n'est pas du vinaigre. »

Auteur dramatique fort distingué, il fut, à diverses reprises, sollicité de faire partie de la commission des auteurs

dramatiques, où siégeaient ceux qui appréciaient son talent.

« Non, disait-il, je ne comprends pas qu'on se mette autour d'un tapis vert, si ce n'est pour faire une bouillotte. »

***

Paul de Kock fut sur le point d'être décoré plusieurs fois.

En ces derniers temps, ce fut l'opposition systématique de l'impératrice qui priva le vieillard de cette distinction qu'il méritait si bien.

La femme de Napoléon III avait entendu parler du *Cocu*. Le titre l'avait froissée. Elle n'était pas familiarisée avec la langue de Molière, le mot se dit autrement en espagnol.

Elle soutint qu'un écrivain immoral ne devait pas être chevalier de l'ordre. Les flatteurs se mirent de son côté.

Paul de Kock n'a jamais demandé le ruban rouge. Il n'éprouvait, à l'endroit de cette distinction, ni enthousiasme ni dédain.

« La fleur des champs brille à ma boutonnière, » disait-il après Béranger.

***

Paul de Kock passait toute la belle saison à Romainville.

Quand on détruisit le bois, il en acheta un fragment de quelques arpents.

La maisonnette avait un petit bois à elle. C'est là que Paul de Kock respirait à l'aise. C'est là qu'il retrouvait l'appétit et la santé.

C'est là que se réunissaient Meyer, l'ancien directeur de

la Gaîté; — Dumoulin, qui avait joué ses pièces aux Folies-Dramatiques; — Henri Monnier, son plus intime ami; — les frères Cogniard; — Lincelle, le chanteur comique; — Grassot, l'acteur du Palais-Royal; — Sandras, un pharmacien de Paris.

Siraudin y venait quelquefois, et aussi Eugène Grangé, — et encore M. Simonnet, un grave chef de bureau de la Préfecture de Paris.

Paul de Kock, sans être gourmand, avait l'amour-propre du bien-être pour ses visiteurs.

Il les soignait. Il cherchait à deviner leurs goûts.

Eugène Grangé me rappelait qu'après une soirée à Romainville, tout le monde, craignant le mauvais temps, s'échappait.

Paul de Kock, les voyant s'éloigner, s'écria piteusement :

« Et mes potages ! »

On ne comprit pas tout d'abord. Il fallut une explication.

L'aimable amphitryon, qui comptait des dames parmi ses convives, avait surveillé lui-même la confection de délicieux consommés froids.

Il comptait les servir à minuit à ses invités, et il se sentait déconcerté par leur fugue subite.

***

M. Guénepin était un de ses convives favoris. Il avait été comédien, et avait joué dans *Les Lilas et les Grisettes*, un vaudeville de Paul de Kock, aujourd'hui introuvable.

Il se nommait, au théâtre, Dumoulin. Il avait un certain succès dans les rondeurs, les brûleurs de planches.

Il débitait avec finessse un couplet. Il dansait le cancan de 1832 avec grâce.

Dumoulin était le camarade de Jules Juteau et de Palaiseau, tous deux artistes de ce fameux théâtre des Folies-Dramatiques, où débutèrent mesdames Nathalie et Judith, du Théâtre-Français; Palaiseau mourut jeune.

Jules Juteau est depuis trente ans imprimeur en caractères et membre du Caveau. Il chante ses œuvres et les imprime.

« C'est un homme, disait l'avoué chansonnier Protat, *qui fera toujours une grande impression.* »

Dumoulin reprit le nom de Guénepin qu'il tenait de ses pères, et se plaça dans l'administration. Il est aujourd'hui chef de division et décoré.

« C'est égal, disait-il parfois au papa de Kock, il me prend souvent l'envie d'aller m'engager comme figurant dans un théâtre, pour revoir mon public en face.

— Mon cher, répondait le romancier, si des papiers retrouvés, comme dans tous les mélodrames, me faisaient monter, par droit de naissance, sur le trône d'Espagne, je demanderais aux Cortès le droit de faire un petit roman pour eux entre les sessions... c'est pour le naturel qu'a été inventé le pas gymnastique... » .

Le caricaturiste Gill a représenté Paul de Kock..... à cheval sur un chat.

L'allusion a de la vérité. Paul de Kock estimait le chien

de Montargis, reconnaissait que le chien d'Ulysse avait du flair, et donnait un regret au chien, illustré dans la *Morale en actions.*

Mais il n'était pas grand partisan de la race canine.

Il n'eût pas traité les chiens d'êtres abjects, comme les Hébreux, ou de lâches, comme les Romains ; mais, à l'imitation des Indiens, il n'en eût pas fait des dieux.

Par contre, il avait une passion pour les chats.

Henri III avait toujours des petits chiens dans ses bras.

Mazarin avait toujours des petits chats sur ses genoux.

De ce côté, Paul de Kock était absolument pour les mazarinades.

***

Les habitués de Romainville vous diront la véridique histoire de Frontin, l'un des souvenirs de l'endroit. Frontin était un grand chat roux.

Avait-il la noblesse des chats, cette aristocratie du poil qu'on nomme l'*angora?*

Je ne saurais le dire, mais il était d'une intelligence rare.

Il sautait, faisait l'exercice et miaulait à volonté, même après la mi-août.

Par exemple, il prenait peu de souris. Madame de Kock s'en plaignait.

« Laisse-le, ma bonne amie, disait le romancier ; *il est d'une nature indulgente.* »

Frontin mourut ; on ne l'embauma pas, comme un chrétien, mais on le fit empailler.

Frontin, mort, demeura longtemps, avec ses gros yeux de verre, dans le salon de Paul de Kock.

Un jour, on s'aperçut que Frontin était mangé par les mites.

Il n'avait plus que la moitié de ses poils.

Paul de Kock prit alors une résolution suprême.

Il mit l'été Frontin chez le fourreur, comme on y met un manchon.

Quand il passait devant le magasin de l'homme aux pelleteries, il criait :

« Frontin va bien ? »

Le fourreur répondait :

« Ne craignez rien, monsieur Paul de Kock, il est dans le camphre. »

***

Dans les fêtes de Romainville, on fit un essai sur lequel on comptait beaucoup pour amuser les invités, et qui ne fut pas heureux.

On installa un superbe guignol, plus vaste que les théâtres en plein vent des Champs-Élysées.

Les marionnettes avaient été fabriquées tout exprès, et mises en couleur par Eustache Lorsay.

Le polichinelle était splendide d'insolence, sous son habit de toutes pièces, costume de sacripant, plume de reitre. Le commissaire avait des airs de Surville dans le *Courrier de Lyon*.

On imagina de faire tenir les pantins par deux artistes en possession du sceptre de la gaieté publique.

On fit appel aux deux meilleurs farceurs du théâtre du Palais-Royal.

Grassot et Sainville arrivèrent à Romainville.

Ils se mirent à la disposition du maître du logis.

Celui-ci avait composé pour les marionnettes un ouvrage inédit : *Le Commissaire qui s'arrête lui-même.*

Cela était fort singulier, et surtout d'une gaieté folle; eh bien ! les deux acteurs du Palais-Royal firent four.

Ils ne surent pas prendre des voix différentes.

Ils ne furent pas à la hauteur des artistes du carré Marigny.

« A chacun son métier, exclama Sainville.

— Pourvu que la presse n'en dise rien, » soupira grotesquement Grassot.

***

On m'a assuré que cette bluette sans prétentions, faite exclusivement pour un conclave d'amis, était basée sur un fait historique.

Le fait est très-avéré, il n'y a que l'imitation que je ne soutiens pas.

Le fait, le voici dans toute sa sincérité. Je ne cache que le nom du personnage principal.

Un jour le roi Louis-Philippe alla visiter la reine Victoria.

Il se rendit à Londres, et fut reçu avec une très-grande sympathie.

A son retour, il fut escorté par une commission de gentlemen.

A son arrivée à Calais, le roi recommanda qu'on fît aux Anglais, qui lui avaient fait la conduite, la plus cordiale réception.

On se rappella que M. ***, le commissaire de police de la

ville de Calais, parlait anglais comme Walter Scott ou lord Byron.

On l'invita à se charger de quelques-uns des gentlemen.

M. ***, homme de mœurs douces, d'humeur égale, de conduite irréprochable, invita six Anglais à dîner.

On but... on but beaucoup... on but trop !

Tant est-il que M. le commissaire fit entrer l'un des Anglais dans l'appartement qu'il occupait au commissariat.

Le lendemain matin, le commissaire s'éveilla.

Il se sentit tout mouillé, il tâta. Il regarda, c'était du sang.

Il examina ce que tenait sa main droite, c'était un couteau ensanglanté ! A côté de lui gisait un cadavre, celui de l'Anglais qui avait passé la nuit sous son toit.

Lui seul pouvait l'avoir frappé.

Il alla se dénoncer au procureur du roi, et il fut acquitté aux assises.

***

On m'assure que le drame folâtre interprété par les artistes en bois du guignol de Romainville avait été inspiré par cette cause célèbre.

Mais, je le répète, je ne garantis pas la vérité de l'assertion.

***

J'ai dit que Paul de Kock avait entouré son chat Frontin de souvenirs et de regrets.

Je dois confesser qu'il n'était pas le seul chat de la petite propriété.

La fille de Paul de Kock, une aimable et douce personne, que les amis de son père appelaient Caroline, mais que le brave homme appelait *Zizine*, nom qu'il donna à l'un de ses romans, Mlle Caroline avait parfois à surveiller la pâtée de trente chats différents.

Le favori, après le trépas de Frontin, se nommait *Mortimer*.

Les chattes de Romainville ne voyaient jamais noyer leur descendance.

Au lieu de jeter les petits chats à l'eau, on les jetait par-dessus les murs, dans le jardin de Paul de Kock.

C'étaient les enfants trouvés de la race féline.

Si l'on ne soulageait pas les veuves, on protégeait tout au moins les orphelins.

***

J'ai vu l'écriture de Paul de Kock, non-seulement l'écriture de ses lettres, mais aussi celle de ses manuscrits.

Il n'y a pas une rature dans cent pages.

Tout est tracé d'une main ferme.

On sent l'homme pénétré de son sujet, dont le cerveau embrasse tout entier le drame qu'il veut décrire, et qui n'éprouve à le mettre en scène ni difficulté, ni hésitation.

***

Paul de Kock avait une prétention : il ne cherchait pas le style imagé de l'école romantique, ni le style ciselé de

l'école fantaisiste, ni le style brutal de l'école réaliste. Non.

« J'ai, disait-il, le style *coulant.* »

Il avait, disons mieux, le style rapide.

Son habitude de toujours parler au présent donnait au récit un caractère saisissant d'actualité.

Pour le lecteur, la scène était immédiate, elle se passait sous ses yeux.

Elle avait lieu instantanément. Les interlocuteurs ne faisaient pas partie d'une action accomplie, ancienne, passée.

Ils agissaient présentement, et le récit y gagnait en mouvement ce qu'il perdait peut-être en couleur.

***

Il m'a été conté qu'on joua longtemps à Romainville la comédie bourgeoise.

Sur un théâtre de société, avec des décors brossés par le maître, des pièces du cru, des chanteurs comiques pour interprètes.

Paul de Kock était surtout chef d'orchestre. Il était bon musicien, et jouait passablement du violon.

Il apportait à la mise en scène de son théâtre de campagne un soin et une coquetterie inouïs.

Il régnait non-seulement sur la scène, mais dans la salle champêtre, une véritable gaieté.

Il y avait pourtant là les maîtres du vaudeville et de la chansonnette. Le succès n'en était pas moins bruyant et sincère.

***

Au milieu de ces rieurs, Paul de Kock était peut-être le seul qui demeurât sérieux.

Henri Monnier souriait, ce qui était beaucoup pour lui qui faisait pourtant bien rire les autres.

Les Cogniard applaudissaient avec conviction le calembour par à peu près, l'imbroglio, l'équivoque, la cascade de cette scène entourée d'amis.

Paul de Kock seul ne riait pas.

Il demeurait grave, pénétré de l'importance de ses amicales fonctions, et, je dois le dire, son humeur eut toujours une teinte de mélancolie.

***

Il y avait devant la fenêtre de l'appartement qu'il occupa durant trente ans, au numéro 8 du boulevard Saint-Martin, un banc. Ce banc y est encore.

Là, dans les soirées tièdes de l'automne, Paul de Kock venait s'asseoir.

On a montré à Passy, dans le bois de Boulogne, le banc où se sont assis tour à tour deux illustres habitants de la localité : Béranger et Rossini.

On montrera longtemps aux Parisiens le banc du boulevard Saint-Martin, où s'est assis si longtemps et si souvent l'aimable auteur de *Sœur Anne*.

Ce banc jouait un certain rôle dans sa vie.

C'est sur ce banc qu'il se reposait, quand Jules Claretie, qui passait, le reconnut et le salua.

Le jeune écrivain avait fait, l'avant-veille, un article sur le dernier roman du vieillard.

Le vieillard s'était levé pour l'en remercier.

« Vous n'avez pas froid sur ce banc, lui dit l'auteur de *Mademoiselle Cachemire*.

— Non, répondit Paul de Kock, je cherche à m'habituer à son contact; c'est en se familiarisant avec les choses tristes qu'on en paralyse les effets.

— Ce banc vous rappelle donc des souvenirs?

— Oui : voyez-vous la fenêtre d'en face? c'est la mienne. De là j'ai vu passer bien des choses dans Paris, depuis quarante ans : la royauté de juillet, les Orléans fugitifs, la République de 1848, les émeutes de juin, la présidence, l'empire, le 4 septembre. C'est un kaléidoscope, cette fenêtre. J'en ai tant vu que je me suis affermi dans l'idée de ne jamais écrire un mot de politique. C'est la bouteille à l'encre, la plume la plus sincère n'y fera rien.

— Et en qnoi, bien honoré maître, demanda Claretie, ce banc vous rappelle-t-il des souvenirs tristes?

— En 1848, un ouvrier en blouse, le fusil en joue, les mains noircies de poudre, y vint tomber. Je le voyais de ma fenêtre : il s'étendit, allongea les bras et rendit le dernier soupir. — C'était horrible. — Et durant ce temps-là, les balles pleuvaient sur le boulevard Saint-Martin. Les partis étaient aux mains, la guerre civile éclatait avec toutes ses horreurs. »

***

Durant la Commune, Paul de Kock ne quitta pas Paris.

Pendant le siége, il offrit de se laisser incorporer dans le corps des vétérans de son arrondissement.

« Si les Prussiens viennent, disait-il, je les ferai mourir... de rire. »

Hélas ! l'écrivain avait bien tout le patriotisme nécessaire pour consacrer à son pays ses forces défaillantes.

Mais il avait une ennemie irréconciliable, contre laquelle il lutta douloureusement durant plusieurs annéees. Cette ennemie.... c'était la goutte.

Elle trouva en lui un courageux lutteur.

Mais, a dit un médecin célèbre, ce mal est plus fort que l'homme.

La goutte devait finir par emporter sa victime.

***

J'ai dit que Paul de Kock avait le fonds de l'humeur triste, et je le prouve.

De même qu'Auber aimait à dessiner, et que le grand anatomiste Orfila avait une passion pour la musique, le gai Paul de Kock se croyait une vocation pour les sujets sombres.

Il se croyait appelé à être le concurrent heureux d'Alexandre Dumas dans le roman de cape et d'épée.

Il fit même imprimer un essai dans ce genre.

Durant près d'un an, il prit des notes sur une époque lointaine qu'il allait traiter, et dans laquelle il ne se trouvait ni commis voyageurs, ni grisettes.

Il fit *Les Étuvistes*. C'était du Paul de Kock. Le livre eut autant de succès que ses devanciers.

Mais le romancier eut le bon sens de revenir bien vite au genre qui avait rendu sa réputation européenne.

***

Paul de Kock a fixé sur le papier un être charmant : la grisette.

Dans l'un de ses premiers vaudevilles, écrit en collaboration avec mon pauvre ami Labie, *Le Commis et la Grisette*, on trouve ces quatre vers chantés alors par Achard, le père de notre ténor d'opéra comique :

Tournure coquette,
Regard agaçant,
Pour une grisette,
C'est bien suffisant.

Depuis ce temps, bien des poëtes, Alfred de Musset en tête, ont chanté la grisette de Paris.

Mais l'original s'est évanoui. On a voulu des contrefaçons de grandes dames. On a voulu des poupées habillées.

Les femmes perdues ont pris la crinoline d'abord, la poudre de riz et le fard ensuite, les robes à mille francs après.

La grisette, charmant ange déchu qui avait conservé des correspondances au Paradis, s'est évanouie.

Elle s'en allait déjà au temps de Béranger, quand il disait :

J'ai su depuis qui payait sa toilette.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Elle ne se retrouve que dans les romans de Paul de Kock, au milieu d'un paysage qui s'harmonise avec sa charmante simplicité.

Là, la gracieuse image est mise à point. La peinture est exacte.

Tous les souvenirs d'un autrefois qui est encore en vue surgissent à la pensée de ceux qui n'ont qu'à se souvenir pour faire renaître l'adorable figurine.

***

Nous avons parlé du rire.

Comment rire sans une jeune femme.

Le rire est surtout charmant quand il éclate en mettant en parade trente-deux dents de perles entourées de lèvres de carmin, comme un soldat autrichien vêtu d'un habit blanc à parements rouges.

Le rire entre hommes, c'est la satire, la misanthropie, l'ironie jetée sur les hommes et sur les choses.

Le rire sain, franc, naturel, est celui que la jeune femme répète comme un mélodieux trémolo.

Roger de Beauvoir a dit :

LE RIRE.

J'eus un ami pendant vingt ans,
C'était la fleur de mon printemps ;
Tout cédait à son gai délire.
Le plus morose le fêtait :
Comme il buvait, comme il chantait !
Cet ami s'appelait le Rire.
Quand on ne fait plus de journaux,
Quand les huissiers vous semblent beaux,
Qu'à Chloé l'on se prend à croire ;
Qu'on trouve de l'esprit aux gueux,
Grâce au pâté de Périgueux

Endormi sous sa truffe noire :
Quel meilleur ami, répondez,
Que ce garçon-là? Regardez
Sur vous comme il prenait d'empire!
L'œil vif, le gilet entr'ouvert,
Il tirait sa flûte au dessert,
Ce gai Roger Bontemps, le Rire!

TAYLOR INST. OXFORD

Cet ami, ce rire, a besoin, pour principal interprète, d'une voix féminine pour moduler ses grâcieuses nuances.

***

La grisette — elle renaît — elle plane — elle trône dans des tableaux tels que celui-ci, brossé supérieurement par l'auteur d'*Un assassin* :

« Ne les dédaignons pas, ces braves et gais récits, pleins de verve, pleins de séve, pleins de sel; — et qu'il soit gros et gris, qu'importe! — ces humbles drames bourgeois, ces comédies où vit le *petit monde*, où s'agite un coin de notre société, où l'on est jovial et bien portant, avec un tantinet d'émotion, un cœur qui bat et de bonnes lèvres rouges qui ne parlent pas, du moins la langue des précieuses!

« Il fait soleil là-dedans; il passe, par bouffées, des senteurs de lilas, des odeurs de printemps. Les bonnets sont blancs, les figures roses. Il y a des chansons de par l'air. On mange en rond, en rond on danse. L'herbe est la complice de l'amour. En avant, les commis, les grisettes, les petits bourgeois, les employés, les tourlourous et les cuisinières! Tant bien que mal, l'orchestre accorde ses crins-crins. Ces feuilles

vertes, ce ciel bleu, ce bois en fête, sont à vous. Le repas est fini, le panier à provisions est vidé, le vin a passé des bouteilles dans les timbales; on a jeté sur le gazon les côtes du melon que sur son bras tenait le papa et les miettes du pâté que la maman a porté dans son mouchoir de la rue Thévenot à Romainville! Il faut danser, se tenir par la main, tourner, s'entraîner, s'étouffer! Et quand la respiration vous manque et quand on tombe, on se regarde encore avec un visage rouge d'animation et de gaieté. Les belles parties! les grosses folies! les escapades aux Prés Saint-Gervais, les fleurettes contées tout le long des blés, les baisers buissonniers, les aventures et les mésaventures de l'amour aux champs! Et les omelettes soufflées, et les feux d'artifice manqués, et les robes déchirées, les gaufres, les mirlitons, les chenilles dans la crème et la crème dans la salade! Tout ce qui n'arrive que chez Paul de Kock, tous les déboires dont on rit, tout ce qui amuse sans troubler, divertit sans pervertir, tout ce qui console en faisant oublier!

« Combien n'en a-t-on pas trouvés, *collés* dans les pupitres de lycéens, de ces romans de Paul de Kock, que l'on eût volontiers condamnés — que dis-je? — brûlés comme immoraux. Eux immoraux, les braves compères! Ils n'inspirent jamais que l'amour de bonnes filles pleines de santé qui ne craignent ni le mot ni le geste, d'aimables compagnonnes dont on se contenterait toujours et que l'on souhaiterait parfois. Les fillettes de Paul de Kock ont le sang au cœur et le cœur aux lèvres; leurs baisers sonnent franc et leurs mains tapent dru. Point de simagrées, de fausse pudeur et de fausse sentimentalité. Les fleurs de rhétorique des poëtes allanguis n'ont rien à voir à leurs accordailles. Elles

sont sans façons et rient de tout volontiers comme la *Bonne Fille* de Béranger, leur cousine. Elles sentent parfois le fourneau, la boutique ou la ferme, jamais l'hôpital. Si Francine ou Mimi sont lymphatiques, Zizine a du fer dans le sang. Elles rient au nez de la phthisie et montrent volontiers leurs dents blanches! Quelles commères, les femmes de Paul de Kock, à côté des pâles bohémiennes de Mürger! »

***

On a voulu faire un reproche à Paul de Kock. On a critiqué la composition de sa bibliothèque.

Elle n'était assurément pas distribuée comme celle d'un épicier retiré des affaires, qui met Descartes et Newton sur le premier plan, bien qu'il ne puisse pas les comprendre, et que d'ailleurs il ne l'ait pas tenté, ne les ayant jamais ouverts de sa vie.

Elle ne contenait ni Hugo, ni Lamartine, ni Châteaubriand.

Elle contenait les œuvres complètes de son propriétaire.

Il n'y avait chez lui *que lui*. Quand il voulait lire, *il se lisait*.

***

Tout d'abord cela semble impliquer une grande vanité, une pensée d'orgueil indicible.

Mais, en réfléchissant bien, on voit la constante préoccupation d'un écrivain qui veut embrasser son œuvre entière, et établir une sorte d'harmonie entre ses parties si nombreuses.

A ce propos, une anecdote vraie.

Léon Gozlan, de spirituelle mémoire, fut un jour invité par le dernier souverain aux fêtes de Compiègne.

Napoléon, auquel il fut présenté par le chambellan de service, lui dit :

« Monsieur Gozlan, je connais vos livres.

— Je vous remercie, sire.

— Je ne les ai pas tous lus.

— Ni moi non plus, Sire. »

On pourrait peut-être en dire autant de Paul de Kock.

Il n'avait peut-être pas lu tout ce qu'il avait écrit.

*
* *

J'ai recueilli quelques détails sur la façon dont Paul de Kock s'habillait.

Dans son intérieur, il couvrait son crâne quelque peu dénudé d'une calotte grecque à laquelle sa fille avait ajouté des agréments de broderies.

Il portait une grande robe de chambre en flanelle et à cordelières.

A la ville, il ne portait ni bagues, ni bijoux voyants.

Sa montre marquait les heures depuis longtemps.

Sa chaussure était pointue du bout, à la façon dont Sakoski, le grand cordonnier de la Restauration, faisait les bottes.

Il portait toujours la même canne, mais sortait rarement sans parapluie.

Il occupa, durant quarante-cinq ans, l'entresol du nu-

méro 8 de la Porte-Saint-Martin, lequel il payait 1,200 fr. par an.

Son salon était garni d'un meuble fond rouge, et en acajou.

Les tableaux appartenaient au goût du premier empire. Quelques-uns étaient peints sur porcelaine.

Du reste, Paul de Kock dessinait et peignait au besoin. Mais il ne montrait ces œuvres là qu'à ses plus intimes amis.

***

Nous avons parlé de la goutte.

Elle troubla ses dernières années. Il en parle dans ses lettres. Il lui a consacré l'une de ses dernières chansons.

Il y a dix ans, un de ses admirateurs lui apporta un remède très-simple.

Il consistait dans un verre d'infusion de café vert, à prendre matin et soir.

Paul de Kock ne dédaignait pas les remèdes de bonne femme. Il essaya de la recette, et en éprouva, pendant huit ans, un soulagement énorme.

Le mal reparut de plus belle.

« Hélas! soupira Paul de Kock, *les remèdes s'usent comme toute chose.* »

***

J'avais eu l'intention de donner ici une analyse des tendances morales de tous les romans de Paul de Kock.

Un travail de géant, 500 volumes à lire. Travail facile et charmant pour ceux qui l'ont accompli pour leur plaisir.

Voyage d'une brièveté extraordinaire pour ceux qui voyagent pour leur agrément.

La foi enfante des miracles. Les pieds du Saint Pierre de Rome inaccessibles aux ravages du temps, n'ont-ils pas été usés par... les baisers des pèlerins?

***

J'allais entreprendre ce colossal labeur, quand M. Léon Beauvallet m'est apparu.

M. Beauvallet est le fils du célèbre tragédien qui n'est pas encore remplacé à la Comédie-Française.

M. Beauvallet est un auteur dramatique, souvent heureux, toujours ingénieux. Il a connu Paul de Kock, et, voyant qu'on faisait la *Galerie des Femmes de Shakespeare*, des *Femmes de Lord Byron*, des *Femmes de George Sand*, il résolut de faire les *Femmes de Paul de Kock*.

Charmante collection de médaillons gracieux. Tout un Panthéon populaire.

Un véritable assortiment de minois exquis, depuis la grande dame jusqu'à l'ouvrière, depuis le chapeau à plume jusqu'au bonnet monté. Un véritable musée féminin du dix-neuvième siècle.

***

Que de faits réels surgissent de ces romans! Dans la *Laitière de Montfermeil*, Paul de Kock a peint l'auberge du *Tourne-Bride*.

Le restaurant du *Tourne-Bride* était situé à Romainville.

Ce n'était tout d'abord qu'une maison petite, inconnue, sans clientèle.

Après le grand succès de la *Laitière de Montfermeil*, c'était à qui visiterait l'établissement qui formait le décor des plus amusantes scènes du roman.

M. Léon Beauvallet raconte que lorsque Paul de Kock franchissait le seuil fleuri du *Tourne-Bride*, un homme s'élançait au devant de lui.

L'œil en feu, la joie au visage, les mains levées, en signe d'admiration : c'était Robert, le maître de l'établissement.

Grâce au romancier populaire, il était devenu le *chef* de toute la jeunesse de l'époque.

C'est chez lui que se préparaient les dîners des étudiants et des grisettes,

La dînette des amours.

Les Pâques des cœurs emflammés !

Robert était à un tel point fou de joie, qu'il en perdait l'esprit. C'est ainsi qu'un jour il eut l'idée de servir *à son auteur* une omelette au lard... sucrée.

Paul de Kock jetait des cris de paon, et il y avait de quoi.

« Ne vous fâchez pas, Monsieur, lui dit Robert, si j'ai péché, c'est par excès d'égards. Rien de trop bon pour vous, n'est-ce pas? Eh bien ! j'ai voulu faire trop bon ! »

***

A propos de ce roman délicieux, la *Laitière de Montfermeil*, je trouve encore, à l'actif de M. Léon Beauvallet une anecdote qui appartient à l'histoire anecdotique de Paul de Kock.

Un Anglais, riche et titré, avait lu à Londres la traduction de ce roman. Il fit le voyage de Paris et se fit conduire à Montfermeil.

Là, il demanda la petite laitière, Denise Fourcy, *the little milk woman*, devenue, d'après le romancier, Madame D...

L'anglais était persuadé, par la vérité des détails, la rapidité du récit, la franchise des caractères, le naturel des situations, que la *Laitière de Montfermeil* était une histoire véritable.

Il était entré dans une auberge du pays.

De même qu'on montre en province, le lieu où fut enfermé le Monte-Cristo d'Alexandre Dumas;

De même l'aubergiste de Montfermeil désira contenter l'insulaire.

« Denise et son mari sont à Paris, lui dit-il, mais je puis vous faire voir leur demeure. »

Et il conduisit l'Anglais dans une petite maison de plaisance dont les propriétaires étaient aux eaux.

L'Anglais était ravi; il cueillit même une rose dans le jardin, pour conserver un souvenir de son excursion.

Puis, se retirant, il aperçut un âne dans la cour.

« L'âne de la laitière fit-il d'un ton attendri.

— Oui, répondit son cicérone. »

L'Anglais embrassa la bête. Il était de la famille de Sterne par la sensibilité. Il continuait, à sa manière, le *Voyage Sentimental.*

A l'apparition de *Mon voisin Raymond*, Paul de Kock reçut

une singulière visite : celle d'un bonhomme qui se prétendait ridiculisé dans le personnage de Vauvert.

Paul de Kock l'écouta avec une attention polie, puis il lui dit :

« Vauvert n'est pas musicien, et vous?

— Musicien jusqu'au bout des ongles.

— Il a toujours le nez sale et plein de tabac, et vous?

— Je ne prise pas.

— Il a l'haleine forte, et vous?

— J'ai l'haleine d'un enfant.

— Il tremble sans cesse par un mouvement nerveux, et vous?

— Quelle folie, je suis ferme comme un roc.

— Vous voyez donc, Monsieur, que Vauvert ne saurait être votre portrait. »

Le monsieur se retira confus, mais satisfait.

***

Mon ami Léon Beauvallet a recherché, avec une religion et un talent remarquables, dans la plupart des romans de Paul de Kock, des incidents de sa vie ;

Et il a bien voulu me permettre de les rappeler, dans l'intérêt de la présente histoire.

Tout annaliste, pour le bien exécuté de sa tâche, prend son bien où il le trouve, disait-on autrefois !

Nos mœurs littéraires sont devenues plus équitables et plus dignes.

Et si je couds la fine batiste de mon confrère à la toile

écrue de ma narration, encore me plaît-il de lui conserver sa marque.

***

Donc, d'après mon confrère, tout le paysage de *Gustave ou le mauvais Sujet* est peint d'après nature.

L'action se passe à Ermenonville, encore tout vivant du souvenir de Jean-Jacques Rousseau.

Si Paul de Kock a si bien décrit cette riche nature, c'est qu'il a habité le pays. C'est à Ermenonville que Henri de Kock, le fils du romancier, aujourd'hui un écrivain distingué, digne de marcher sur les traces de son père, a été mis en nourrice.

La nourrice s'appelait *maman Fourcy*.

Paul de Kock logeait à l'auberge, et, dès le matin, partait en promenade dans le parc du château, ou bien aux alentours du lac de Morfontaine.

Et le soir M. et Mme Paul de Kock revenaient bavarder avec Mme Fourcy tout en embrassant le futur auteur des *Petits chiens de ces dames*.

Beauvallet est allé, tout récemment, visiter Ermenonville.

La bonne maman Fourcy est morte.

« Une bonne femme, disent les habitants; c'est elle qui a élevé le *petit* à M. Paul de Kock. »

***

On trouve encore dans l'*Homme aux trois culottes* la physionomie du banquier hollandais Derbrouck.

Le financier est victime de son amour pour la liberté. Il succombe sous les efforts de la calomnie et de l'esprit de parti.

Paul de Kock a peint ce caractère non-seulement avec son esprit, mais aussi avec son cœur.

Il a accompli un devoir de respect filial. Il a retracé la fin terrible de l'auteur de ses jours.

***

Je trouve aussi dans l'analyse de *Sœur Anne* un trait caractéristique :

Il y est dit que Paul de Kock ne fumait pas.

Il ne prisait pas non plus, bien qu'il eût vécu à une époque où l'on pouvait s'écrier :

> Ne saurait-on que dire, on prend sa tabatière ·
> Soudain, de tous côtés, par devant, par derrière,
> Gens de toutes façons, connus ou non connus,
> Pour y prendre leur part sont les très-bien venus.

Le tabac, sous quelque forme que ce soit, feuilles ou poudre, n'a jamais eu ses sympathies.

Il pensait que l'homme a bien assez de mauvaises habitudes naturelles sans en *acquérir* encore de factices.

Il fumait accidentellement un bout de cigarette, pour hurler avec les loups. Mais il n'humiliait pas par un refus l'ami qui lui offrait un *panatelas*.

Il le mettait dans sa poche..... pour le donner à Henri de Kock.

Et c'est ainsi, dit mon auteur, qu'avec un homme d'esprit un cigare n'est jamais perdu.

Je ne trouve qu'une correction à faire à cette anecdote: Pourquoi *un* homme d'esprit? Pourquoi pas *deux?*

Parlerai-je du *Cocu?*

Le titre scandalisera-t-il ma plume honnête?

Pourquoi?

Molière a mis le mot dans la circulation, où Paul de Kock l'a trouvé.

La censure de Louis-Philippe, qui n'avait rien à voir au titre d'un livre, se montra bégueule quand il s'est agi du titre d'une pièce de théâtre. La comédie était reçue au théâtre du Vaudeville. Arnal savait déjà son rôle de Belan, l'un de ses succès dramatiques, quand tout à coup survint un interdit sur le titre.

Paul de Kock satisfit tout le monde par un titre nouveau. Il appela la pièce: *Un de plus.*

A l'heure à laquelle j'écris on discute le droit du mari sur la femme adultère.

Dumas fils, Émile de Girardin, vingt autres polémistes, disent à l'époux : *Tue-la! Ne la tue pas!*

Le théâtre s'est emparé de la matière. On écrit et on déclame, de part et d'autre, des thèses philosophiques sur le sujet.

Le *Cocu*, qui fait à la fois rire et pleurer, ce qui est tout simplement le privilége du génie, donne la véritable leçon au genre humain.

Arnal chantait, dans *Un de plus*, une critique fort plaisante.

De par la loi,
Un jugement me le rappelle,
Armide m'a gardé sa foi :
Elle est vertueuse et fidèle
De par la loi.
Elle est sage de par la loi.

De par la loi,
Si jamais mon épouse est mère,
On conçoit bien mon rôle, à moi :
Je suis naturellement père
De par la loi.
Je suis papa de par la loi.

***

En dehors du *Cocu*, Paul de Kock a entrepris la physiolo-
de l'homme trompé.

La *Physiologie de l'homme marié*, publiée à Bruxelles, contient des détails très-curieux.

Voici un chapitre réservé au mari aux petits soins conjugaux : *Le Mari aux Petits Soins*.

Vous le reconnaissez sur-le-champ : à la promenade, il donne la main à l'enfant quand il y en a ; il règle son pas sur celui de sa femme, il se dandine et se tortille presque comme elle ; il tient l'ombrelle, il tient le sac quand madame en prend ; il n'est pas deux minutes sans la regarder d'un air inquiet et presque amoureux, en murmurant :

« Quand tu seras fatiguée, chère amie !... Si tu veux re-

tourner, mon ange!... Veux-tu prendre une voiture, Bichette?... Si nous traversions, Bobonne : je crains que tu n'aies le soleil dans les yeux... Prends garde, voilà un ruisseau... Nous irons moins vite si tu veux... »

Et une foule d'autres petites phrases de ce genre, lesquelles, pour l'ordinaire, n'obtiennent pour toute réponse qu'nn mouvement d'impatience avec un haussement d'épaules assez peu sensible.

Quand ce Monsieur mène sa femme au spectacle, il lui fait essayer cinq ou six places avant de la laisser se fixer à une...

« Ma bonne, tu n'es pas bien ici,... il y a de grands chapeaux devant toi.... Allons là-bas, tu verras mieux.

« La banquette est bien dure ici,... passons de l'autre côté.

« Je ne veux pas que tu restes là,... il vient de l'air par derrière... Tu attraperais une fraîcheur,... c'est très-dangereux. Allons ailleurs.

« Ah! il y a près de nous une dame qui a sur elle du musc,... des odeurs,... cela te ferait mal au nerfs, je ne veux pas que tu restes là... »

La pauvre femme, fatiguée de ces pérégrinations dans la salle, finit par se cramponner à une place et n'en bouge plus, en disant :

« En voilà bien assez,... je reste ici... Je suis lasse de courir toutes les places.

— C'est pour que tu sois bien, ce que j'en fais. Veux-tu un petit banc?

— Non... — L'ouvreuse, apportez un petit banc à madame. Veux-tu un coussin sous toi?— Mais pourquoi faire?...

est-ce que je suis un enfant? — L'ouvreuse, tâchez donc d'avoir un coussin pour ma femme.

— Veux-tu que je ferme le carreau de la loge?...

— Comme tu voudras. — As tu trop chaud? — Non. — Je vais le fermer. »

La pièce est commencée, madame serait bien aise d'écouter les acteurs; mais, au milieu d'une scène intéressante, son mari lui dit :

« Tu es pâle;... tu n'es pas malade?...

— Moi! pas du tout!... — Est-ce que tu souffres quelque part? — Mais, mon Dieu, non; je ne souffre nulle part! Quelle idée de vouloir que je sois malade!

— Je ne le veux pas, ma biche, bien au contraire;... mais si tu avais mal quelque part, il vaudrait mieux me le dire et nous en aller... Tu pourrais rester par complaisance,... et tu aurais grand tort...

— Ce que je voudrais, ce qui me ferait grand plaisir, ce serait que tu voulusses bien me laisser entendre la pièce.

— Je ne t'empêche pas d'écouter la pièce, il me semble. C'est égal, ça me fait de la peine de te voir pâle comme cela.»

Quand ce Monsieur dîne en ville avec sa femme, il ne la perd pas de vue, et, serait-il placé à l'autre bout de la table, ne manque pas alors de lui crier :

« Chère amie, ne mange pas de cela,... ça ne te vaux rien!... tu sais que les anchois te sont contraires... Ne prends pas de homard, c'est trop lourd pour toi... Si tu acceptes du saumon, tu auras tort... Ah! Monsieur, je vous en prie, ne versez pas de madère à ma femme,... ça lui ferait mal,... je connais parfaitement son estomac... Ma chère amie, si tu en bois tu me feras de peine. »

Madame, impatientée par les soins que son mari prend de sa santé, fait une moue très-prononcée et ne mange rien du tout, parce que la contrariété qu'elle éprouve lui ôte l'appétit. Pendant ce temps, Monsieur mange comme quatre et boit de tous les vins.

Va-t-on au bal, c'est une autre histoire. D'abord, Monsieur inspecte la toilette de Madame :

« Cette robe-ci est trop décolletée,... tu aurais froid ;... celle-ci te serre trop,... elle te gêne,... elle doit te gêner.

— Mais je t'assure, mon amie, que ma robe ne me gêne pas du tout.

— Oh ! les femmes ne veulent jamais en convenir,... mais elles se font beaucoup de mal en se serrant trop la taille ; et puis arrivent les maladies... On se dit souvent : Tiens, Madame une telle est morte de la poitrine,... c'est singulier ! elle était si bien faite... si fraîche,... on aurait jamais cru qu'elle fût poitrinaire ; mais on ne devine pas que c'est en voulant se faire une taille trop mince que cette dame s'est comprimé l'estomac et attaqué les poumons.

—Mon ami,... vous voyez bien que l'on peut passer le doigt dans ma ceinture... cela vous prouve que je ne suis pas gênée.

— Oh ! oui ! passer le doigt... A vous entendre, on peut toujours passer le doigt... parce que vous retenez votre respiration. Ma chère amie, tu seras bien aimable en mettant une autre robe,... je serais malheureux toute la soirée si je te voyais au bal avec cette robe-là. »

Pour en finir, Madame consent à mettre une robe qui ne lui plaît pas autant, et déjà cette contrariété l'empêchera de

goûter au bal tout le plaisir qu'elle se promettait; car toute la nuit elle pensera à cette robe qui lui allait si bien et que son mari lui a fait quitter.

Quand on est au bal, au lieu de laisser sa femme se livrer au plaisir de la danse et de chercher de son côté à se procurer le plus d'agrément possible, notre mari ne perd pas de vue son épouse. Ne croyez pas que ce soit par jalousie... non, le mari aux petits soins n'est pas jaloux; il est persuadé que sa femme l'adore, parce qu'elle sait qu'elle n'en trouverait pas deux comme lui pour les prévenances et les attentions. Mais là, comme partout, il va exercer sa touchante sollicitude.

Il se promène de long en large dans le salon où sa femme est assise. A peine a-t-elle dansé une contredanse, qu'il accourt à elle;

« Tu as bien chaud, chère amie?

— Mais non... pas trop. — Si... Oh! tu as très-chaud... Est-ce que tu danses l'autre quadrille? — Certainement, je suis engagée. — Je suis fâché que tu aies accepté... tu aurais dû te reposer un peu... »

Après la contredanse suivante, à peine Madame a-t-elle été ramenée à sa place par son cavalier, que la figure de son mari lui apparaît et se pose près d'elle, comme ces ombres que par le prestige de fantasmagorie on voit tout à coup surgir devant soi.

« Comme tu es rouge, ma bonne! dit notre mari aux petits soins, de l'air inquiet d'une mère qui, en tâtant le pouls à son enfant, lui trouverait de la fièvre. »

Madame, qui trouve la remarque au moins superflue, tâche de sourire en répondant:

« Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ce qu'on soit rouge quand on vient de danser?

— Oui... mais c'est que je ne t'ai jamais vue aussi rouge que cela. »

Madame se penche vers une jeune femme assise près d'elle, et lui dit tout bas:

« Est-ce que j'ai des couleurs extraordinaires?... est-ce que j'ai l'air d'une écrévisse?

— Mais non, vous êtes fort bien; votre mari ne sait ce qu'il dit. »

Bientôt un jeune homme qui est parvenu à saisir des glaces, en apporte une à l'épouse de l'homme aux petits soins. Celle-ci accepte la glace et se dispose à la manger, lorsque son mari la lui prend des mains en disant:

« Oh! par exemple, ma chère amie, tu ne mangeras pas cela...

— Mais pourquoi donc?... c'est une glace...

— Je le vois bien, c'est pour cela que je ne veux pas que tu en avales une parcelle. Tu as trop chaud, cela te ferait du mal.

— Mais toutes ces dames viennent de danser aussi, et elles mangent des glaces cependant.

— Que ces dames fassent ce qu'elles voudront, cela ne me regardent pas! Mais toi, c'est différent... je connais ton tempérament... Une glace! oh! non pas!... ce serait une imprudence impardonnable... Veux-tu du punch?

— Vous savez-bien que je ne bois jamais de punch, Monsieur, que je ne puis pas le souffrir, tandis que j'aime beaucoup les glaces...

— Ça ne te vaut rien. »

Et Monsieur se met à manger la glace destinée à sa femme,

et il se promène devant elle, en la savourant, et il ne se gêne pas pour dire:

« Elles sont excellentes! Bien frappées!. »

Un peut plus tard, l'orchestre a fait entendre le prélude d'une délicieuse valse de *Strauss*. Madame aime passionnément à valser et s'en acquitte avec autant de grâce que de mesure. Elle vient d'accepter le bras d'un jeune cavalier qu'on lui a dit être un fort bon valseur. Tous deux s'élancent, ils ont déjà fait le tour du salon et obtenu les suffrages des spectateurs; lorsque notre mari, apercevant sa femme en train de tourner, court après elle, au risque de se faire bousculer par tous ceux qui se livrent au plaisir de la valse, et, la saisissant par le bras, la force, elle et son cavalier, à s'arrêter, et lui dit, toujours d'un air aimable:

« Qu'est-ce que nous faisons donc?... Y penses-tu?... toi, valser!... oh! mais je suis là heureusement pour t'empêcher de faire des folies!

— Mais, Monsieur, vous savez bien que j'aime beaucoup la valse... que cela ne m'étourdit pas...

— Cela ne t'étourdit pas, c'est possible; mais cela te ferait beaucoup de mal... tu serais malade demain... j'ai consulté plusieurs médecins; ils m'ont dit que la valse était contraire aux femmes nerveuses, et tu es essentiellement nerveuse, ma bonne amie...

— Quelques tours seulement, Monsieur, et puis nous cesserons, dit le jeune cavalier en s'adressant au mari.

— Oui, rien que quelques tours, mon ami, dit Madame d'un air suppliant. »

Mais Monsieur est inexorable, il prend sa femme par le bras, la ramène à sa place, et lui jette malgré elle sur ses

épaules une pelisse... un manteau... un burnous... tout ce qu'il trouve sous sa main.

Madame enrage, mais elle n'ose rien dire. On ne se dispute pas devant le monde, et d'ailleurs, son mari, a la réputation d'un homme si galant, si empressé près de sa femme, qu'on la croit excessivement heureuse. Elle tâche de dissimuler ses ennuis. L'heure du souper approche; elle sait, par la maîtresse de la maison, que les dames seules seront à table; elle pourra donc manger ce qui lui plaira, sans avoir à redouter les observations de son mari. Elle espère se dédommager au souper de ses contrariétés de la soirée, et puis les soupers lui plaisent; il y a des dames qui ne méprisent pas ce genre d'occupation. Je n'y vois aucun mal, au contraire, j'estime infiniment les dames qui ont de l'appétit.

Mais un quart d'heure avant le souper, notre mari arrive tenant sur son bras la pelisse de sa femme, il la lui jette sur les épaules, en lui disant :

« Ma Bichette, il y a une voiture en bas qui nous attend.

— Comment, vous voulez déjà partir?

— Déjà, il est bien assez tard.

— Mais on va souper dans un moment.

— C'est justement pour cela... tu pourrais te laisser aller à prendre quelque chose... et cela ne vaut rien de manger le soir..., toi, surtout, qui es délicate... tu sais bien que tu ne soupes jamais... ni moi non plus...

— Mais, Monsieur, quand on a passé une partie de la nuit, ce n'est pas comme quand on se couche à onze heures.

— Oh! c'est égal... je ne veux pas que tu manges le soir;

diable, et ta petite santé!... viens, chère amie, la voiture nous attend. »

Monsieur entraîne Madame, qui a grande envie de pleurer, et qui rentre chez elle en disant tout bas qu'elle refusera désormais d'aller à la promenade, au spectacle, au bal, et dîner en ville.

Pensez-vous qu'une femme soit bien heureuse avec un mari aux petits soins?

Mais, heureusement, l'espèce en est assez rare.

J'ai dit que le premier roman de Paul de Kock avait été *L'enfant de ma femme*. J'ai raconté qu'il avait été écrit à l'ombre de son pupitre de commis.

Il avait dix-huit ans alors; à dix-huit ans on ne connaît pas la vie, mais quand on est né intelligent, on la devine, et si l'on n'a pas la gaieté philsophique de l'âge mûr, on a la joie de la jeunesse, la gaieté charmante et communicative.

M. Léon Beauvallet a surpris un jour Paul de Kock, déjà sexagénaire, couché dans le grand fauteuil de son cabinet, caressant d'une main Mortimer, son chat favori, et tenant de l'autre ce premier produit de sa joyeuse imagination.

« Vous relisez votre premier livre? lui dit Beauvallet.

— Oui, répondit-il avec sa bonhomie habituelle, je cause avec mon premier enfant. Ah! il a terriblement passé d'eau

sous le pont depuis la naissance de ce gaillard-là; mais, bah! il n'y a de vieux que ceux qui veulent l'être. »

***

Une antipathie de Paul de Kock se trahit dans quelques uns de ses romans; il exécrait les chiens, pour lui, ils n'étaient pas les amis de l'homme.

Il aimait les chats comme Hoffmann, comme Mazarin, comme Théophile Gautier, mais il n'eût point adopté le terrier le plus sérieux ou le levrier le plus élégant.

Toutefois, s'il n'a pas donné au chien une place à son foyer, il n'en a pas moins reconnu ses qualités physiques et morales dans *Moustache* et dans *Paul et son chien.*

***

Un roman de Paul de Kock, *Monsieur Cherami*, nous révèle une particularité de la vie du romancier.

Il allait quelquefois au café de la Porte-Saint-Martin, il n'avait qu'à descendre de son entresol et il y était tout porté.

Il n'y jouait ni au billard ni aux dominos, il y lisait les journaux.

Là, il rencontra le fameux Choquard qui en faisait ses galeries.

Choquard était le véritable chevalier du point d'honneur; il se battait avec quiconque parlait irrévérencieusement de ses princes légitimes. Pour lui Charles X n'avait pas violé la Charte.

La duchesse d'Angoulême n'avait pas gardé rancune au peuple français de la mort de son père, et il aurait eu maille à partir, avec l'endiablé duelliste, celui qui eût osé soutenir le contraire.

***

Or, Choquard adorait Paul de Kock qui avait esquissé sa pittoresque physionomie dans *Monsieur Cherami*.

Choquard était non-seulement un homme d'épée, mais aussi un homme de plume, et il disait en parlant de l'auteur de la *Pucelle de Belleville* : « Voilà un esprit vraiment gai, vraiment gaulois, je n'aurais pas fait *M. Cagnard* que je voudrais avoir fait *Mon voisin Raymond*.

***

La vie de Paul de Kock, mais c'est ainsi qu'on la peut reproduire, en ramassant de ci, de là, une fleur pour en faire un bouquet.

J'ai vu chez M. Gabet (Charles), commissaire de police du quartier de la Porte-Saint-Martin, l'unique portrait photographié de Paul de Kock, car il ne voulut jamais poser devant l'objectif. J'ai retrouvé le commis du grand-père Barba, qui a connu Paul de Kock à l'époque de ses premiers romans. Il était alors camarade intime avec son éditeur.

Il tutoyait le père Barba dans sa première jeunesse.

Ce que les biographes n'ont jamais su, et conséquemment n'ont jamais dit, c'est que Paul de Kock n'avait pas dit, en quittant ses banquiers, un éternel adieu à la carrière de commis.

Le père Barba ne pouvait pas donner des moyens d'existence à Paul et surtout à sa mère. On employait bien la digne dame aux travaux d'intérieur, comme une amie, auxiliaire de la directrice de la maison.

Mais il fallait que le fils pût gagner de l'argent.

Or ce n'est pas avec quatre cents francs une fois donnés pour un ouvrage en 4 volumes in-12 que l'on pouvait vivre toute une année.

On chercha donc pour Paul de Kock une situation, et on le plaça troisième clerc de M. Fouret, avoué à Paris, et cela, si je ne me trompe, à la date de 1817.

Le romancier y trouva de quoi vivre, et de quoi continuer ses romans si attrayants.

Il noircit du papier timbré à raison de 150 francs par mois, jusqu'au jour où les ressources de la vie littéraire lui rendirent sa liberté.

***

J'ai peu à m'occuper de Paul de Kock auteur dramatique.

J'ai assisté, en 1833, aux deux cents représentations des *Lilas et des Grisettes*, aux Folies-Dramatiques.

J'ai vu plusieurs fois une grande féerie de son cru, *la Chouette et la Colombe*.

J'ai applaudi au Vaudeville l'*Homme de la nature et l'Homme policé*, mais je n'ai pas le souvenir assez présent à ma mémoire pour pouvoir asseoir un jugement. Pourtant, si je ne connais pas l'arbre dramatique tout entier, j'en connais au moins les racines.

J'ai retrouvé une merveille, une rareté, dont il ne reste plus un seul exemplaire chez l'éditeur.

La première pièce de Paul de Kock.

***

Cela se nomme :

CATHERINE DE COURLANDE

mélodrame en trois actes en prose, et à grand spectacle, par M. Ch. Paul de Kock, musique de MM. Quaisain et Lanusse, ballet de M. Millot, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 1er septembre 1814.

***

Voici quelle était la distribution de la pièce :

CATHERINE DE COURLANDE, grande-duchesse de Lithuanie	Mlle *Lévesque*.
LÉOPOLD, son fils aîné, grand-duc de Lithuanie.	M. *Fresnoy*.
ERNEST, second fils de Catherine, chevalier Teuton.	M. *Grévin*.
PONIOSKI, premier ministre de Léopold.	M. *Defrésne*.
MARLESKOFF, prince des Moldaves.	M. *Villeneuve*.
ELISA, suivante de Catherine.	Mme *Thiery*.

HUBERT, geôlier des prisonniers du château de la forêt.	M. *Sallé.*
ZELKI, concierge du château.	M. *Stokleit.*
NORBERG, confident de Ponioski.	M. *Adam.*
PIERRE, transfuge de l'armée de Léopold.	M. *Boissélot.*
TORNIOUSKO, commandant des Moldaves.	M. *Klein.*
HERMANN, écuyer d'Ernest.	M. *Debray.*
Un officier de Léopold.	M. *Barthélemy.*
Un officier moldave.	M. *Martin.*
Lithuaniens.	
Moldaves.	
Villageois.	

La scène se passe en Lithuanie, près des frontières de la Courlande, dans le 16e siècle.

Le premier acte, dans le château de la forêt; le second, dans la forêt, aux environs du château; le troisième, dans le camp des Moldaves, sur les bords de la Dwina.

***

J'ai remarqué dans *Catherine de Courlande* un terrible monologue.

Il était dit par une jeune première, la Dorval d'alors. Elle s'appelait Mlle Lévesque. Voici la tartine qu'elle était obligée de débiter, selon la mode dramatique du temps :

HUBERT.

Quel affreux mystère!... Partout on croit à votre mort, j'ai vu la cour porter votre deuil... (*Mettant un genou en terre.*) Ah! Madame!... souffrez que je sois le premier à vous offrir l'hommage de mon respect.

CATHERINE, *lui tendant la main.*

Relevez-vous, Hubert. Les hommages ne sont plus faits pour l'infortunée Catherine : écoutez-moi, votre dévouement à me servir mérite toute ma confiance. Vous allez apprendre par quelle horrible perfidie, par quelle trame abominable je fus accusée d'un crime affreux, et traînée ensuite dans le fond d'une prison. Fille de Frédéric IV, le sort qui m'appelait au rang suprême, me fit devenir l'épouse d'Adolphe de Ketler, grand-duc de Lithuanie; Léopold naquit bientôt de cette union fortunée. Deux ans s'étaient écoulés, lorsque je donnai le jour au jeune Ernest, mon second fils. Peu de temps après cette époque, mon époux mourut, et je restai tutrice de mes deux enfans. Je dois, avant tout, vous faire l'aveu de mes torts et de ma cruelle faiblesse. J'adorais Léopold! la naissance de son frère pouvait diminuer sa puissance future, j'eus la barbarie de l'éloigner de ma cour, et de le contraindre à se vouer au célibat, en embrassant l'état militaire, parmi les chevaliers de l'ordre teutonique. Aveuglement funeste! il a rompu tous les liens que la nature devait me rendre sacrés. Hélas! j'en suis punie. Il y avait dix ans que j'étais veuve, lorsque Ponioski, homme adroit, politique habile, et qui remplissait à ma cour les fonctions de premier ministre, osa me faire l'aveu des sentiments que je lui avais,

disait-il, inspirés : je démêlai facilement son véritable motif, le titre de grand-duc flattait son ambition; je rejetai ses vœux, et le perfide jura intérieurement de se venger de mes refus. Il commença par m'enlever le cœur de ce fils que j'adorais, et pour lequel j'ai sacrifié le malheureux Ernest : il lui inspira le désir de prendre une épouse à son choix. Quelles furent ma surprise et ma douleur, lorsque le jour de sa majorité, et sans m'en prévenir, il m'annonça son mariage avec Ethelvina, sœur du farouche Marleskoff, prince des Moldaves, et m'annonça de quitter à l'instant les rênes du gouvernement! Le ton qui accompagnait cet ordre m'apprit assez que je ne devais plus rien attendre de sa tendresse. Fatal exemple pour les mères! puissent-elles apprendre, par ma propre expérience, que les enfants qu'on a eu la faiblesse d'idolâtrer, dédaignent toujours la main généreuse qui les a comblés de bienfaits. La vengeance de Ponioski ne fut pas encore satisfaite. Déjà l'on avait fait courir le bruit que je voulais ressaisir la suprême puissance, et que je conspirais contre Léopold; mais il fallait des preuves pour achever de me perdre, On choisit le jour anniversaire de la naissance du grand-duc. Tandis qu'on se livre à la joie, au milieu des danses et des plaisirs, un bruit confus se fait entendre, des hommes armés pénètrent dans le jardin en faisant retentir le palais des cris de vive Catherine! à bas Léopold! Un soldat, le poignard à la main, paraît prêt à frapper le grand-duc; effrayée de son danger, je me précipite dans ses bras. Ponioski, lui-même, arrête le meurtrier : « Scélérat, lui dit-il, qui a pu te porter à ce crime abominable? confesse la vérité, ou le supplice le plus affreux... — Je voulais venger une mère outragée, répond ce misérable, et ce poignard m'a été

donné par Catherine elle-même. » A ces mots, jugez de ma surprise et de mon effroi ! Mon fils que je tenais encore embrassé, s'arrache de mes bras, me repousse avec horreur; je n'ai pas la force de me disculper; je tombe sans connaissance, et c'est dans le fond d'un cachot que je reviens à la vie !

***

Cette pièce, *Catherine de Courlande,* arriva en 1814; et bien qu'elle fût interprétée par les idoles du jour, par les rois du mélodrame : par Frenoy, le Talma du boulevard, et même, dans un rôle secondaire, par Stokleit, qui devait devenir une illustration de la scène, les événements politiques contrarièrent un succès qui devait être fructueux et durable.

***

J'ai voulu visiter le lieu occupé par Paul de Kock durant un grand nombre d'années.

C'est, nous l'avons dit, un entresol du boulevard Saint-Martin.

Le romancier n'aimait pas à monter des escaliers.

« Autant gravir le Mont-Blanc, disait-il ; au moins on a la satisfaction, après l'ascension, d'écrire son nom dans un album. »

Il montait bien à Romainville pour rejoindre son bois, mais la pente était douce, et puis un bois sur une élévation, c'était une rareté à laquelle il convenait de faire quelques concessions.

***

Je me suis donc rendu au n° 8 du boulevard Saint-Martin, et j'ai demandé à visiter le célèbre local.

Le concierge m'a répondu :

« Il est occupé.

— Par la famille de Kock ?

— Non.

— Par un étranger ?

— Oui.

— Il se nomme ?

— Monsieur S*****.

— Est-il artiste, écrivain, musicien ?

— Non, il est boursier.

— Eh bien, on dit que les gens du même esprit se succèdent, comme par un effet magnétique, dans les appartements de Paris. Ce n'est pas ici que ce phénomène peut être constaté, car Paul de Kock n'a jamais acheté cinq francs de rente de sa vie. »

Puis, m'adressant de nouveau au concierge :

« Priez M. S***** de me laisser visiter à nouveau l'appartement.

— Oh ! c'est un original qui ne veut recevoir personne.

— Dites-lui mon nom. »

Et je donnai ma carte.

Cinq minutes après j'étais dans le local où l'auteur de *Sœur Anne* a passé un tiers de sa vie.

On a parlé souvent de cet homme de lettres qui avait deux porte-monnaie : l'un, mal garni, contenait des francs et des sous, qu'il montrait aux gens faisant appel à sa charité;

l'autre, rempli d'or, et qui servait à la satisfaction de ses besoins personnels.

On a comparé ces deux porte-monnaie aux deux domiciles d'un célèbre démocrate : l'un meublé, pour les besoins *de la cause*, était garni d'un mobilier de noyer, d'une pendule de zinc, d'un bureau de bois blanc; l'autre, mystérieusement caché dans un quartier aristocratique, était un nid de satin et de velours, d'or et de bronze.

Paul de Kock n'avait pas deux appartements à Paris. Ce petit local de quatre pièces suffisait à sa vie simple et laborieuse.

Ici fut son lit. Là était son bureau.

On montre aux visiteurs du palais de Fontainebleau une plume d'oie, noircie par l'encre, jaunie par le temps.

C'est la plume qui servit à l'abdication de Fontainebleau.

Le concierge du n° 8 du boulevard Saint-Martin a une relique d'un autre genre, mais tout aussi précieuse.

C'est la plume avec laquelle son illustre et regretté locataire écrivit *Mon voisin Raymond.*

J'entends parler souvent de récompenses données à des établissements utiles.

Je vois décerner des médailles d'or, d'argent, d'aluminium et de bronze aux diverses expositions.

Je vois des jurys s'assembler, des journaux discuter, des programmes tracés, pour arriver à récompenser une ma-

chine agissante, une gélatine réconfortante, une substance utile.

Pourquoi cet entresol du boulevard Saint-Martin n'a-t-il pas été transformé en musée commémoratif?

Ce qui s'est fabriqué là depuis quarante ans a été plus utile au pays que les chartes les plus compliquées et les discours les plus éloquents,

On n'y a pas entretenu les haines de l'esprit de parti. On n'y a pas attisé les feux du communisme, afin que le pétrole, quand devait venir son heure, ne fût pas difficile à embraser.

On y a fabriqué un sentiment, le meilleur pour l'hygiène de l'esprit comme pour l'hygiène du corps.

On y a préparé la gaieté, elle s'est répandue dans toutes les classes de la société.

Les échos de la mémoire publique ont porté le rire de département en département, de ville en ville, de maison en maison.

Et ceux qui ont ri, je le soutiens, sont devenus meilleurs.

***

Il m'a été donné de recueillir un très-sérieux exemple de l'efficacité des œuvres de Paul de Kock.

Qu'on ne conteste pas mes assertions : J'ai toutes les pièces à l'appui, et je les fournirai à la première réquisition.

Durant le siége de Paris, on établit dans la capitale de nombreuses ambulances.

Il y en eut une dite Sainte-Cécile.

Le vénérable vicaire de l'église voisine eut la charge spirituelle des malheureux blessés.

Dans les autres ambulances ils périssaient en nombre effrayant.

La mortalité était excessive. Il fallait trouver un remède ; il fallait surtout ramener l'espoir, la bonne humeur, la gaieté dans ces esprits affectés non-seulement par leurs propres douleurs, mais aussi par les douleurs de la patrie.

Que fit le vénérable ecclésiastique? Il donna des romans de Paul de Kock à lire à ses malades.

C'était récréatif, comique, intéressant. Cela occupait doucement l'esprit.

L'abbé ne perdit presque pas de malades.

Paul de Kock, mort en 1871, n'a pas posé devant celui qui devait être un jour son biographe.

Nos amis communs m'ont annoncé qu'il avait quelque estime pour moi.

Il trouvait que je savais dire simplement ce qui n'exigeait pas de grandes phrases.

Il estimait que je n'employais pas de gaieté de cœur des adjectifs qui n'étaient pas sortis depuis vingt ans du dictionnaire, et que je n'avais jamais insulté personne sciemment, pas même la langue française.

Il n'a donc pas posé, je le répète devant moi.

J'ai dû chercher ses inclinations, ses préférences, ses sentiments sur toutes choses..., dans ses ouvrages.

J'ai cherché Paul de Kock, son esprit, son humeur, ses goûts, ses préférences, dans quelques-uns de ses romans les plus célèbres.

J'ai voulu retrouver le *moi* dans ces productions qui datent de l'éclat le plus complet du talent de notre illustre auteur.

C'est là faire, pour ainsi dire, une opération de chimie morale.

Mais cela est facile, car je crois qu'il est impossible à un écrivain de valeur de tenir la plume durant le narré d'une grande action.

De faire promener ses personnages nombreux à travers plusieurs volumes.

Sans se mêler quelque peu, de sa personne, à la conversation.

C'est ainsi que, dans ses romans les plus justement célèbres, Paul de Kock se révèle peintre de petits tableaux de chevalet accrochés à l'action, et la relevant par l'exactitude du dessin et la vérité du coloris.

Mes lecteurs vont en juger par les extraits suivants :

***

Il a à peindre la première représentation d'un mélodrame nouveau.

« Mesdames, serrez-vous un peu sur la gauche... Et vous, messieurs, appuyez sur les dames... Il y a encore une place... On doit tenir dix, et vous n'êtes que neuf. Il faut que le compte y soit.

« — Le compte ! Est-ce qu'on vient au spectacle pour être encaissés comme des sardines ?... Vous voyez bien que nous sommes déjà gênés ; où diable voulez-vous placer encore quelqu'un ? D'abord, moi, je ne me dérange pas.

« —Allons, l'ouvreuse, laissez-nous en repos. Il n'y a plus de place...

« — Je vous dis, monsieur, qu'on doit tenir dix... Ne voyez-vous pas que ce monsieur et ces deux dames qui tiennent le coin peuvent compter pour quatre au moins?...

« — Ça ne me regarde pas, monsieur...

« — Madame, entrez donc... Il y a une place... Si ces messieurs ne veulent pas se déranger, je ferai venir l'inspecteur... Passez donc, madame; si vous ne la prenez pas, j'y mettrai une autre personne...

« En disant ces mots, une vieille femme maigre, à la voix nasillarde, et que l'on a déjà reconnue pour une ouvreuse de loges, sans s'inquiéter des murmures que faisaient entendre les personnes placées sur la première banquette du balcon, poussait vers nous une jeune femme qui semblait hésiter pour prendre la place que l'ouvreuse lui indiquait. »

***

C'est là une critique d'ouvreuse obligée à faire se serrer les spectateurs.

Mais ce n'est pas un parti pris du romancier. Les ouvreuses le connaissaient et l'aimaient beaucoup.

Quand on en arriva à les assujettir à un costume uniforme, elles se plaignirent à Paul de Kock.

Les *Folies* avaient des ouvreuses coiffées de rubans bleus; la *Gaîté* avait des ouvreuses coiffées de rubans rouges.

« — Il est abusif, disaient ces dames, de coiffer des femmes autrement qu'à leur goût particulier. Elles savent mieux que personne ce qui leur va bien.

« — Mes enfants, leur dit Paul de Kock, il y a un moyen d'arranger tout cela.

« — Et lequel ?

« —Les blondes, auxquelles le bleu sied fort, ouvriront les loges des *Folies-Dramatiques*.

« — Et les brunes?

« —Eh bien, les brunes, que les rubans rouges avantagent fort..., ouvriront les loges de la *Gaîté*. »

***

Il existait autrefois à l'*Ambigu* une ouvreuse qui avait vu des temps meilleurs. Elle était la veuve d'un artiste nommé Frénoy.

Son mari avait été une étoile du théâtre au temps du premier empire.

La pauvre femme avait connu Paul de Kock débutant dramatique. Il allait la voir aux troisièmes loges.

« — Eh bien ! lui disait-il, il y a du monde, les petits bancs donnent !...

« — Oui, mais cela ne vaut pas les pièces de M. Caillez.

« — C'est autre chose.

« —Et M. de Pixérécourt donc ! Vous rappelez-vous *Amazampa?*

« — Oui, c'était bien, disait le romancier ; mais ceci n'est pas mal du tout. M. Dennery n'est pas le premier venu. »

***

De sa demeure du boulevard St-Martin, Paul de Kock

était voisin des omnibus. Il avait une station de départ à la porte de son logis. Il s'en servait souvent.

D'ailleurs, il a vu, pendant trente ans, de sa fenêtre, passer les voitures à six sous.

Il ne dédaignait pas les véhicules publics, et les conducteurs le connaissaient bien.

« — Monsieur Paul de Kock, disaient-ils, il y a au fond, disponible, votre place favorite. »

Quand il voulait entrer, il levait de loin cette vieille canne qu'il a portée, toujours la même, durant un demi-siècle.

Je trouve dans *Un bon enfant* les lignes suivantes sur l'équipage en commun :

« Connaissez-vous rien de plus drôle qu'une personne courant après un omnibus qui a déjà trois ou quatre cents pas d'avance, et qui s'éloigne de plus en plus, parce que le conducteur, occupé à regarder à droite, à gauche, ou à compter sa monnaie, ne dirige pas ses regards du côté du voyageur retardataire ?

« Si c'est un homme, il court, puis s'arrête, lève la main en l'air, lève sa canne, lève son parapluie s'il en a un, agite son bras, comme s'il voulait faire le tambour-major ; pousse des eh ! eh !... oh !... conducteur ! hum !... hum !... puis court encore un peu, et marche dans la crotte pour rattraper la maudite voiture, qu'il prend afin d'arriver propre à son rendez-vous.

« Si c'est une femme qui veut rejoindre l'omnibus, alors elle ne courra pas du tout ou courra toujours : les dames ne savent point faire les choses à demi ; elles sont plus promptes à se décider que nous, et d'ailleurs elles courent

avec plus de grâce; elles ont encore l'adresse de choisir les pavés, tout en faisant des signes au conducteur; elles se retroussent un peu haut, il est vrai, mais quel mal après tout de montrer sa jambe, surtout quand elle est bien faite, et en général ce ne sont guère que celles-là que l'on fait voir.

« C'était un jeune homme qui courait après la voiture à six sous. Un assez beau garçon, de taille moyenne, mais bien fait; d'une physionomie franche et assez douce, bien mis et de bonne tournure : il venait enfin d'atteindre l'omnibus qui se dirigeait vers la Madeleine en suivant les boulevards; il y avait déjà beaucoup de monde dans la voiture.

« — Avez-vous de la place, conducteur? — Oui, monsieur, à droite... au fond... Messieurs de droite! serrez un peu, s'il vous plaît.

« Le jeune homme entre, tâche de se faufiler à travers des jambes qu'on ne dérange pas, des genoux qu'on avance, des parapluies mouillés, des pieds crottés et des figures de mauvaise humeur; car, si vous avez jamais été en omnibus, lectrice ou lecteur (ce qui est probable si vous habitez Paris), vous avez dû remarquer, lorsque la voiture est déjà un peu garnie, que l'arrivée d'un nouveau voyageur fait toujours faire la moue à tout le monde : d'abord, cela est cause qu'on s'arrête, ensuite on pense qu'on va être gêné, pressé; le nouveau venu est donc fort mal reçu, et personne ne fait un mouvement pour lui faire place. Je suis étonné que les entrepreneurs de ces voitures n'aient point encore songé à les diviser en stalles, comme l'orchestre de nos théâtres; alors du moins les places seraient visibles, et l'on n'aurait pas

parfois son voisin sur ses genoux... Quand c'est une voisine gentille, passe encore. »

***

Comme tout cela vous est leste et pimpant! On lit, et malgré soi on se croit acteur de la scène qu'on parcourt. On trotte soi-même après la voiture.

On arpente le bitume en imagination, on est presque à court d'haleine, quand le héros du roman a atteint son strapontin.

***

Il faut ici rendre justice à Paul de Kock. Ce n'est pas un simple amuseur. Il ne vise pas uniquement à distraire et à faire rire.

Il signale les lacunes regrettables; il dévoile les abus.

Ce n'est pas un pédant politique, savetier d'idées, proposant de mettre des pièces à toutes les constitutions.

Ses visées sont moins hautes, — sans que sa mission soit moins utile.

Aussi, dans ces quelques lignes sur les omnibus, il dénonce un inconvénient. A cette époque, rien ne séparait les places des omnibus.

Les entrepreneurs avaient jugé que l'établissement de séparations dévorerait un terrain précieux.

Paul de Kock dévoile l'abus. Rien ne sépare la jeune fille timide du jeune homme audacieux.

Une frontière est nécessaire, obligatoire, morale.

Il faut établir, dans l'omnibus, des stalles comme au

théâtre, écrit-il ; et l'idée est adoptée, malgré les avis contraires des administrateurs.

On le voit, le romancier avait sa légitime et efficace influence.

***

Une des gaies solennités de Paris devait plaire à l'aimable auteur de *Sœur Anne*.

J'ai nommé la *fête de Saint-Cloud*.

Je sais ce que vous allez dire.

Saint-Cloud n'a pas de lilas comme Romainville.

Mais Saint-Cloud a encore la dernière grisette, attirée par la mélodie du mirliton.

Paul de Kock le sentait bien quand, dans *Madeleine*, il traçait un croquis du *joyeux* divertissement.

Il rédige tout d'abord un programme : il dit que pour s'amuser à une fête champêtre, il faut trois choses :

Une bonne santé,

De l'argent dans la poche,

Et n'être pas amoureux.

Puis il promène son lecteur à travers tous les bruits de la foire célèbre.

***

Mais où l'on retrouve le Paul de Kock jeune, naïf, débutant dans la carrière, c'est dans l'introduction de *Georgette*.

Voici, raconté par Paul de Kock en personne, son entrée dans la vie littéraire dont nous avons parlé plus haut :

« Je place *Georgette* en tête de mes ouvrages, car je regarde ce roman comme mon premier ; du moins est-ce à lui

que je dois mes premiers succès dans une carrière à laquelle j'étais presque décidé à renoncer.

« J'avais cependant déjà fait l'*Enfant de ma femme*. Ce roman, ouvrage de ma jeunesse et presque de mon adolescence, puisque je le composai à dix-sept ans, devait naturellement manquer de force, de plan, de style; c'était un essai, cet essai de première tragédie que l'on fait presque toujours en terminant sa rhétorique.

« Comme on brûle de se faire ou plutôt de se voir imprimé, je désirais ardemment qu'un libraire se chargeât de faire paraître l'*Enfant de ma femme*, ne demandant rien pour mon manuscrit que les honneurs de l'impression.

« Mais trouvez donc un libraire qui imprime l'œuvre d'un romancier de dix-sept ans! Aucun d'eux ne voulut de l'*Enfant de ma femme*, que j'offrais cependant *gratis*; beaucoup, j'en suis certain, le refusèrent sans le lire, et ils eurent tort; ceux qui n'en voulurent pas après l'avoir lu eurent raison.

« Mes parents, suivant l'usage, se moquaient de moi et de ma prétention à faire des romans. Je jure bien qu'il n'y avait aucune prétention dans mon fait; j'écrivais par goût, par plaisir; je ne pouvais pas voir une main de papier blanc sans pousser un gros soupir, en songeant à tout ce que l'on pouvait écrire dessus!

« Au bout de deux ans, je me décidai à faire imprimer mon roman à mes frais. C'était un grand effort, car j'étais dans un âge où l'on n'a jamais trop d'argent pour ses plaisirs, et quoique l'*Enfant de ma femme* n'eût que deux volumes, c'était encore une somme assez ronde à avancer..., mais je me flattais qu'elle me rentrerait.

« M. Pigoreau éditait alors presque tous les romans nouveaux; je mis le mien chez lui. Il m'en plaça d'abord quelques douzaines, mais bientôt cela se ralentit, puis cela cessa entièrement. Je n'écoulai guère que le quart de mon édition, c'était bien loin de me rendre mes frais; mais j'étais imprimé!... Un journal avait fait un feuilleton sur mon roman; dans ce bienheureux feuilleton, mon nom était répété jusqu'à huit fois!... c'était alors du bonheur.

« Cependant, je ne tardai pas à m'apercevoir que la gloire, quelque mince qu'elle soit, ne nous fait pas d'amis; ceux que j'avais ou que je croyais tels saisissaient toutes les occasions de lancer des épigrammes sur mon roman. Ils ne manquaient pas de me rapporter le mal qu'on en avait dit; quant aux choses agréables qui auraient pu me consoler, ils ne les entendaient jamais ou ne s'en souvenaient pas. Depuis cette époque, j'ai rencontré dans le monde beaucoup de ces gens-là : empressés à vous rapporter ce qui peut vous être désagréable, mais ignorant toujours le bien que l'on dit de vous. Je me rappelle aussi une femme galante à laquelle je faisais la cour lorsque mon premier roman parut. Je m'empressai de le lui porter, me flattant que cela m'avancerait dans ses bonnes grâces. Elle reçut mes deux volumes d'un air nonchalant, et se contenta de me dire : — « Par exemple!... vous êtes bien bon de vous donner la peine d'écrire ainsi des volumes!... »

« Ce *vous êtes bien bon!* me sembla si bête, que mon amour n'y résista pas.

« Pendant que l'on vendait les premières douzaines de l'*Enfant de ma femme*, j'écrivis *Georgette*; je fis quatre volumes, j'en aurais fait six si je ne m'étais pas retenu.

Cette fois je commençai à écrire d'après nature; le chapitre intitulé: *Soirée au Marais*, n'était que le tableau fidèle d'une réunion dans laquelle je m'étais trouvé souvent. Presque tous les personnages existaient, je n'avais changé que les noms.

« Je sentais bien que *Georgette* valait mieux que l'*Enfant de ma femme*, mais je ne voulais plus faire imprimer à mes frais; les nombreux exemplaires qui me restaient de mon premier roman ne m'encourageaient pas à recommencer.

« Je promenai *Georgette* chez les libraires comme j'avais promené mon *Enfant*. J'éprouvai les mêmes refus, les mêmes ennuis, les mêmes dégoûts!... On ne voulait pas seulement lire mon *manuscrit!*... ou lorsqu'on *daignait* le recevoir, c'était comme pour se débarrasser de moi; puis on me faisait revenir huit ou dix fois, on n'avait pas eu le temps de le lire, et souvent, fatigué de ces lenteurs, je reprenais ma pauvre *Georgette* en me donnant le plaisir d'envoyer au diable monsieur le libraire.

« J'étais découragé. Je jetai mon manuscrit dans le bas d'une armoire, en me promettant de ne plus m'en occuper, et surtout de ne plus faire de romans; mais, hélas!... *trahit sua quemque voluptas!*

« Quatre années s'écoulèrent. *Georgette* était toujours dans le bas d'une armoire; plusieurs fois, en apercevant ce malheureux manuscrit, je m'étais promis de le jeter au feu... je ne sais ce qui me retint.

« Pendant cet espace de temps, j'avais travaillé pour le théâtre. Un beau jour, en vendant à M. Barba le manuscrit d'un mélodrame que je venais de faire jouer à l'Ambigu-Comique, je me rappelai mon infortuné roman, et je le pro-

posai à ce libraire. M. Barba prit mon manuscrit en me disant qu'il le lirait. Quelque temps après, j'allai lui demander ce qu'il pensait de ma *Georgette*; M. Barba me répondit : — J'ai donné votre manuscrit à Hubert, il vous imprimera cela; moi, je ne veux plus faire de roman.

« Me voilà de nouveau en course; je vais chez M. Hubert, qui était alors libraire au Palais-Royal, sous les anciennes galeries de bois. Là, je trouve un homme aimable, poli, obligeant, qui me dit mille choses flatteuses sur mon roman. J'en restai tout stupéfait!... messieurs les libraires m'avaient si peu habitué à cet accueil! Depuis ce temps, je n'ai gardé nulle rancune à ceux qui m'ont jadis causé tant d'ennuis; mais j'ai conservé pour M. Hubert un éternel souvenir de reconnaissance; j'aime mieux me rappeler le bien que le mal.

« M. Hubert *m'acheta Georgette* en m'engageant à lui faire bientôt un autre roman, et en effet, au bout de quelques mois, je lui portai *Gustave ou le Mauvais sujet*, puis *Frère Jacques*, puis *Mon voisin Raymond*, et alors M. Hubert m'acheta même l'*Enfant de ma femme!* Et voilà comment je devins romancier.

« Je demande pardon au lecteur de l'avoir ennuyé de ces détails, qui lui sembleront bien puérils! mais il y a un grand charme dans les souvenirs, et nous croyons souvent le faire passer dans notre plume, tandis qu'il reste au fond de notre cœur. »

***

Rien n'est touchant comme cet examen de conscience; Cette sévérité pour soi-même, cette indulgence pour l'in-

justice d'autrui, cette sévérité de ses contemporains, aussi facilement constatée que pardonnée ;

C'est d'un bonhomme, comme Rabelais, d'un philosophe, comme Béranger.

***

J'ai parlé plusieurs fois, dans le cours de mon récit, du domicile de Paul de Kock à Paris, de son bienheureux entresol, de ce fauteuil d'où il pouvait voir passer tout Paris, et dans lequel il a assisté, spectateur ému, aux grandes péripéties de ce dernier demi-siècle.

Mais il existe dans l'œuvre de Paul de Kock un petit pastel placé à la fin d'une livraison.

Le romancier s'y montre tout entier. Il ouvre sa porte à deux battants et initie les lecteurs à sa vie intérieure.

« D'abord, il faut vous dire que ma fenêtre a vue sur le boulevard; non pas sur cet élégant boulevard, rendez-vous des dandys et de toute la gent fashionable, où se tient tous les jours une seconde bourse; où l'on décide la nouvelle que l'on répandra le lendemain, afin d'obtenir sur la rente une hausse ou une baisse, tout en admirant un nouvel attelage qui vient de sortir de la rue Laffitte ou du pâté des Italiens.

« N'allez pas croire non plus que je sois relégué sur les boulevards du Marais, devant les rues de la Roquette ou St-Sébastien, n'ayant pour perspective que de vieux arbres fort beaux, mais fort tristes ; que des contre-allées souvent désertes, et dans lesquelles apparaissent de loin en loin quelques respectables habitants de la rue du *Pas-de-la-Mule*, ou des *Trois-Pistolets*. Ce quartier deviendra très-gai, très-

vivant peut-être, lorsque le nouveau théâtre Saint-Antoine sera en pleine activité; mais jusque-là vous trouverez bon que je ne m'y arrête pas.

« Prenez le milieu entre ces deux positions, et vous serez positivement sur le boulevard St-Martin; vous n'aurez ni le dandysme de la Chaussée-d'Antin ni la tristesse du Marais; mais vous verrez un peu de tout : vous aurez un petit Paris fort gai, fort animé, très varié, un peu bruyant le dimanche, mais très-supportable dans la semaine. C'est une espèce de lanterne magique dont j'ai le spectacle, et dont je vais vous décrire quelques tableaux, en supprimant toutefois *monsieur le soleil* et *madame la lune*, parce que je ne les regarde jamais ni l'un ni l'autre, pour ne point me faire mal aux yeux.

« Plaçons-nous à la lanterne, ou plutôt à ma fenêtre, à sept heures du matin. C'est le premier tableau.

« Alors le boulevard est presque calme ; les boutiques ne sont pas encore ouvertes, car quelles sont en général les boutiques du boulevard? Des magasins de nouveautés, des marchands d'estampes, de gravures, de livres, de jouets, de bonbons ; des fabricants de billards et autres objets que l'on va rarement acheter à sept heures du matin ; c'est pourquoi tous ces marchands ne se pressent point d'ouvrir leur boutique : ils savent que les personnes qui leur achèteront ne se mettent pas en route de si bonne heure.

« Vous remarquerez que les épiciers et les marchands de vin sont fort rares sur cette promenade; les coins de rue sont spécialement affectés à ce genre de commerce, ce qui est fort heureux pour les boulevards.

« En revanche, cette promenade a une multitude de cafés.

Pour ma part, j'en ai un sous moi, un en face, un à ma droite, deux à ma gauche; j'en aperçois encore deux un peu plus loin. Sans sortir de mon boulevard, je puis entrer dans dix cafés. On peut juger, d'après cela, du grand nombre de ces établissements dans Paris. Voilà qui donne un nouveau démenti au pronostic de madame de Sévigné, qui annonçait que le café passerait comme Racine, ou que Racine passerait comme le café.

« Comme ces établissements deviennent chaque jour plus brillants, plus élégants, plus riches... (à la vue du moins); comme les yeux y sont fatigués par l'éclat des glaces, des dorures et du gaz, vous comprenez que les propriétaires de ces fameux caravansérails ne se lèvent pas comme le marchand de vin et l'épicier, qui vendent le petit verre au commissionnaire. Les garçons, fatigués d'avoir veillé tard, suivent l'exemple de leur maître; c'est pourquoi à sept heures du matin les cafés ne sont pas ouverts.

« Les fiacres, les cabriolets sont encore rares; ce qui donne à ce moment un calme qui étonne même ceux qui passent. Déjà l'ouvrier matinal court à son travail en tenant sous son bras le tiers d'un pain de quatre livres, qu'il mangera à son déjeuner, et avec lequel l'homme du monde ferait six repas. Mais les gens qui se lèvent de bonne heure ont ordinairement bon appétit.

« Voyez cette grosse paysanne, à la mine joufflue, aux joues vermeilles et rebondies; elle arrive tous les matins de Noisy-le-Sec avec son âne chargé de boîtes de fer-blanc pleines de lait, et de quelques petites cruches dans lesquelles on veut nous persuader qu'il y a de la crème. L'âne est placé chez un gardien, car les ânes n'ont pas la permission

de stationner au coin des rues ou des boulevards : on a craint l'affluence.

« La laitière est établie contre une maison voisine; elle est entourée de ses boîtes et de ses cruches. Il y a un moment de presse où elle ne sait à qui répondre : toutes ces jeunes filles, toutes ces bonnes veulent être servies en même temps.

« — Mon lait, Thérèse, je suis pressée.

« — Mon lait, Thérèse, j'ai travaillé très tard cette nuit, et j'ai besoin de prendre mon café.

« La laitière ! vous ne m'avez pas donné ma mesure.

« — Et moi donc, je n'ai pas eu ma petite goutte.

« — Moi, mon lait a tourné hier, ça m'a rendue bien malheureuse !

« La laitière, toujours calme au milieu de ce déluge de paroles, n'en va pas plus vite, sert chacune de ses pratiques en assurant que son lait est toujours excellent (quand il tourne, c'est la faute des vaches), et après s'être débarrassée de la foule qui l'assiége, donne un sourire à un assez beau garçon, en costume très-léger, qui s'est arrêté devant elle.

« C'est le garçon boulanger qui vient de porter du pain aux pratiques de son bourgeois. Vous saurez que le garçon boulanger aime beaucoup à rire, qu'il a ordinairement un faible pour les laitières, qu'il se croit très-séduisant, et qu'il fait des calembours.

« Les laitières ne comprennent pas les calembours, mais elles rient de confiance, et le mitron a toujours sa petite cruche particulière, lorsque par hasard il veut prendre du café.

« Mais le tableau devient plus animé. Paris s'éveille; les

boutiques s'ouvrent; les jeunes marchandes se montrent sur leur porte, encore en papillotes, en fichu du matin, et déjà curieuses de voir si leurs voisines ont étalé quelques marchandises nouvelles.

« Les portiers et les portières se dessinent de distance en distance, comme les réverbères. Appuyés sur leur balai, ils écoutent les bonnes et leur distribuent les nouveaux cancans qu'ils ont pu recueillir. Le portier de Paris est essentiellement cancanier, mauvaise langue. J'en sais un qui s'amusait à écrire des lettres anonymes aux locataires de sa maison; et comme il voyait bien des choses, il mettait la discorde dans les ménages, au lieu de balayer le devant de sa porte.

« Mais l'heure s'avance : le garçon boulanger reprend son panier plein de pains, et qu'il a déposé près des cruches de la laitière. Il fait à la grosse marchande un de ses sourires les plus séducteurs, elle lui répond avec gaieté, et puis ils se séparent, lui pour porter son pain, elle pour rassembler ses cruches vides.

« La laitière est partie; elle va reprendre son âne et retourner à Noisy-le-Sec ; la laitière ne connaît de Paris que la route qui mène à la place où elle vend son lait.

« Maintenant, ce ne sont plus les ouvriers, ce sont les employés que nous voyons passer.

« L'un marche vivement, son petit pain dans sa poche, l'habit boutonné jusqu'au menton, et parlant tout seul comme un vaudevilliste.

« L'autre se dandine, flâne, regarde dans chaque boutique, s'arrête quand deux chiens se battent, et devant une maison qu'on bâtit, et à chaque colonne-affiche.

« Il y en a qui filent comme des fusées, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'air très-affairé, des rouleaux de papier sous le bras, toujours bien brossés, bien cirés. Généralement l'employé est bien tenu.

« Mais le moment de l'employé passe vite. Voici maintenant les personnes qui sortent pour leurs affaires, leur commerce. Mise négligée, bottes crottées, cela se reconnaît tout de suite. S'il fait mauvais temps, ces personnes-là seront sans parapluie; tandis que le commis de bureau ne marche pas sans cela, pour peu que le ciel soit nébuleux.

« Les petites boutiques viennent étaler sur le boulevard.

« Là, c'est de la porcelaine, tasses, théières, assiettes, tout semble à très-bon marché; mais vous ne faites pas attention que ces pièces sont de rebut, et qu'elles ont toutes quelque défaut.

« Les voitures, les cabriolets se croisent; les omnibus, les algériennes passent presque à chaque instant. Il devient si facile et si peu coûteux de faire ses courses en voiture, que je suis étonné de voir encore autant de piétons dans Paris.

« Il est deux heures, le tableau est à son apogée. Quel mouvement, quelle variété, quels contrastes dans ces figures, dans ces personnages! Là, de jeunes et jolies femmes, élégantes, gracieuses, sortent pour se promener, pour faire admirer leur figure et leur toilette; ici, la pauvre rentière, s'enveloppant avec peine dans un vieux châle usé.

« Puis un jeune homme moyen âge, ayant de belles moustaches qui rejoignent d'énormes favoris, une royale au menton, un chapeau dont la forme est un peu pointue du bout, et sous lequel flottent des cheveux bouclés et frisés avec

soin. Là-bas, un particulier en veste de velours, pantalon pareil, pas de gilet et très-peu de boutons de mis au pantalon et à la veste; avec cela une chemise ouverte, qui laisse voir la poitrine de ce monsieur, et qui nous apprend que cet individu a beaucoup de ressemblance avec un ours, connaissance dont nous nous serions bien passé.

« Et ce personnage débraillé, dont la figure est avinée et la démarche chancelante, parle tout haut, chante même assez souvent en marchant, et il affectera de tenir les propos les plus libres, de faire entendre les paroles les plus indécentes, lorsqu'il passera près d'une femme qui aura l'air honnête, ou près d'une jeune fille au maintien modeste; et il ne se trouve personne pour arrêter un tel misérable! Est-ce que ces gens qui veulent nous souffler au visage leurs vices, leur infamie, leur haleine empestée, ne sont pas aussi punissables que ces petits marchands non patentés? En France, on n'est pas assez sévère pour ce genre de délit, qui devient extrêmement commun depuis que nous avons le bonheur d'avoir la liberté que tant de gens traduisent par la licence.

« Mais quel est ce vieux couple qui débouche par le coin du boulevard, et qui semble vouloir tout renverser sur son passage?

« La femme est fort laide; mais en revanche elle a l'air très-désagréable. Elle est grande, maigre, longue, sèche et jaune; elle a un immense chapeau sur lequel il y a des fleurs, des plumes, des marabouts, de la blonde et de gros nœuds de rubans. Ce chapeau-là doit bien fatiguer la personne qui le porte, et lorsque le vent s'engouffre dans tout cela, il faut nécessairement que cette dame ait quelqu'un

qui la retienne à terre, sans quoi son chapeau lui ferait faire une ascension.

« Mais nous n'avons pas encore tout vu. Sous le chapeau il y a un bonnet, et ce bonnet est orné de fruits artificiels. Vous savez que la mode a pendant quelque temps remplacé les fleurs par les fruits; cette dame aura probablement trouvé que cela allait très-bien à sa physionomie, car elle a sur chaque côté des joues une grappe de raisin, et sur le front un paquet de groseilles rouges. Figurez-vous maintenant cette vieille et maigre figure jaune entourée de raisin, de groseilles, couverte de plumes et de fleurs, et vous ne serez pas étonné si tout le monde se retourne en passant près de cette dame, et si quelques personnes s'écrient :

« — Qu'est-ce que c'est que cela ?... avez-vous vu ce grand corps qui vient de passer ? »

J'ai dit que Paul de Kock était casanier. Il abhorrait les voyages.

Il n'avait pas plus que moi confiance dans l'absolue sécurité des chemins de fer.

Il comprenait qu'on fît son testament pour aller de Paris à Rouen.

J'ai trouvé quelques lignes qui ont la bonhomie et la finesse des voyages de Bachaumont.

Cela se nomme *Le voyage à Beaugency et le retour.*

« Je n'avais jamais quitté ma ville natale que pour faire

quelques excursions dans les environs; je n'ai point la manie des voyages, et lorsque je poussais jusqu'à Versailles, ce qui ne m'arrivait que les jours où les eaux jouaient, je me croyais à cent lieues de mes pénates. J'éprouvais un certain malaise, un vide, une inquiétude qui troublaient mes plaisirs; le mal du pays me poursuivait sur le Tapis-Vert, et me forçait à prendre bien vite une place dans une petite voiture retournant à Paris. Ce n'était qu'en apercevant la barrière que je commençais à respirer plus librement; et lorsque les roues de mon modeste équipage roulaient sur le pavé de la capitale, je sentais renaître toute ma gaieté.

« Dans de semblables dispositions, on doit penser si je dus être contrarié en me voyant forcé, pour terminer une affaire d'intérêt, de me rendre en personne à Beaugency. Moi!... faire trente lieues à peu près! m'éloigner pour plusieurs jours de Paris!... de mon boulevard du Pas-de-la-Mule, de mon café Job et de l'Ambigu-Comique!... Moi, qui tous les soirs fais ma partie de dames entre cinq et sept heures, et vais ensuite acheter une contre-marque pour voir les deux derniers actes d'un mélodrame dont je n'ai jamais vu le premier!

« Je fus longtemps à me décider; l'intérêt, ce mobile de toutes les actions des hommes, l'emporta enfin. Il étouffa pour un moment dans mon cœur l'amour de la patrie!... J'allai retenir ma place à la diligence et je ne m'occupai plus que des apprêts de mon voyage, qui me semblait devoir être éternel. Je fis en soupirant ma valise, mes paquets; je versai quelques larmes sur mon sac de nuit. — Puisses-tu, lui dis-je, revoir bientôt l'oreiller domestique! Enfin, je tâchais de m'étourdir, de reprendre courage; mais,

malgré moi, mille histoires effrayantes arrivées à des voyageurs me revenaient à l'esprit. Je voulus dormir un moment pour me calmer, je rêvais de voleurs, de cavernes, de précipices, d'auberges tenues par des brigands; enfin, j'eus un cauchemar affreux.

« En me réveillant, je vois qu'il est l'heure de me rendre aux Messageries; je pars le cœur gros, j'embrasse ma femme de ménage, mes voisins, et jusqu'à mon portier; je donne une dernière caresse au chat de mon épicière; je jette un regard humide sur mes persiennes entr'ouvertes et sur un pot de jonquille que j'ai mis à ma fenêtre à l'insu du commissaire; je suis le commissionnaire qui porte mes paquets. et je me dis tout bas : — Qu'il est heureux! dans une heure il sera encore à Paris; et moi, où serai-je alors!... Hélas! je n'en sais rien, car je ne connais pas très-bien ma géographie.

« Nous voici arrivés; le conducteur me presse, je monte comme quelqu'un qui ne sait plus où il en est, et, dans ma précipitation, je m'assieds sur les genoux d'une dame qui tenait sur elle un petit carlin. Le chien aboie et me mord; la dame crie, je me confonds en excuses et vais me jeter sur une autre personne : c'était un monsieur d'une cinquantaine d'années dont le ventre dépassait les genoux.

« Il crie que je l'étouffe et me repousse brusquement sur la banquette vis-à-vis, où je me cogne le nez contre une nourrice qui donnait le sein à son poupon. L'enfant pleure, la nourrice me dit des injures, et je ne sais plus où donner de la tête, et je vais redescendre par l'autre portière, lorsque je me sens retenu par le pan de mon habit. C'était un militaire qui était assis près de la nourrice, et qui me dit, en

me poussant rudement par les épaules : — Eh ! mille escadrons, mettez-vous donc à votre place et tâchez de vous tenir tranquille.

« Je ne me fais pas répéter deux fois cette invitation ; ma place était entre le gros monsieur et la dame au carlin. Je m'y blottis et m'y tiens pendant plusieurs lieues sans oser lever les yeux ; j'étais tellement serré que je pouvais à peine respirer et qu'il m'eût été impossible de fouiller à ma poche pour prendre mon mouchoir. Au moindre mouvement que je faisais, le gros monsieur m'enfonçait son coude dans l'estomac en s'écriant : — Qu'on est mal dans ces voitures publiques ! Je le sentais mieux que personne ; car lorsque j'essayais de m'approcher de l'autre côté, le chien de ma voisine grognait et me montrait les dents. Quant à mes jambes, il m'était impossible de les allonger, sous peine de rencontrer les pieds du militaire, et j'ai toujours évité de marcher sur les pieds d'un homme qui se bat.

« C'est ainsi que je fis la route ; on parlait beaucoup autour de moi, mais je n'osais me mêler à la conversation. Ma voisine causait avec son chien, le gros monsieur avec la nourrice, et le militaire contait ses campagnes à un vieil abbé qui ronflait les trois quarts du temps.

« Quant à moi, n'osant ni remuer, ni tousser, ni parler, ni me moucher, je me contentais de lancer de temps à autre un regard timide du côté de la portière, pour tâcher d'apercevoir quelque site pittoresque ; mais toutes les fois que je voulais regarder sur la route, mon voisin étalait devant mes yeux un grand mouchoir à tabac qui me masquait la vue, ou ma voisine bouchait l'autre portière avec son carlin, auquel elle voulait faire admirer la campagne.

« Que l'on juge du plaisir que j'ai goûté en diligence ; je suis cependant arrivé à Beaugency sans accident. Mais qui me répondra que je reviendrai de même à Paris? J'avoue d'ailleurs que je suis un peu dégoûté des voitures publiques. Lorsque je me mettrai en route pour revenir, j'aurai l'honneur de vous donner quelques détails sur mon retour.

« Vous m'avez laissé à Beaugency, cher lecteur, après un voyage en diligence qui n'avait eu rien d'agréable pour moi. Aussi éprouvai-je un sentiment de plaisir en sortant de cette maudite voiture où je n'avais pu remuer ni bras ni jambes. Pour me dédommager, aussitôt que je fus à terre, je me mouchai par trois fois de suite ; je pris du tabac et je tapai des pieds comme un cheval impatient de prendre le galop.

« Cependant, comme il faut toujours être poli, surtout lorsqu'on veut éviter en voyage toute affaire désagréable, je saluai jusqu'à terre le militaire qui m'avait si rudement mis à ma place; je fis un gracieux sourire à la nourrice, je serrai la main au marchand de bœufs qui avait failli m'étouffer, et je dis un adieu bien tendre à la vieille dame dont le chien m'avait si souvent mordu les jambes : puis je m'éloignai, envoyant *in petto* au diable tous mes compagnons de route. Ce que c'est que les voyages! comme on apprend à dissimuler!

« Mes affaires me retinrent six jours à Beaugency. Combien le temps me parut long! Quelle ville que Beaugency pour un homme qui a toujours habité la capitale! Je trouvai tout triste, mesquin, laid, jusqu'aux habitants, qui cependant sont, à ce qu'on m'a dit, faits tout comme les Parisiens. Les figures me semblaient bizarres, les tournures ridicules ;

je me disais en parcourant la ville : — Ah ! ce ne sont point là les visages et les manières de mon boulevard du Temple! on ne porte pas de semblables chapeaux à l'Ambigu et à la Gaîté. Mais je me disais tout cela en moi-même, et je faisais force saluts et compliments à tout le monde; fidèle au système de dissimulation que j'ai puisé à l'école des Cuvelier, des Victor et des Léopold.

« Je ne savais comment passer mes soirées : à Beaugency on se couche et on se lève de bonne heure; tandis que moi, comme tous les habitants de Paris, je me lève et me couche fort tard. Point de café Job, point de contre-marque à acheter, point de mélodrame à voir. Je périssais d'ennui; et s'il eût fallu rester quelques jours de plus, le mal du pays m'aurait tué. Enfin je pus regagner mes pénates! avec quelle joie je fis mes paquets ! Je payai sans compter le mémoire de mon aubergiste. Mais il s'agissait de me décider sur la manière dont je ferais la route pour revenir. J'avais juré de ne plus remonter en diligence; mais faire trente lieues à pied, c'eût été une folie, une imprudence, c'eût été tomber de Charybde en Scylla.

« Je me décidai à me rendre à pied jusqu'à Orléans, la distance n'étant que de trois petites lieues, et à Orléans je comptais prendre le courrier de la malle, afin d'être plus vite arrivé et pour n'avoir point de compagnon de voyage.

« Ne voulant pas m'aventurer seul dans un pays qui m'était inconnu, je demandai un guide pour m'accompagner jusqu'à Orléans. Il se présenta un jeune villageois, fort, robuste et très-grand. Je le jugeai capable de me défendre si l'on nous attaquait, je lui donnai à porter mon sac de nuit, ma valise, et nous nous mîmes en route.

« Le temps était froid, mais assez beau. Mon guide marchait devant en chantant et en remuant un énorme bâton qu'il tenait à la main. Je le suivais en admirant non pas la verdure, il n'y en avait point, mais les sites pittoresques qui s'offraient à mes regards. Tout à coup, à l'entrée d'un petit bois, mon guide s'arrête et regarde autour de lui. Ne voilà-t-il pas qu'il me vient dans l'idée que cet homme avait de mauvaises intentions, et que je n'étais pas en sûreté avec lui! Probablement que ma physionomie n'annonçait pas la tranquillité; car ayant jeté les yeux sur moi, le drôle se mit à rire et me dit d'un ton goguenard: — Qu'avez-vous donc, monsieur? votre figure est toute retournée!

« A ces mots, je tâchais de sourire aussi; puis, parlant un peu de la gorge pour me donner un air d'assurance, je lui dis: — Mon ami, pourquoi nous arrêtons-nous dans ce petit bois? — C'est que je suis fatigué, monsieur; d'ailleurs, nous sommes à moitié chemin, il faut bien faire une halte. — Mais cet endroit est-il bien sûr?

« Le coquin me regarde encore en ricanant, puis reprend: — C'est toujours ici que je m'arrête, j'y rencontre ordinairement des amis.

« Je ne me souciais pas du tout de voir arriver ses amis. Je tâchais de me rassurer pendant qu'il tirait un morceau de pain de sa poche; mais que devins-je en le voyant sortir de son gousset un grand couteau à lame brillante! Je m'adossai à un arbre pour ne point me trouver mal; ce fut bien pis lorsque le drôle se mit à siffler et que j'aperçus trois autres gaillards arriver par le chemin de Beaugency. La peur me rendit mes forces; abandonnant mon sac et ma valise, je pris ma course à travers champs pendant que mon

guide avait le dos tourné. Je marchais dans les terres labourées, tantôt sur des échalas, tantôt sur de l'oseille ; il me semblait toujours être poursuivi. Enfin, j'arrivai à Orléans tout en nage, le courrier allait partir, je me plaçai près de lui, et ne fus rassuré que lorsqu'il eut pris le galop.

« Mais bientôt j'endurai des souffrances d'un autre genre ; ma nouvelle voiture me cahotait horriblement. Peu habitué à être secoué ainsi, je fis toute la route en me cognant alternativement la tête et la partie qui retombait sur la banquette. Il était temps que j'arrivasse ; j'étais tellement étourdi, que je ne pouvais plus ni parler, ni crier, ni me retenir à rien, et qu'en arrivant à Paris je roulai sur le pavé comme un homme pris de vin. Mais j'étais dans la capitale ; tous mes maux furent oubliés, et je me relevai en m'écriant :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

« Qu'avec ravissement je revis mes boulevards, mon café, mes théâtres ! Je pouvais à peine marcher, tant la voiture m'avait moulu ; néanmoins je m'arrêtai devant l'Ambigu : mon cœur avait besoin de lire l'affiche, et je pleurai de joie quand on vint m'offrir une contremarque.

« Enfin, je suis chez moi, j'ai revu mes voisins, j'ai repris mes habitudes. J'ai été fort étonné en recevant hier par la diligence mon sac de nuit et ma valise : il paraîtrait que mon guide n'était point un voleur ou qu'il a craint de se compromettre. N'importe, je ne veux plus faire de voyages ; celui-ci m'a causé trop de tourments. Que d'autres aillent courir le monde et chercher des aventures ! Je suis allé à

Beaugency, cela me suffit, je m'en souviendrai toute ma vie. »

***

Voilà bien la note sincère, naturelle, émue de Paul de Kock.

Cela est si vrai, qu'on croit l'avoir entendue.

C'est le vrai musicien, celui-là dont l'auditeur achèverait au besoin, sans la savoir, la mélodie.

C'est le vrai poëte, celui dont on devine, à une seule rime, la rime, conduite par la raison, qui lui doit succéder.

C'est le vrai peintre de mœurs, celui dont on dit, après avoir parcouru son amusant tableau :

— Comme c'est cela !

***

Paul de Kock, comme tous les écrivains en renom, était accablé de demandes de secours.

Il serait impossible de supputer le nombre de suppliques que la poste lui apportait et que lui remettait son concierge :

C'étaient des chanteurs qui avaient perdu leur *la* ;

Des acteurs qui avaient perdu leurs places ;

Des écrivains qui n'avaient pas trouvé de ressources dans les libéralités de la muse.

Tantôt c'était un prétendu roman de mœurs qu'on déposait chez son portier ;

Tantôt c'était une supplique en vers..... aussi libres que la demande,

Paul de Kock donnait, donnait toujours.

Toutefois, il connaissait par expérience les ennuis inhérents à la profession des lettres. Il dit quelque part :

« Il y a des personnes qui se figurent que la carrière d'un homme de lettres est toute semée de roses, de lauriers et de plaisirs; mais avant d'avoir cette réputation à laquelle aspire celui qui se sent animé d'une véritable vocation, que de dégoûts, d'ennuis, de peines, de travaux et de pas perdus ! que d'injustices à supporter, de petites intrigues à combattre, de lourdes critiques à dédaigner! Puis, lorsque vous êtes arrivé à une position honorable, que les succès récompensent vos travaux, que les suffrages du public vous dédommagent des grossières injures de quelques envieux, n'allez pas croire que vos jours s'écouleront dans une douce quiétude, que vous pourrez tout à votre aise, au fond de votre cabinet, vous livrer à vos pensées, à ces travaux qui font le charme de votre existence; non vraiment : on ne vous laissera pas suivre en paix la carrière où vous êtes entré. Si mille désappointements attendent les réputations qui commencent, des nuées de fâcheux, d'ennuyeux, d'importuns, d'intrigants, de sots, de niais, s'attachent aux réputations bien établies. L'homme qu'un peu de renommée environne les entend sans cesse bourdonner autour de lui, comme les frelons bourdonnent autour de la fleur dont ils convoitent le suc.

« Un auteur a-t-il quelque succès, chaque jour il voit arriver chez lui des gens qui lui sont inconnus, pour lui proposer des collaborations. Ces gens-là font quelquefois des *cuirs* en expliquant leur sujet, ou bien ils écrivent leurs pièces avec l'orthographe de M. Marle. Ils s'éloignent de fort

mauvaise humeur, parce que vous refusez de travailler avec eux, et ils vont crier partout que vous leur avez volé leurs idées.

« Puis arrivent les albums ! Un homme qui a quelque réputation est toujours certain en rentrant chez lui de trouver à son adresse des albums que l'on a déposés chez son concierge.

« L'album est la bête noir de l'homme de lettres et de tout artiste à réputation. L'album le poursuit sans cesse, à la ville, à la campagne, au fond de son cabinet ou de son atelier. Des gens que l'on n'a jamais vus, dont on ne sait pas même le nom, ne craignent pas de vous envoyer leur album avec une petite lettre sur papier ambré, dans laquelle on vous met au-dessus des plus grands hommes passés et même à venir, et tout cela pour obtenir de vous ou quelques lignes, ou un dessin, ou des vers, ou une aquarelle.

« Si vous ne satisfaites pas bien vite l'impatience des demandeurs, ils vous écriront tous les jours en vous priant de vouloir bien penser à leur album, qu'ils vous recommandent de leur renvoyer, car ils ne peuvent même pas prendre la peine de venir le chercher.

« Pour ne plus recevoir de lettres, vous cédez à l'importunité ; vous inscrivez quelque chose sur l'album, puis vous le renvoyez par un commissionnaire.

« On vous fait mille et mille remercîments en recevant l'album, mais on ne paye pas le commissionnaire, et c'est vous que cela regarde, pour avoir perdu votre temps et fait une galanterie à quelqu'un que vous ne connaissez pas.

« Je connais un auteur de beaucoup d'esprit qui a pris le

sage parti de mettre régulièrement la même chose dans tous les albums qu'on lui envoie. »

***

Souvent la plume ingénieuse de Paul de Kock fait tenir tout un petit drame intérieur dans quelques lignes.

Comme ces calligraphes habiles qui font tenir le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Confiteor* dans le rond d'une pièce de quatre sous.

Je ne connais rien de plus frais que son tableau du *Pied de Bœuf*.

C'est un coin d'atelier dessiné à la sanguine.

Un atelier de jeunes filles, s'il vous plaît, un congrès de fines tailles et de frais minois.

Lisez plutôt :

« — Nous avons deux heures devant nous, dit la jolie Adeline à ses compagnes. On vient de commencer un boston dans le salon, il durera longtemps : madame de Bermont en est, et vous savez le temps qu'elle met à réfléchir si elle *demandera* ou si elle *soutiendra*. Faisons quelque chose... Jouons aux petits jeux.

« Les petits jeux sont acceptés : les jeunes personnes s'asseyent, se rapprochent, les jeunes gens demandent la permission de prendre part aux jeux innocents ; elle leur est accordée. On forme le rond. Mais il manque quelqu'un, une grande blonde qui cause avec un vieux monsieur dans un coin du salon.

« —Venez donc, Clarisse, lui disent les demoiselles.—Non, je vous remercie, je ne joue pas, répond mademoiselle Cla-

risse d'un air compassé. Aussitôt, toutes les jeunes filles se regardent entre elles en souriant avec malice, et l'on entend ce petit murmure de chuchotement :

« — Qu'elle est ridicule !... Mais voyez donc ce caprice ! mademoiselle qui ne veut pas jouer aux petits jeux, ce soir !... Ah! c'est pour se distinguer !... pour se donner un air raisonnable !... Eh non ! ne voyez-vous pas qu'elle cause littérature, poésie, avec ce vieux monsieur? elle fait la savante... Je suis sûre qu'il lui fait des compliments... Elle est enchantée... Voyez comme elle prend un air d'importance, elle se pince les lèvres. — Elle ! parler littérature !... Oh ! ce doit être curieux à entendre !... elle n'y connaît rien du tout !... Figurez-vous que l'autre jour elle voulait me soutenir que le *Solitaire* était de lord Byron. Ah ! c'est délicieux ! Depuis que son père est monté en grade dans son bureau, mademoiselle se donne des airs... Ah ! c'est trop drôle ! — Elle veut apprendre la géométrie. — Elle ferait bien mieux d'étudier son piano, sur lequel elle n'est pas supportable. — Et quelle voix criarde !... — Quand elle chante, on croit qu'elle pleure.

« Mais viens donc, Clarisse, viens donc, ma bonne amie! reprend la demoiselle qui vient de parler en dernier. — Non, mesdemoiselles, je ne peux pas... Voilà maman qui prend son châle. Il faut que nous nous retirions de bonne heure, nous partons demain pour la campagne du chef de division de mon papa.

« Toutes les jeunes filles se regardent de nouveau en se mordant les lèvres pour ne point éclater. Enfin on se rappelle que l'on veut jouer aux petits jeux. Après avoir longtemps délibéré, on se décide pour le *pied de bœuf*, parce que

cela ne dérange pas; il ne faut que se rapprocher. Et puis il y a certains jeunes gens qui ne seront pas fâchés de poser leurs mains sur celles de certaines demoiselles; on peut alors la serrer, la presser sans que cela paraisse... Les cœurs sensibles tirent parti de tout.

« Les mains se placent les unes sur les autres. Une, deux, trois... — Allez donc, monsieur, dit-on à un jeune homme dont la main est la dernière, et qui ne pense pas à la retirer, parce qu'il l'appuie avec plaisir sur le genou d'une des amies de Clarisse. C'est à vous de compter... A quoi pensez-vous donc? — Ah! pardon, mademoiselle, je ne savais plus le jeu.

« On compte: — Sept... huit... — Neuf, dit une jeune personne de douze ans, et la pauvre petite croit saisir quelque chose, mais elle ne tient rien; elle est désolée. On recommence; une jolie brune se trouve la dernière, et quand elle dit neuf... la main d'un jeune homme se retire si lentement qu'elle n'a pas de peine à la saisir... Il est si doux d'être attrapé par une jolie femme! Je retiens mon pied de bœuf, dit-elle d'un air triomphant.

« — Vraiment, c'est bien malin, dit la jeune fille de douze ans; monsieur n'a pas été si complaisant pour moi.

« Patience, aimable enfant, tu promets d'être charmante; encore trois ou quatre ans, et tu seras aussi heureuse aux jeux innocents. »

Paul de Kock était, dans sa jeunesse, un charmant cavalier.

Doux, insinuant, aimable surtout,

Mais s'il fut aimé des femmes, il leur conserva un charmant souvenir.

Il garda toute sa vie cette galanterie de galant homme qui fait le véritable homme de distinction.

Si, moi historien, je me permets de toucher ainsi à la vie privée de mon héros, c'est qu'il m'en a donné la permission.

Il a publié quelque part la revue de son ancienne correspondance amoureuse, parade sentimentale où chaque femme passe tour à tour devant le général Souvenir, représentée par ses lettres.

Cela est mélancolique et suave comme l'éclat d'un soleil couchant, comme les feuilles tombées d'une fleur mourante.

Voici ces lignes, les seules peut-être où la marotte du joyeux conteur soit voilée par un crêpe rose.

« Dans un moment de désœuvrement on est souvent charmé de trouver de quoi chasser des pensées mélancoliques ou des réflexions qui ne sont pas toujours aussi philosophiques qu'on le voudrait. Je me sens dans cette situation : pour me distraire, visitons cette cassette que je n'ai pas ouverte depuis bien longtemps ; je ne sais plus ce qu'elle contient.

« Que vois-je !... Une foule de lettres de diverses écritures... Ah ! je me rappelle maintenant, c'est là que je serrais jadis les billets de mes belles. Plusieurs années se sont écoulées depuis ; j'ai voyagé, couru le monde, on m'a oublié : c'est tout naturel ! et la cassette est restée fermée. Relisons au hasard quelques-uns de ces billets : ils ne me causeront plus le même plaisir qu'autrefois ; je sens pourtant qu'ils

m'en feront éprouver encore. Le bonheur ne se compose-t-il pas de souvenirs et d'espérances ?

« Cher ami, chaque jour je sens que je t'aime davantage, je ne puis être heureuse loin de toi ; je ne vis plus ; privée de ta présence, je languis, je souffre... je soupire sans cesse... Si tu cessais de m'aimer, il faudrait mourir... Oui ! la mort serait préférable à ton inconstance !... »

« C'était la passionnée Rosemonde... Quel cœur brûlant ! quelle âme de feu ! Mais depuis ce temps elle s'est mariée ; elle a eu trois enfants et elle a pris tant d'embonpoint qu'elle ne marche qu'avec difficulté. Je l'ai aperçue il y a huit jours... On ne se douterait jamais, en la voyant maintenant, qu'elle a voulu mourir d'amour. Voyons-en un autre :

« Vous êtes un monstre, je vous hais, je vous déteste ; je me suis aperçue que vous faisiez les yeux doux à votre voisine. Si toutes les femmes vous connaissaient comme moi, aucune ne voudrait vous voir. Adieu, monsieur, n'espérez plus me tromper, tout est fini désormais entre nous. »

« Ah ! charmante Hortense, je me souviens des scènes que vous me faisiez ! Femme fort aimable, fort spirituelle, mais trop jalouse, trop exigeante. Le lendemain du jour où je reçus ce billet de rupture, elle était chez moi à sept heures du matin. Passons à une autre :

« Mon Dieu ! mon bon ami, je ne sais ce que j'éprouve maintenant ; mais, depuis que je vous connais, je ne suis plus la même. Maman me gronde de ce que je suis rêveuse ; est-ce ma faute à moi si je pense continuellement aux jolies choses que vous m'avez dites ? Je n'ai plus de goût à rien ; mon piano m'ennuie, le dessin me fatigue, la danse même n'a plus de charmes pour moi. On me gronde parce que je

suis pâle. Hélas! je le sens bien que je suis très-malade, car je soupire toute la journée, et j'ai le cœur gros comme si je voulais pleurer. Vous m'avez dit que vous m'apprendriez ce que c'est que ce mal-là : c'est pour le savoir que je vous écris en cachette. »

« Aimable enfant! que de naïveté, de grâce, d'innocence... dans son style!... Qui aurait cru qu'au bout de six mois la perfide ne penserait plus qu'à son cousin le hussard... Fiez-vous donc aux ingénues! Voyons celui-ci :

« Je suis bien étonnée, monsieur, que vous ayez manqué à notre rendez-vous : je ne suis point faite pour attendre en vain; vous auriez dû montrer plus d'égards pour une femme comme moi, et ne pas me traiter comme toutes les grisettes que vous connaissez. »

« Oh! oh! c'était de la prude Césarine, qui dans le monde faisait la sévère, la cruelle, la dédaigneuse, tandis que dans le tête-à-tête... Et tout cela pour finir par épouser un apothicaire de province, qu'elle fait, je gage, enrager du matin au soir. Madame voulait passer pour une vertu farouche... Elle se fâchait quand on chantait devant elle *le Sénateur*, ou *En revenant du village!*... Oh! les prudes sont aussi trompeuses que les ingénues! Passons à une autre :

« Tu veux donc faire de moi une autre Nina? Tu me condamnes à dire tous les jours : Ce sera pour demain. Mais demain vient et point de lettre; et encore il ne faut pas se fâcher, parce que tu ne le veux pas! Mais avant huit jours je verrai tout ce que j'aime... Cela t'est bien indifférent, à toi! Si pourtant j'étais bien sûre de cela... je ne regarderais plus jamais ces vilains yeux qui portent un trouble charmant dans mon âme!... »

« Aimable Eugénie... que j'aimais ton style naturel, naïf, et souvent spirituel, sans jamais viser à l'esprit! Que tu exprimais bien l'amour! En lisant tes lettres j'étais transporté! Je le fus un peu moins quand je sus que tu en avais écri autant à vingt autres avant moi. Oh! les femmes!... les femmes! Eh! mais, quel est ce billet si bien plié, qui sent encore le musc et l'ambre?

« Viens, je t'attends; j'ai fait mettre les chevaux à mon vis-à-vis. Nous irons déjeuner à Enghien, nous reviendrons dîner au Palais-Royal; et nous irons le soir à l'Opéra; je suis libre toute la journée. »

« C'était la brillante Éléonore; elle menait les plaisirs aussi vite que la vie : avec elle pas un moment d'ennui; mais il n'était guère possible de la connaître plus d'un mois, sous peine de se ruiner complétement. Pauvre femme! je l'ai rencontrée hier dans la rue. Quel changement six années ont produit en elle! j'ai aperçu une femme maigre, débile, mesquinement habillée, dont les traits et la tournure annonçaient le malheur : c'était Éléonore. Je n'ai pas osé l'aborder, j'ai craint de lui faire de la peine, et pourtant je voudrais lui être utile... Ne relisons plus. Je crois que j'aurais mieux fait jadis de brûler tout cela. »

***

Paul de Kock eût toujours à cœur de paraître décent et moral.

J'ai dit comment il avait changé pour le théâtre le titre d'un de ses romans — en appelant sa comédie : *Un de plus.*

Mais, pour le livre, il ne songea jamais à en modifier l'appellation.

On édita en 1840 une *Physiologie du Cocu*, mais qui n'était pas due à la plume de Paul de Kock.

Les contrefacteurs belges la publièrent, en 1841, chez J. Géruzet, éditeur, longue rue de l'Écuyer, à Bruxelles, *avec les vignettes* supprimées en France par la censure.

Les Belges voulurent faire croire à leur public que la *Physiologie* était une œuvre du célèbre romancier.

Mais le public ne s'y trompa pas. Le roman *Le Cocu*, moral, copié sur le vif, plein de philosophie et d'enseignements, sortait d'un autre tonneau.

Paul de Kock persista donc dans son titre le plus tapageur, et voici comment il justifie ses prétentions.

« Je n'ai jamais fait de préface à mes romans ; j'ai toujours regardé comme assez inutile ce que l'auteur y dit, y explique d'avance au lecteur. Celui-ci serait en droit de lui répondre, comme Alceste à Oronte : *Nous verrons bien.*

« Je n'ai jamais pensé non plus que c'était pour causer avec l'auteur du roman que le public lisait ce roman. Peu importe sans doute à mes lecteurs que je sois jeune ou vieux, petit ou grand, que j'écrive le matin ou la nuit : ce qu'ils désirent, c'est un ouvrage qui leur plaise, où il y ait assez de naturel pour qu'on puisse s'identifier avec les personnages; et, si l'auteur vient toujours parler de lui et se mettre là entre ses héros et son lecteur, il me semble qu'il détruit l'illusion et nuit à son propre ouvrage.

« Si je mets aujourd'hui une préface à mon livre, c'est à cause du titre... de ce titre qui a fait reculer d'épouvante quelques personnes qui ne reculent pas devant les *bourreaux*, les *damnés*, les *suppliciés*, les *guillotinés* et autres gracieusetés qu'on se permet en toute liberté. Je veux, non pas me justifier, car je ne me crois pas coupable, mais je désire rassurer quelques-unes de mes lectrices que mon titre effaroucherait par trop.

« *Le Cocu!* qu'a donc ce mot de si indécent? qu'est-ce qu'il signifie d'abord? Un homme marié, qui est trompé par sa femme; un mari dont l'épouse est infidèle. Vouliez-vous que je misse pour titre à mon livre : *L'Époux dont la femme a trahi ses serments?* Cela aurait ressemblé à une affiche de Pontoise. N'était-il pas plus clair, plus simple de ne mettre que le mot qui, seul, dit tout cela?

« Vous auriez pu mettre *Le Prédestiné*, me diront quelques personnes. Je répondrai à ces personnes que ce titre eût été fort bon pour ceux qui l'auraient compris, mais que beaucoup de gens n'auraient pas deviné que cela signifiait *Cocu*; que tout le monde n'est pas initié à ce langage de convention, et que j'écris pour être compris de tout le monde.

« Puis enfin, pourquoi tant se gendarmer contre ce mot, si souvent et si heureusement employé au théâtre? Qui ne sait pas que notre immortel Molière a intitulé une de ses pièces : *Le Cocu imaginaire?* Cette pièce, je l'ai vue représentée, et par conséquent affichée dans les rues de Paris, il n'y a pas encore trois ans, temps où cependant nous nous permettions beaucoup moins de libertés qu'à présent; et cependant je n'ai vu personne reculer d'horreur, de dégoût, ou avoir des mouvements d'indignation, des crispations ner-

veuses, en lisant l'affiche du Théâtre-Français sur laquelle était imprimé : *Le Cocu imaginaire*. Je crois pourtant que l'on doit être plus sévère pour ce que l'on dit au théâtre que pour ce qu'on met dans un roman ; car si je mène ma fille au spectacle, et si les personnages y disent quelque chose d'inconvenant, je ne puis pas empêcher ma fille de l'entendre ; tandis qu'il m'est bien facile de ne pas lui laisser lire un roman où il y aurait de ces choses-là.

« Mais, je le répète, le mot *Cocu* doit faire rire, et voilà tout. N'est-ce pas là l'effet qu'il produit au théâtre ?

Oui, voilà qui est bien ; mes enfants seront gentilshommes ; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

(*Georges Dandin*, acte Ier.)

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

(*L'École des Femmes*, acte IV.)

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence.

(*Sganarelle*, scène XVI.)

Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens.
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens.

(*Idem*, scène XVII.)

On vit brûler son âme,
Malgré nous et nos dents, d'une illicite flamme ;

Et qu'enfin, m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, sans me vanter, qu'on me faisait cocu.

(MONTFLEURY, *la Femme juge et partie.*)

Quoi! me couvrir moi-même et d'opprobre et de blâme!
Moi-même publier la honte de ma femme!
Et chercher, quoiqu'enfin j'en sois trop convaincu,
Des témoins, et prouver qu'elle m'a fait cocu!

(*Idem, ibidem.*)

« Je sais qu'on me dira encore : Ce qui était bon jadis peut ne plus l'être aujourd'hui; autre temps, autres mœurs.

« Je répondrai à cela : Autre temps, autres usages, autres modes, autres façons d'habits, autres heures pour les repas, c'est très-vrai ; mais autres mœurs, je n'en crois rien. Nous avons les mêmes passions, les mêmes défauts, les mêmes ridicules que nos pères. Je suis très-persuadé que nous ne valons pas mieux qu'eux : ces passions, ces vices peuvent être cachés sous des formes plus policées, mais le fond est toujours le même. La civilisation rend les hommes plus aimables, plus faciles à cacher leurs défauts ; le progrès des lumières les rend plus instruits, moins crédules. Mais où me prouverez-vous que cela les rend moins intéressés, moins ambitieux, moins envieux, moins libertins? Je dis : les hommes d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux d'autrefois et que ceux qui existeront dans mille ans, si dans mille ans il en existe encore, ce que je ne vous affirmerai pas, mais ce qui est présumable. Ne soyons point scandalisés aujourd'hui de ce qui faisait rire nos ancêtres ; ne nous montrons donc pas si rigoristes, si méticuleux : cela ne

prouverait nullement en faveur de notre vertu. Au spectacle, les bonnes mères de famille rient franchement d'une plaisanterie un peu leste, mais les femmes entretenues font la grimace ou mettent leur éventail devant leurs yeux.

« Ensuite, lorsque l'on ose tant dans le genre qu'on appelle romantique, pourquoi donc serait-on plus sévère pour le genre gai, pour des tableaux de société? Parce que je peins une scène contemporaine, dois-je craindre de laisser trop d'allure à ma plume? Ce privilége sera-t-il exclusivement réservé à ceux qui nous transportent aux siècles passés, et qui affublent leurs personnages de bottes à entonnoir et de petits manteaux?

« Pendant que je m'adresse à mes lecteurs, et surtout à mes lectrices, je ne puis résister au désir de répondre à l'inculpation que l'on m'a quelquefois adressée, de faire des ouvrages peu moraux.

« Ce qui est gai, ce qui ne tend qu'à provoquer le rire, peut être un peu leste de ton sans être pour cela licencieux.

« *Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais.* Un ouvrage qui fait soupirer, qui exalte l'imagination, est bien autrement dangereux que celui qui fait rire. Ceux qui dans mes romans n'ont point vu le but moral n'ont pas voulu le voir. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'être morose pour offrir quelques leçons à ses lecteurs. Ce n'est pas tristement que Molière a châtié les travers, les sottises des hommes, et tourné leurs vices en ridicules.

Dans *Georgette*, j'ai tracé la vie d'une femme entretenue; elle finit de manière à ne pas donner envie de l'imiter. Dans

Frère Jacques, j'ai peint un joueur, et montré jusqu'où cette affreuse passion peut nous mener. Dans *le Barbier de Paris*, deux hommes cèdent à leurs passions : la cupidité et le libertinage. Tous deux y sont punis par où ils ont péché. *Jean* prouve qu'une passion bien placée peut nous faire rougir sur nos manières, sur notre ignorance, et nous dégoûter de la mauvaise compagnie et des mauvais lieux. Dans *La Laitière de Montfermeil*, j'ai cherché à prouver que l'argent répandu en bienfaits rapportait plus que celui dépensé en folies. *André le Savoyard* est l'histoire d'un pauvre enfant des montagnes : c'est en se conduisant bien, c'est en secourant sa mère, en aidant son frère, en donnant ce qu'il possède à sa bienfaitrice, qu'il parvient à être heureux et à triompher d'un amour sans espoir. *Sœur Anne* est une jeune fille séduite. Son séducteur, placé entre sa maîtresse et sa femme, y reçoit une assez forte leçon. *La femme, le mari et l'amant* offre un tableau trop vrai de la conduite de bien des époux. *L'homme de la nature et l'homme policé* doit montrer les avantages de l'éducation. Si ces ouvrages n'ont pas un but moral, c'est que probablement je n'ai pas su les écrire avec assez de talent pour le faire sentir à mes lecteurs.

« Mais c'est assez, c'est beaucoup trop parler de mes romans; et tout cela à propos de ce pauvre *Cocu!* De grâce, mesdames, que ce titre ne vous effraye pas. L'épigraphe de ce livre a dû déjà vous rassurer un peu. Lisez donc sans crainte, ne condamnez pas sans entendre. Peut-être trouverez-vous ce roman bien moins gai que vous ne le croyiez; peut-être même penserez-vous que j'aurais pu, que j'aurais dû présenter mon héros d'une tout autre manière. Enfin, si, tel qu'il est, ce roman ne vous plaît pas, pardonnez-le-moi,

mesdames, je tâcherai de prendre ma revanche dans un autre ouvrage; car *Le Cocu* que je vous offre aujourd'hui ne sera pas, je l'espère, le dernier que je ferai. »

***

Paul de Kock, d'une constitution robuste, d'une sobriété exemplaire, d'une froide et saine raison, était destiné à devenir centenaire.

Il se levait de grand matin et se couchait de bonne heure, excepté aux époques où on jouait une pièce de son cru.

Un peu avant la guerre, il fit représenter deux comédies à l'Ambigu, et il y allait tous les soirs. Il est vrai qu'il y allait en voisin.

Il est mort sans avoir vu la résurrection d'une œuvre de sa jeunesse, et qu'il estimait beaucoup : c'était un opéra-comique en un acte intitulé *Le Muletier*.

C'était une pièce dont le plus grand des musiciens français contemporains avait écrit la musique.

J'ai nommé Hérold, l'immortel auteur de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*.

M. de Leuven, en 1869, avait l'intention de remettre ce charmant acte à la scène, et de le maintenir au répertoire.

La guerre et les troubles civils ont dérangé ce projet.

On en reparle. *Le Muletier* reparaîtra d'ici à peu.

Le fils du librettiste, homme expert aux matières théâtrales, *présidera* les répétitions avec un soin et un respect tout filiaux.

Mais l'excellent Paul de Kock ne sera pas là pour jouir de son légitime triomphe.

***

Je n'en ai pas fini avec les remarques que je trouve à faire dans les œuvres les plus remarquables de Paul de Kock.

Ce n'est pas dans le cours rapide du roman — c'est dans une sorte d'aparté du romancier que je saisis les nuances de son caractère, les méandres de son humeur.

Tout est précieux pour le physiologiste dans cette intéressante étude.

Je réunis ici plusieurs fragments pour former un caractère complet. Je fais une patiente mosaïque; mais le mosaïste est un artiste comme le lapidaire, un travailleur infatigable comme le pêcheur de perles.

***

Par exemple, la plupart de nos écrivains sont à la recherche du Paris évanoui.

Les embellissements de la capitale, le changement survenu dans les mœurs, ont effacé bien des souvenirs, enterré bien des traditions.

On connaît aujourd'hui la *Maison-d'Or*, le *café Riche*, le *café Anglais*. Mais qui connaît le *Cadran-Bleu*, cet Eldorado gastronomique de la Restauration?

Ecoutez Paul de Kock. — Il vous fait assister, dans *Frère Jacques*, à une noce dans cet établissement d'autrefois.

« Il est minuit : d'où partent donc ces cris de joie, ces éclats, ce brouhaha, cette musique, ces chants, ce tapage ? Arrêtez-vous un moment sur le boulevard, devant le Cadran-Bleu ; faites comme ces bonnes gens qui assistent à toutes les noces, à tous les banquets qui se font chez les restaurateurs du boulevart du Temple, en se promenant devant les fenêtres ou sur la chaussée, et qui jouissent agréablement de la perspective d'une chaîne anglaise, d'une valse ou d'une crème au chocolat, au risque cependant de se faire coudoyer par les passants, éclabousser par les voitures et insulter par les cochers.

« Mais, à minuit, les flaneurs, les badauds ou les musards (comme il vous plaira de les nommer), sont rentrés chez eux ; il ne reste plus, devant la porte du Cadran-Bleu, que les fiacres ou les remises, suivant le plus ou moins d'importance que veulent se donner les conviés. C'est pourtant à cette heure que le tableau devient plus piquant, plus varié, plus animé ; car ce n'est qu'alors que l'on commence à faire connaissance.

« Enfin, me direz-vous, quel est donc le motif de cette réunion au Cadran-Bleu ? Est-ce une fête, un anniversaire, un repas de corps ? Mieux que tout cela : c'est une noce.

« Une noce !... Que ce mot inspire de réflexions ! Qu'il fait naître de pensées, d'espérances et de souvenirs ! Comme il fait battre le cœur de la jeune fille qui soupire après le moment où elle sera l'héroïne de ce grand jour, où elle portera ce joli bouquet blanc, ce chapeau de fleur d'oranger, symbole de la pudeur, de la virginité, et qui malheureusement a menti à plus d'un époux qui ne s'en ai pas vanté, et pour cause ! Mais comme l'aspect de cette cérémonie at-

triste cette jeune femme, mariée seulement depuis peu d'années, et qui déjà ne connaît plus le bonheur que par souvenirs! Elle tremble sur le sort de la pauvre petite qui s'engage! elle se souvient du jour de son hymen, de l'empressement, de l'ardeur de son mari; elle compare ce jour à tous ceux qui l'ont suivi, et sait la confiance que l'on doit avoir dans les serments des hommes. »

***

Il se trouve quelque part une petite esquisse de Paul de Kock, qui se nomme *Croque-mitaine.*

C'est une série de spirituelles narrations sur le mot qui effraye nos enfants.

En effet, dans ce monde, quel est celui qui ne possède pas, à tout âge, son Croque-mitaine?

Voici comment le peintre de mœurs dont j'écris l'histoire a traité cet humoristique sujet.

***

« Voyez-vous tous ces enfants trembler, se cacher sous la robe de leur maman ou derrière le tablier de leur bonne! Ils ont été gourmands, entêtés ou paresseux; mais un mot va les faire obéir : ce mot magique, plus puissant que l'*Abracadabra*, qui doit guérir la fièvre, et qui ne guérit rien, fait sur eux un effet merveilleux. Parlez de *Croque-mitaine* devant un enfant, et vous en faites tout ce que vous voulez; il devient aussitôt sage et soumis : c'est la crainte de cet être terrible qui produit ce changement soudain.

« Quel est donc ce personnage effrayant? Existe-t-il réellelement? Oui, sans doute ; il ne s'agit que de donner ce nom à l'être que nous craignons le plus de rencontrer. Ne nous moquons pas des enfants ; ainsi qu'eux, dans le cours de la vie, nous avons tous notre Croque-mitaine.

« Pourquoi ces jeunes gens si aimables, si fous, si étourdis, qui ne calculent jamais avec leur bourse, surtout lorsqu'il s'agit de s'amuser, ne répondent-ils pas le matin lorsqu'on frappe à leur porte? Pourquoi, dans la rue, traversent-ils quelquefois brusquement au risque de se crotter? Pourquoi ne veulent-ils jamais passer sur tel boulevard? Vous ne devinez pas! C'est que, le matin, le tailleur vient leur rendre visite avec son mémoire ; c'est que, dans la rue, ils viennent d'apercevoir leur bottier ; c'est que, sur tel boulevard, loge un traiteur devant lequel ils ne se soucient point de passer. Pour les jeunes gens, chaque créancier est un Croque-mitaine.

« Où se rend ce libraire? Qui peut le faire courir ainsi? Va-t-il chez un auteur en vogue? Vient-il d'acquérir un manuscrit précieux? Non : il fuit ce petit monsieur en habit noisette, qui le poursuit avec un énorme cahier de papier à la main. C'est un ouvrage qu'il veut lire à tous ceux qui impriment ou vendent des livres. Cet homme-là est le Croque-mitaine des libraires.

« Madame est malade; elle a des vapeurs, des maux de nerfs ; elle congédie monsieur, en l'engageant à aller se promener; elle ne veut pas souffrir qu'il lui tienne compagnie. Monsieur sort en annonçant qu'il reviendra de bonne heure. Dès qu'il est parti, la suivante introduit un jeune homme dont la conversation est précieuse pour chasser les vapeurs

et dissiper les maux de nerfs : mais comme il faut que cette conversation ne soit pas interrompue brusquement, madame ordonne à sa suivante de renvoyer tous les importuns et surtout de l'avertir si monsieur revenait. La suivante fidèle va se mettre en vedette. Qui guette-t-elle? Croque-mitaine.

« Ce brave marchand de la rue Mouffetard saisit le jour où sa moitié dîne en ville pour mener promener au Jardin des Plantes une jolie petite brunette qui ne peut sortir que le dimanche, et près de laquelle il se fait passer pour garçon. Quoique certain que sa femme est dans un autre quartier, le pauvre homme pâlit et rougit lorsque de loin il aperçoit un chapeau rose et une robe jonquille : c'est le costume de son Croque-mitaine. Il veut faire l'aimable, le galant avec sa brunette; mais la peur de Croque-mitaine le poursuit partout. En entrant au Jardin des Plantes, il regarde de loin avant de se risquer dans une avenue...

« Mais tout à coup il devient tremblant, il pousse un cri d'effroi... Il quitte le bras de sa demoiselle, et se sauve... Il vient d'apercevoir Croque-mitaine dans l'allée des bêtes à cornes.

« Ce jeune homme est un auteur dont on joue ce soir une pièce nouvelle. L'espérance le soutient, ses amis seront là. Il se rend gaiement au théâtre, rêvant déjà un succès. La toile se lève : la pièce commence ; cela va bien d'abord, puis mal, puis encore plus mal... Quel bruit! quel tapage! quels sifflets! Le pauvre auteur se sauve en se bouchant les oreilles... Le parterre était plein de Croque-mitaines.

« A six ans, Croque-mitaine est un homme tout noir qu emporte les petits enfants ; à vingt ans, c'est un créancier ;

à trente, c'est une femme jalouse ou un mari grondeur; à quarante, ce sont les cheveux qui grisonnent; à cinquante, c'est la goutte ou les rhumatismes; à soixante, c'est la peur de la mort; un peu plus tard, c'est la mort elle-même, qui ressemble assez au petit homme noir qui nous effrayait dans notre enfance, et qui nous a suivis sous différentes formes dans tout le cours de notre vie. »

***

Il y a dans *André le Savoyard* un véritable tableau de Biard — un effet de neige saisissant.

Cela est peint au courant de la plume — cela est blanc à éblouir la vue. Cela se nomme *Tableau de neige* dans le roman — et véritablement cela ne ment pas à son titre.

***

« La neige tombait par gros flocons; elle couvrait les routes, elle rendait encore plus difficiles les sentiers pratiqués dans les montagnes et les chemins, souvent bordés de précipices, qui entourent la petite ville de l'Hôpital, située près du Mont-Blanc.

« Notre chaumière s'élevait près d'une route que le mauvais temps rendait déserte depuis quelques jours. Déjà plus d'un pied de neige couvrait la terre; et cependant ni moi ni mes frères ne songions à rentrer pour nous mettre à l'abri.

« J'étais couché près d'un bloc de rocher; et là je me

trouvais aussi bien que sur un épais gazon; mes petites mains formaient des boules avec de la neige, et les lançaient à mes frères, qui, de leur côté, m'assaillaient également de boules glacées. Pierre, accroupi dans un enfoncement que formait la route, ne se montrait que rarement, tâchant de viser adroitement, et se cachant aussitôt; Jacques courait de côté et d'autre, sans se fixer à aucune place, se baissant pour ramasser de quoi faire des boules, et s'esquivant lestement après nous les avoir lancées.

« Quel plaisir nous éprouvions lorsque nous parvenions à nous attraper!... Quels cris de joie quand Jacques recevait, en fuyant, de la neige sur son dos; lorsque Pierre, au moment où sa petite tête blonde sortait de sa cachette, était atteint à la figure par la boule qui s'éparpillait sur son visage! Le vaincu mêlait ses cris à ceux du vainqueur; la victoire ne coûtait jamais une larme. Pouvions-nous sentir le froid? nous étions si heureux!... et dans un âge où le bonheur est pur, parce qu'il ne s'y mêle ni souvenirs du passé ni craintes pour l'avenir.

« Déjà, plusieurs fois, la voix de notre mère s'était fait entendre pour nous engager à rentrer. — Nous voilà, répondions-nous tous trois. Mais au moment de regagner notre demeure, une nouvelle boule de neige, lancée par l'un de nous, faisait recommencer la guerre; chacun s'attaquait de nouveau; les cris de joie, les éclats de la gaieté faisaient encore retentir les échos de nos montagnes. Nos pieds étaient à demi morts de froid; nos petites mains rouges et engourdies pouvaient à peine saisir et presser cette neige, qui nous procurait de si doux passe-temps; et

cependant nous ne pouvions nous résoudre à retourner près du foyer de notre chaumière.

« Mais l'approche de la nuit nous force enfin à quitter notre jeu. Nous rentrons tous les trois, essoufflés, haletants, et encore rayonnants de plaisir ; nous courons nous blottir contre l'immense foyer devant lequel notre père est assis sur une grande chaise, tandis que notre mère va et vient dans cette vaste pièce, l'unique du logis, et prépare la soupe pour notre repas du soir, tout en nous grondant d'avoir tant tardé à rentrer. »

***

Par opposition à cette peinture des montagnes de la Savoie, si je mettais ici le tableau de la Rotonde du Palais-Royal?

Le Palais-Royal de nos jours s'en va.

La foule, qui afflue vers les nouveaux établissements des boulevards, a déserté petit à petit l'ancienne demeure des ducs d'Orléans et du prince Napoléon.

Ces quelques lignes sont une galerie de portraits toujours ressemblants, et dont les originaux existent encore.

Le café de la Rotonde est toujours, en 1872, un lieu de rendez-vous. Les provinciaux y abondent.

***

« La Rotonde, où se donnent habituellement les rendez-vous de quatre à six heures, n'est pas le café de ce nom situé dans le jardin du Palais-Royal, mais bien la partie du jardin qui s'étend devant ce café, et qui n'a de rotonde que le nom.

« C'est le rendez-vous des étrangers, qui en général affectionnent le Palais-Royal, où ils trouvent réuni tout ce qui peut flatter les yeux, le goût, l'odorat; où tous les plaisirs leur sont offerts (souvent à un prix un peu cher à la vérité); où ils peuvent, sans quitter ce brillant bazar, déjeûner, dîner, souper, s'habiller, se chausser, se faire coiffer, jouer et se ruiner.

« C'est pour se rendre chez Beauvilliers, chez Véfour ou chez les Frères-Provençaux, que l'on se donne ordinairement rendez-vous à la Rotonde : aussi de quatre à six heures on est sûr d'y voir un grand nombre de personnes qui se promènent de long en large, bâillent, tirent leur montre, ou regardent avec impatience à droite ou à gauche.

« Vous voyez les militaires s'aborder en se donnant la main; les clercs de notaire rire du plus loin qu'ils s'aperçoivent; les agents de change se saluer d'un air préoccupé. Examinez ce jeune homme qui paraît fort en colère d'attendre et frappe des pieds à toute minute : c'est un faiseur d'affaires, garçon assez obligeant, mais qui a le défaut de vouloir sans cesse fixer l'attention et attirer les regards. S'il se donne tant de mouvement maintenant, c'est qu'il est persuadé que tout le monde s'occupe de lui. A la promenade, il parle si haut, que les passants sont de moitié dans ses affaires; au spectacle, il s'emporte après les ouvreuses, traverse les corridors en pestant contre l'administration; il cherchera querelle aux contrôleurs, et ne sera pas content s'il n'a vu plusieurs personnes se demander le motif de la colère de ce monsieur. Dîne-t-il chez un traiteur, tout est mauvais. Il fait venir le chef de cuisine; il gronde les gar-

çons ; rien n'est digne de lui... Et cependant il fut un temps où il fallait qu'il se contentât de l'ordinaire le plus médiocre ; mais il a oublié ce temps-là, et il ne fait peut-être le grand seigneur que pour le faire oublier aux autres. En société on le redoute ; il met tout sens dessus dessous en croyant faire l'aimable et l'homme *à son aise*. L'arrêtez-vous dans la rue, il n'a jamais le temps de vous dire un mot. Il a vingt rendez-vous pour la journée, ne sait où donner de la tête et se sent très-malade. Mais, un moment après, vous le verrez jouer au billard, ou dînant de très-bon appétit. S'il allait en Angleterre, il ferait mettre son départ dans le journal. S'il tombait malade, il est persuadé que cela ferait baisser la rente.

« Ce petit homme, d'une cinquantaine d'années, qui passe en ce moment, ne ressemble nullement à notre bruyant original. Voyez quelle physionomie douce et bénigne, quel regard niais et craintif! Cet homme-là n'a jamais eu de volonté. C'est un ancien mercier ; il est poli avec tout le monde : il salue aussi humblement son portier que son propriétaire, n'a jamais grondé sa femme de ménage, et ne déjeune que quand elle le veut bien. Si dans la rue un passant le coudoie avec force, c'est lui qui demande excuse ; si dans un café on jette son chapeau à terre, il le ramasse en souriant à la personne qui l'a fait tomber. S'il va au spectacle, il arrive toujours le premier à la queue, mais il y reste le dernier, parce qu'il laisse tout le monde passer devant lui. Il pleure quand deux hommes se disputent, et n'ose pas sortir quand il fait du vent. Voyez-le aborder celui auquel il a donné rendez-vous et qui le fait attendre depuis une heure... Il va lui demander pardon d'être venu trop tôt.

« Mais quel est ce grand monsieur, déjà d'un âge avancé, à la figure longue, blême, au regard mélancolique, dont l'habit râpé et le chapeau recoquillé attestent plus que de l'économie? Depuis deux heures il se promène devant la Rotonde; il ne tire pas sa montre par une raison fort simple; mais il regarde tout le monde et personne ne prend garde à lui!... Cet homme a été riche, heureux, et alors il venait tous les jours dîner au Palais-Royal, et ses nombreuses connaissances ne manquaient pas de se trouver au rendez-vous qu'il leur donnait à cette même place. Mais il n'a plus rien!... Il a mangé ses revenus avec des femmes qui ne l'aimaient pas et des amis qui ne le reconnaissent plus. Maintenant il va toujours par habitude à ce lieu qui l'a vu jadis si brillant; il n'y retrouve que son appétit. Ceux qui l'ont connu dans sa prospérité s'éloignent du plus loin qu'ils l'aperçoivent; et le pauvre homme, réduit à dîner avec une flûte, vient la manger à la Rotonde, afin de pouvoir dire encore : — J'ai dîné au Palais-Royal. »

***

Je ne sais rien de plus frais, de plus mouvementé, de plus poétique que l'*Histoire d'une bouteille racontée par elle-même*.

On sent, en lisant ce charmant fragment, que l'auteur est sobre, qu'il n'a jamais demandé l'inspiration aux spiritueux, et que, tout en estimant la valeur du vin, il aime à boire à petits coups.

Voici ce petit trésor littéraire, qui ne tient qu'une colonne

de texte, et qui a toute la bonhomie de son illustre auteur.

***

« J'ai près de cinquante ans, je suis bien petite pour mon âge, dirait Arlequin; mais j'ai vu bien des événements; j'a passé par beaucoup de mains et appartenu à différents maîtres!... J'ai brillé au premier rang, je me suis vue confondue dans les derniers. Souvent fière de contenir un vin généreux, quelquefois humiliée de ne renfermer qu'un modeste surène; j'ai éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, et je ne puis résister au désir de raconter l'histoire de ma vie, dans l'espérance qu'elle servira de leçon à mes sœurs.

« En sortant des mains de mon père, je fus vendue à un brocanteur, qui me mit dans de la paille et me fit partir pour une grande ville où j'entrai chez un marchand de vin qui faisait noces et festins; il m'emplit avec une boisson qu'il fabriquait lui-même.

« Nous étions en grand nombre, pourvues de la même liqueur, mais nous portions des cachets différents. Le mien était vert; cela me valut la préférence à une noce donnée chez mon maître. Là je vis danser, j'entendis de gros rires, mais je fus bientôt vidée; alors le luron qui me tenait me jeta dédaigneusement à ses pieds, et, pour mon entrée dans le monde, je reçus un coup bien rude. Remplie du même vin, mais couverte d'un autre cachet, je fus vendue à une jeune fille dont le père était malade.

« C'était un pauvre journalier; il ne se permettait que rarement de me visiter. Je languis longtemps dans le fond d'une

vieille armoire, regrettant la cave de mon premier maître. Enfin je fus vidée, mais le pauvre malade n'avait point d'argent pour me remplir de nouveau; il mourut.

« Je fus vendue avec les vieux meubles par un avide créancier. Achetée par un commissionnaire assez ivrogne, tous les jours mon maître me remplissait avec de la piquette, et tous les soirs il me vidait en chantant. Cette vie joyeuse dura peu. Je passai entre les mains d'un homme riche et gourmet; je reçus dans mon sein un vin de Constance délicieux. J'étais fière de tant d'honneur !... Hélas ! mes chères sœurs, *vanitas vanitatum et omnia vanitas !* Mon maître venait souvent me considérer... mais il ne pouvait se décider à me montrer sur sa table; le vin que je contenais était trop précieux pour être bu !... Je passai vingt années de ma vie dans cette triste cave, maudissant le vin de Constance qui m'avait enorgueillie, et me condamnait à ne plus voir le jour.

« La mort enleva également mon nouveau maître. Le surlendemain son héritier s'empressa de me faire servir à sa table, et but, en déjeunant avec ses amis, ce que son oncle avait respecté pendant vingt ans. A la vérité, on me fit de superbes compliments; mais cela ne me flattait plus autant qu'autrefois, et je regrettai peu la noble poussière dont j'étais couverte. Bientôt après, me trouvant chez un limonadier, il osa me remplir avec de la bière !... Je l'avoue, cet outrage me fut sensible; j'avais l'âme très-fière, et pour me venger je fis sauter mon bouchon. Qu'en arriva-t-il? On me remplit avec du cidre !... Je me contins, craignant un nouvel affront.

« Achetée un soir par une petite fleuriste qui donnait à

goûter à son bon ami, je vis qu'il ne faut pas mépriser les boissons les plus simples. Je fus fêtée, choyée, caressée. On faisait des crêpes, avec lesquelles on but mon contenu. La petite fleuriste était si gentille, si gaie, si tendre; son amant si vif, si amoureux, que mon cidre leur parut de l'ambroisie. Soirée charmante, où je vis le tableau du bonheur, combien de fois ne vous ai-je point regrettée!...

« Passant ensuite chez un riche banquier, je contins d'excellent bourgogne. Souvent vidée, pour être remplie de nouveau, je figurais sur une table somptueusement servie. Tout, autour de moi, respirait l'élégance et la grandeur... mais je ne vis point la gaieté du petit souper.

« Bientôt le sort me fit tomber dans la demeure d'un joueur: quelle triste situation!... Je contenais parfois du vin, mais bien plus souvent de l'eau, seule boisson des enfants de celui qui courait après la fortune. Enfin je quittai cette maison pour entrer chez une vieille portière; celle-ci me remplit avec de l'eau-de-vie et me visitait souvent avec ses voisines, les commères du quartier. Là j'étais assez heureuse; les caquets que l'on racontait chaque jour devant moi me faisaient gaiement passer ma vie, lorsqu'un soir que l'on avait jasé et bu plus qu'à l'ordinaire, ma maîtresse, en me reportant à l'armoire, me cogna fortement contre un meuble... Je fus étoilée!... C'est une blessure dont nous ne guérissons pas, vous le savez; cependant, comme on pensa que je pouvais encore servir, on me remplit d'huile à brûler.

« C'est dans cet état que j'attendis la fin de ma carrière. Elle fut orageuse!... Qu'elle ne soit pas perdue pour vous, mes sœurs; que l'éclat des honneurs ne vous éblouisse pas.

Quant à moi, je me souviendrai toujours que les plus heureux instants de ma vie furent ceux où je ne renfermais que du cidre et de la piquette. »

***

Paul de Kock racontait souvent l'histoire d'une bouteille de vin qu'avait possédée Désaugiers.

Le vaudevilliste-chansonnier avait, en 1815, rendu service à un grand personnage.

Celui-ci envoya, comme un cadeau précieux, une bouteille de vin de cent ans.

Désaugiers met le vin dans la cave d'un voisin, car il était pauvre et n'avait pas de cave à lui.

***

L'année 1816 fut dure pour la gent littéraire.

Un jour que Désaugiers n'avait que des pommes de terre pour son dîner, il dit à sa compagne :

— N'avons-nous pas à la cave un vin de cent ans?

— Mais si, répondit sa douce amie.

— Eh bien, arrosons nos pommes de terre avec ce nectar des rois, et narguons la tristesse.

***

Ce qui fut dit fut fait.

Le vin remontait à 1716. Il était revêtu d'attestations

nombreuses et respectables, qui témoignaient de la sincérité de son âge.

On enleva la cire centenaire.

On tire le bouchon. On goûte.

Horreur! Le vin est si vieux, qu'il a perdu son arome primitif.

Il sent le fromage pourri.

***

Que fait Désaugiers?

Il remet le liquide dans la fiole, il rétablit la cire du bouchon. Il restitue à la centenaire toute sa coquetterie de vétusté.

Et le lendemain il fait hommage de la bouteille à M. de.....

Celui-ci ne l'a peut-être jamais entamée. Et la bouteille au vin frelaté est peut-être encore dans le trésor gastronomique de la famille.

***

Il fut un temps où Paul de Kock était un grand amateur des jardins publics.

Il n'avait pas encore sa petite maison des Lilas, son bois, ses arbres, ses chères fleurs à lui.

Il allait souvent aux Tuileries, quand le temps était beau.

Non au Palais — mais bien dans le jardin public.

Là il s'asseyait, prenait des notes, et faisait ses fines observations.

C'est ainsi qu'il a composé le morceau suivant :

***

« Il n'est pas permis à tout le monde de s'asseoir sur des chaises dans une promenade. Tel rentier modeste, qui n'a que bien juste ce qu'il lui faut pour vivre chaque jour, ne pourrait plus retrouver à la fin du trimestre la balance de son bilan, s'il se permettait de s'asseoir sur une chaise ; la vieille maman préfère économiser deux sous pour acheter un pain d'épices à son petit-fils ; la bonne, à laquelle on a donné de l'argent pour des chaises, va par goût sur les bancs qui sont éloignés du grand monde, et où elle peut jaser avec son pays ou sa payse ; l'invalide y trouve ordinairement une oreille complaisante qui écoute le récit de ses campagnes ; enfin, le pauvre honteux y jouit d'un moment de plaisir en se voyant entouré de gens qui ne le regardent pas avec mépris, parce que, comme lui, ces personnes-là sont assises sur un banc de pierre.

« Je passais un soir dans le jardin des Tuileries avec un jeune homme, qui, quoique doué de beaucoup de mérite, n'a pas encore pu se défaire d'une foule de travers et de préjugés. Il jetait toujours un regard de dédain sur ces bancs de la petite propriété. Je voulus le corriger de ce défaut et le faire revenir d'une erreur trop commune : je le forçai à s'asseoir quelques minutes avec moi sur un de ces bancs, objet de ses sarcasmes ; j'eus quelque peine à l'y déterminer ; enfin je l'emportai.

« Le banc fut bientôt entièrement occupé. Nous ne disions rien, mais nous écoutions. A notre gauche était une

vieille dame dont le langage annonçait la bonne éducation; elle pleurait sa fille qu'elle avait perdue depuis quelques mois; elle s'éloignait de la foule à laquelle sa douleur eût paru ridicule; mais, sur le banc de pierre, elle trouvait quelque consolation à conter ses peines à ses voisins. Là, elle pouvait pleurer à son aise; mais, dans la grande allée, elle ne l'aurait point osé. Un peu plus loin étaient deux vieux époux qui, mariés depuis quarante-cinq ans, venaient chaque soir faire leur promenade et se reposer sur le banc. Sur leurs figures respectables brillaient la joie, le contentement; ils se plaisaient à dire que la paix avait constamment régné dans leur ménage, et que depuis quarante cinq ans jamais une querelle n'avait troublé leur bonheur.

« A notre droite était une jeune mère, tenant sur ses genoux un joli petit garçon auquel elle apprenait un compliment pour la fête de son père; et, quand l'enfant disait bien, un baiser était sa récompense.

« Mon ami ne parlait pas, il écoutait. Nous quittâmes enfin le banc, et je l'entraînai dans la grande allée. Maintenant, lui dis-je, voyons si la comparaison sera à l'avantage des personnes assises sur des chaises.

« Nous nous plaçâmes d'abord près d'un monsieur et d'une dame; le monsieur bâillait à chaque instant, la dame ouvrait et refermait son éventail d'un air d'impatience. Pendant un quart d'heure ils ne soufflèrent pas mot. Enfin la dame rompit le silence :

« — Que les maris sont aimables! Depuis deux heures que nous sommes aux Tuileries, voilà tout ce que vous avez à me dire?...

« — Ma chère amie, que veux-tu ?... Il fait si chaud !... Cela vous abat !... vous accable... on n'a pas la force de parler !...

« — Pour vous, monsieur, on croirait que la canicule dure toute l'année.

« — Ah ! madame, quel reproche !... A coup sûr je ne le mérite pas. Mais convenez aussi que vingt-trois degrés... c'est accablant !...

« — Vous m'impatientez avec vos degrés !... Quand nous nous sommes mariés, il y en avait autant : c'était dans le mois d'août ; mais alors la chaleur ne vous incommodait point et ne vous empêchait pas de soutenir la conversation. Après trois ans de ménage, monsieur n'a déjà plus rien à me dire !

« — En vérité, madame, vous me querellez toujours ; certainement, quand je vous ai épousée, il ne faisait pas si chaud.

« — Pour les amoureux

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

« — Oui, madame, mais pour les maris c'est bien différent. Écoute donc, ma chère, quand on se voit tous les jours, que l'on est continuellement ensemble, comment veux-tu que l'on trouve toujours quelque chose à se dire ?

« — Mais, monsieur, quand vous me faisiez la cour, vous me disiez : Être sans cesse avec toi, ne voir que toi, n'aimer que toi, te le répéter à chaque instant, ce sera le bonheur de ma vie !... Alors les journées que vous passiez avec

moi vous semblaient trop courtes !... Vous en souvenez-vous ?

« — (*Le mari, bâillant.*) Oui !... oui !... je m'en souviens... confusément.

« — (*La dame, à part.*) Ah ! que les maris sont d'ennuyeux personnages !... Heureusement que mon cousin revient demain de sa terre.

« La conversation finit là. Nous nous levâmes, et j'emmenai mon ami près de la chaise d'un petit-maître de soixante ans qui, tout en lorgnant les dames, prenait des notes sur ses tablettes. Nous l'entendîmes marmotter entre ses dents :

« — Mon bonnetier ne me fait pas les mollets assez forts.... envoyer chez lui et commander un caleçon ouaté pour mettre sous mes pantalons d'été. — La petite Ermance m'a regardé hier d'un air fort tendre... comme nous passions devant le bijoutier... Je lui plais, c'est certain... Elle m'a fait remarquer des boucles d'oreilles à la chinoise... les lui envoyer demain avec une déclaration. — Faire acheter de la pâte de guimauve pour ma toux... du sirop de Lamouroux pour ma poitrine, de la pommade d'oursin pour mes sourcils... Après-demain chez cette petite danseuse de l'Ambigu, qui fait si bien les pirouettes... Il ne faudra pas, comme l'autre fois, oublier le châle en bourre de soie.

« Vendredi... dîner chez Véry avec cinq jeunes clercs de notaire, étourdis comme moi !... Nous ferons mille folies !... Il faut que je tâche cependant qu'ils ne me gagnent point tout mon argent à l'écarté.

« Samedi... j'ai un rendez-vous avec la nouvelle débutante. Le matin, j'irai au bain... j'y prendrai un consommé...

A midi, une tasse de chocolat à la vanille, à deux heures, une croûte aux truffes et une salade de céleri. Après cela je me présenterai hardiment.

« Le ci-devant jeune homme avait fermé ses tablettes. Pour achever nos observations, nous allâmes, avec mon ami, nous asseoir derrière deux jeunes gens mis dans le dernier goût, qui, les pieds placés sur des chaises fort éloignées les unes des autres, se dandinaient avec grâce en paraissant chercher à attirer tous les regards.

« Au bout d'un moment, nous entendîmes la conversation suivante :

« — Trouves-tu que mon habit fasse bien ? — Superbe !... délicieux !... coupe admirable !... — Et le pantalon ? — A ravir, tu as une mise étourdissante... — Le patron m'a dit de passer trois heures dans la grande allée et de me mettre bien en évidence : il veut faire prendre la mode de cette nouvelle forme d'habit... Il en a déjà une commande assez *conséquente*. — Et moi, me trouves-tu bien coiffé ? — Ah ! tu as l'air d'un *Adonis !* — A propos, mes cheveux tombent, donne-moi donc un moyen pour empêcher cela. — Il faut les entretenir. Vois-tu, les cheveux sont des plantes... c'est une fleur... Si vous n'arrosez pas une fleur... vous la voyez dépérir. — C'est juste. Il faut donc employer la pommade ? — Oui, mais modérément... l'arbre trop arrosé ne vient plus, la racine se détériore... c'est l'image *des végétaux*. — J'entends, ils ont besoin d'être coupés. — Sans doute, c'est comme un bois : quand vous n'élaguez pas les branches, ça nuit à la pousse. Une coupe aide la *fermentation*. — Es-tu pour les faux-toupets ? — Je le crois bien ! j'en fabrique ; c'est un nouveau toit que tu mets sur une maison. — Et

cela ne fait pas mal à la tête? — Impossible! nous n'employons plus ni colle ni blanc d'œuf, ce qui nuisait nécessairement à la *végétation*. Les personnes qui en portent mêlent les cheveux de leurs faux-toupets *à les leurs*. Ce sont deux troupeaux qui s'unissent pour paître ensemble... tu comprends... car, comme le dit fort bien M. Marty, dans le *Solitaire* : Deux torrents qui se rejoignent dans la plaine, c'est l'image de la vie.

« Nous en avions assez entendu. Nous laissâmes là le garçon tailleur et le coiffeur romantique. — Eh bien! dis-je à mon ami, quel est le résultat de tes réflexions?

« — Ah! mon cher, me répondit-il en rougissant, je ne me moquerai plus des bancs de pierre. »

***

Paul de Kock sentimental, cela se trouve à chaque pas dans ses ouvrages.

Un ruban qui voltige, une dentelle qui flotte, un regard qui se fixe sur lui — et voilà la folle du logis qui s'émancipe.

Parcourez plutôt *la robe à mille raies*.

« Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, par un beau matin ou un beau soir, par un grand soleil ou un brillant clair de lune, enfin dans une de vos promenades, de rencontrer un séduisant objet qui sur-le-champ captivait vos regards? Alors vos yeux avaient en passant rencontré ceux de cet objet charmant, qui, de son côté, vous avait remarqué. Vous aviez éprouvé tous deux comme une douce sympathie; puis, ralentissant ou hâtant vos pas, suivant la

marche de cette personne que vous ne vouliez plus perdre de vue, votre promenade se bornait alors à suivre de loin votre belle, jusqu'à ce que l'heure, vous appelant à vos affaires, vînt vous rappeler à des soins plus sérieux : alors donnant encore un regard et un soupir à celle qui vous avait charmé, vous changiez de route et la perdiez de vue, quelquefois pour jamais.

« Ces impressions ne sont ordinairement que passagères, ce qui est fort heureux pour les cœurs qui se passionnent facilement ; car, à Paris, où il y a beaucoup de femmes séduisantes, s'il fallait conserver le souvenir de toutes celles qui nous ont plu, la mémoire d'un homme sensible ne serait plus qu'une collection de portraits.

« Il est cependant des impressions plus durables ; il y a de ces figures et de ces tournures que l'on n'oublie jamais. Combien l'on est heureux, lorsque le hasard nous fait rencontrer de nouveau cet objet qui nous a séduit ! On se regarde, on se sourit presque... On se reconnaît !... Quelle est la femme qui ne s'aperçoit pas du pouvoir de ses charmes, et qui n'a point remarqué la conquête qu'elle a faite, surtout lorsque celui qu'elle a charmé n'est pas de ces messieurs qui lorgnent les femmes sous le nez, leur tiennent des propos impertinents, et leur font la grimace quand elles ne répondent pas à leurs sottises? De tels hommes ne sont malheureusement que trop communs dans les promenades, et quelquefois dans les réunions, d'où l'on devrait les expulser, ou les faire rougir de l'indécence de leur conduite.

« On a quelquefois pendant longtemps de ces connaissances qu'on ne connaît pas. Il semble qu'il y ait toujours quelque

obstacle qui s'oppose à ce qu'on ose davantage. Souvent c'est quelqu'un qui est avec nous ou avec elle; ou bien le temps vous manque, ou vous ne savez comment vous y prendre... Plus le temps s'écoule, moins cela devient facile; puis, le sentiment que vous éprouviez devient moins vif; puis vous finissez par ne plus rien éprouver... car tout s'use dans la vie.

« J'ai connu un jeune homme qui, pendant dix ans, suivit une dame sans oser lui parler. Ce jeune homme-là, dira-t-on, était digne de vivre au temps des preux et des damoisels. Hélas! mieux eût valu pour lui qu'il s'en tînt au langage des yeux : car, au bout de dix ans, emporté par sa passion et abordant enfin sa belle, il lui parla si gauchement, lui dit une phrase si sotte, que la dame partit d'un éclat de rire et laissa là son timide amoureux.

« Mais je ne vous ai encore rien dit de la robe à mille raies : c'est une de ces connaissances dont je vous parlais tout à l'heure; une femme charmante... une figure tendre, douce, expressive; une tournure adorable... J'ai vu tout cela un beau soir dans le jardin Turc; mais la femme charmante donnait le bras à un vieux monsieur. Était-ce un père, un mari, un parent?... Je n'en sais rien... J'aurais bien voulu faire connaissance, car je n'ai pas la patience de cet ami dont je vous parlais tout à l'heure; mais, hélas! c'était impossible.

« J'ai passé ma soirée à la regarder, à la suivre; j'ai eu tout le temps de contempler sa robe, qui était rose et à mille raies: mais enfin elle s'est éloignée, et en ne voulant, par discrétion, la suivre que de loin, la foule m'a séparé d'elle, et je l'ai perdue de vue.

« Je l'ai rencontrée une fois au spectacle, mais elle était encore avec ce même monsieur, et j'étais avec une dame; il n'y avait pas moyen de m'approcher d'elle. Elle m'a vu cependant, et je gage qu'elle m'a reconnu, car elle a regardé avec curiosité la dame qui était avec moi. Elle avait encore sa robe à mille raies.

« Depuis ce temps je la cherche en vain dans les spectacles, dans les promenades; je ne l'ai pas revue... Mais, dussiez-vous rire à mes dépens, je vous avouerai que mon cœur bat avec force, et que je me sens troublé toutes les fois que j'aperçois de loin une robe rose à mille raies. »

***

Je veux terminer cette revue des observations intimes de Paul de Kock par son opinion sur le *rez-de-chaussée*.

Il demeurait à l'entresol, mais il ne s'en occupait pas moins des autres étages.

« C'est bien avantageux de loger au rez-de-chaussée. D'abord vous n'êtes point essoufflé en rentrant chez vous; mais ce n'est point tout encore : depuis que je demeure au niveau du sol, je sais tout ce qui se fait dans le quartier; les aventures les plus secrètes me sont connues, et cependant je ne bouge pas de chez moi, je ne vais pas chez mes voisins, et je ne parle jamais avec ma portière. Comment faites-vous? me dira-t-on. Ah! c'est bien innocemment que j'ai connu l'avantage de ma position.

« Mes fenêtres donnent sur une rue qui est assez passante. Elles sont garnies de persiennes. L'autre soir, après

avoir fermé ces bienheureuses persiennes, j'étais resté contre ma fenêtre pour prendre le frais, je n'avais pas encore de lumière; tout à coup une voix retentit à mon oreille, et, sans écouter, je ne puis faire autrement que d'entendre.

« C'était un jeune garçon d'une boutique voisine qui causait avec une petite bonne de la rue, et les imprudents s'étaient arrêtés tout contre mes persiennes.

« — Ah! vous voilà, mamzelle Louise ; il y a deux heures que je vous guette, je craignais que vous ne pussiez pas sortir ce soir. — Oh! dame! mes maîtres n'en finissent pas! monsieur est si lent! madame si exigeante!... On n'a jamais un moment à soi. J' vas chercher du sirop chez l'épicier, je n'ai qu'un moment... — Mais quand donc pourrons nous être ensemble... un peu plus longtemps?... — Je ne sais pas... Ah! dimanche, je crois qu'ils vont à la campagne; je m'habillerai, et nous irons promener... — Nous prendrons une voiture... — Oh! non, ça dépense de l'argent; je ne veux pas vous *induire* en frais; je veux bien faire un bon ami, mais je sais ce que c'est que l'économie!...

« — Ah! mamzelle Louise! je vous aimerai bien! — Et moi aussi, monsieur Jules. — Mais, dites-moi bien franchement : là... suis-je le premier qui... le premier que... que vous aimez enfin? — Oh! mon Dieu oui, monsieur Jules. J'ai bien connu un peu mon cousin le dragon, mon pays le cuirassier, un de nos voisins qui vient de s'établir frotteur, et puis un petit domestique de mes anciens maîtres; mais je ne les aimais pas... Ainsi c'est bien comme si vous étiez le premier. — Ah! tant mieux! je suis bien content!... Allons, à dimanche, mamzelle Louise. — A dimanche,

monsieur Jules. Je vous attendrai dans la petite rue, pour qu'on ne jase pas dans le quartier... Ils sont si méchants!...

« Le couple s'est séparé; je faisais mes réflexions sur le bonheur de M. Jules, quand un homme vint se jeter brusquement contre mes persiennes et y resta collé tout en se parlant à lui-même.

« — Ce maudit vin de cabaret ne vaut pas le diable!... ça vous donne soif pour quinze jours... C'est singulier! à peine si j'ai bu, et je ne peux pas trouver ma porte... Est-ce que je me serais trompé de rue?... Non, v'là ben la maison du pâtissier dont la femme est si jalouse qu'elle ne veut pas qu'il porte en ville... V'là ben la boutique de l'épicier qui fait du chocolat avec des lentilles... V'là la demeure de ces demoiselles de modes qui sortent le soir les yeux baissés et ne reviennent pas coucher... Allons, en avant!... ma porte est là-bas, il faut que je la trouve...

« Mon ivrogne s'est éloigné. J'étais encore tout surpris de m'être trouvé, sans l'avoir cherché, le confident de tout le monde, lorsque j'entends sonner chez moi: j'ouvre, c'est un de mes amis qui demeure au bout de la rue. — Que diable fais-tu sans lumière? me dit-il. Je le prends par la main; je le fais asseoir contre ma croisée. — Reste là, lui dis-je, tu vas connaître les avantages du rez-de-chaussée; probablement il nous arrivera bientôt des causeurs.

« En effet, comme j'achevais ces mots, j'entends tousser contre mes persiennes. — On attend quelqu'un, dis-je à mon ami, ne souffle pas!

« Le monsieur qui se tenait là y reste encore quelques minutes seul, mais enfin une dame arrive.

« — Vous avez bien tardé, lui dit-il; je commençais à

m'impatienter. — Ce n'est pas ma faute, répond la dame, mon mari vient seulement de sortir; j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais !... Mais hâtons-nous de quitter cette rue... Je ne veux pas rester ici...

« — Eh bien !... dis-je en me tournant vers mon ami. Mais il courait alors vers la porte en s'écriant : — Ah ! la scélérate !... la perfide !... elle me disait qu'elle avait la migraine !... qu'elle voulait se coucher !...

« Il est parti... Maladroit ! qu'ai-je fait ! C'est sa femme qu'il vient d'entendre au travers de mes persiennes ! mais pouvais-je deviner cela ?... Mesdames, croyez-en mon conseil : ne vous arrêtez plus pour causer devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée. »

***

Comme tous les grands peintres, Paul de Kock a eu les honneurs de l'imitation.

On a essayé de copier son naturel, son style à la fois grave et comique.

Mais il y a loin de la copie à l'original.

J'ai moi-même tenté l'aventure littéraire dans les lignes qui suivent, qui faisaient partie d'un ouvrage intitulé les *Pastiches littéraires*.

LES BONNES DE MADAME GALUCHARD.

« Muse ! inspire-moi !

« Je vais chanter les infortunes d'une femme de bien —

d'une chrétienne fervente — d'une ménagère forte sur les confitures de coings et les devoirs sociaux...

« De madame Galuchard, bourgeoise du Marais, qui eut à souffrir plus de tribulations qu'un martyr du temps de Néron ou de Dioclétien.

« Madame Galuchard, quand je la vis et que je reçus ses confessions, faisait son pot-au-feu elle-même, et jetait, de ses blanches mains, les feuilles de thé sur les tapis qu'elle balayait.

« Elle se demandait à elle-même si elle était visible pour les visiteurs.

« En un mot, madame Galuchard était sans bonne!...

« La bonne d'une maison! quel baromètre pour nous, garçons participants de tous les écots, les hôtes de tous les foyers!

« C'est la bonne qui désigne votre âge. En annonçant, elle dit :

« — C'est un *homme*, quand on est mal mis.

« — C'est *ce petit monsieur*, quand on est jeune.

« — C'est *ce monsieur*, quand on a l'âge de raison et celui de donner des étrennes.

« — C'est *ce vieux monsieur*, quand on porte sur ses cheveux, blancs et noirs, le demi-deuil de sa jeunesse.

« La figure de la bonne qui m'ouvre m'indique immédiatement l'accueil qui m'attend dans un logis.

« Si la bonne a la mine refrognée, on a dit du mal de moi la veille.

« Si la bonne n'est que sérieuse, ma visite sera agréée, pourvu qu'elle soit courte.

« Si la bonne rit... oh! pour le coup... je puis rester à

dîner... et, après le dessert... faire un nœud à ma serviette... en signe de « revenez-y prochain. »

« J'aime bien les bonnes, avec leurs boucles d'oreilles de couleur voyante, leur anneau d'argent et leur tablier blanc qui a l'air de la nappe ôtée de la table des amours...

« Madame Galuchard ne partage pas mes sympathies pour ces filles d'Ève qu'on paye cinq cents francs par an et deux bouteilles de vin par semaine dans la maison du Tiers État.

« Il est vrai que madame Galuchard qui a atteint sa cinquante-deuxième année est sans enfants, quinteuse et maigre comme saint Siméon Stylite.

« Tandis que M. Galuchard qui, dans son temps, *a fait dans les cassonnades,* est une pelote de graisse voltairienne et souriante.

« Le moyen pour une fille de service de satisfaire ces antipodes, unis depuis un quart de siècle par la mairie des Petits-Pères.

« J'ai interrogé le cœur de l'étique madame Galuchard, ce qui était d'autant plus facile que l'embonpoint n'en cachait pas les multiples pulsations.

« — Vous avez donc été bien malheureuse?

« — Par mes bonnes, oui, Monsieur, et si jamais vous voulez faire un article sur mes tortures, voici ma liste au complet avec notes biographiques.

LA BONNE QUI AIME L'ESPRIT.

« La première domestique que j'eus s'appelait Marie, elle était pâle le matin et vermillon le soir. — M. Galuchard ne

détestait pas, le sardanapale ! ce changement d'opinion de la peau... — il assurait que c'était un signe de sensibilité... et, pendant ce temps-là, mon cognac 1834 disparaissait à vue d'œil. — Je faisais bien une marque à la craie sur la bouteille pour voir ce que nous laissions de liquide... La marque à la craie baissait avec le spiritueux comme s'ils s'entendaient... et un jour, après des mois de perplexité, je trouvai Marie ivre qui dansait dans la cuisine, en appelant mon mari par son petit nom, Polyphème tout court !!!

« J'expulsai incontinent cette incontinente...

« La deuxième domestique que je pris peut s'appeler :

LA BONNE QUI ACCUSE LE CHAT.

« Celle-là s'appelait Yvonne; elle arrivait de Bretagne et était simple comme une légende de Ploërmel ; — elle ne buvait que de l'eau rougie et eût été reçue sans boules noires dans une société de tempérance.

« Mais elle avait une haine pour Mathusalem, notre vieux chat, un être qui, ayant renoncé depuis sa plus tendre adolescence aux vanités de ce monde, reste des journées entières dans sa fourrure d'angora, avec la gravité d'un vieux juge.

« Tout se brisait dans la maison ; on se demandait :

Qu'est-ce qui casse les verres,
Les pots, les soupières ?

« Pourquoi ce sucrier est-il veuf d'une anse et pourquoi la carafe a-t-elle subi la peine capitale ?

« — Madame, disait Yvonne, *c'est le chat.*

« Le chat était devenu, d'après Yvonne, un briseur de porcelaines et un larron fieffé... — Il but la crème du lait, il mangea l'aile de poulet conservée pour le lendemain.

« Je guettai un soir, et je vis que la Bretonne, gourmande et maladroite, accusait à tort la pauvre bête. — C'est elle qui, dans les friandises du garde-manger, consommait à la fois le vase et le ragoût, le contenant et le contenu.

« La troisième bonne que je pris, après avoir chassé la calomniatrice, pouvait se nommer :

LA BONNE QUI A L'AMOUR DE LA FAMILLE.

« Elle était jeune, vigoureuse, sobre, mais elle semblait issue de Jacob, qui eut des enfants et petits-enfants par douzaines... Il fallait la voir entre des père, mère, belle-mère et beau-père, oncles et tantes à la mode légale et de Bretagne, cousins et cousines, plus une quantité de marmots qui étaient ses filleuls ; — la maison avait l'air d'une table d'hôte :

« — Avez-vous fait rafraîchir le vin, Rosalie ? demandais-je.

« — Non, madame, j'ai fait rafraîchir trois *pays* qui sont venus me voir... Ils ont vidé la bouteille...

« En huit jours la sonnette de la porte était cassée ; en un mois, la chambre de Rosalie avait l'air d'un camp arabe, tant ses proches la colonisaient ; et M. Galuchard s'amusait beaucoup à voir comment étaient faits les sabots de toutes ces paysannes...

« Je flanquai Lolotte à la porte ;

« Et, pour ne pas retomber dans le même inconvénient, je pris une servante orpheline, privée de famille ; elle n'avait qu'un cousin :

LA BONNE QUI N'AVAIT QU'UN COUSIN

« Était une Bourguignonne qui se jouait du feu ; elle jetait de çà, de là, les tisons enflammés et les allumettes mal éteintes ; je sus bientôt la cause de sa confiance :

« Son cousin était un pompier.

« Je l'avais d'abord, pour cause de ma vue basse, pris pour un cuirassier de la garde en raison de son casque ; mais M. Galuchard, qui trouverait une épingle dans une paillasse, m'apprit que le parent de notre cuisinière avait pour métier de braver les flammes.

« Il venait tous les jours pendant les premiers mois.

« Puis, il vint deux fois par jour.

« Je m'étonnais qu'il fît ainsi la cour à sa cousine sans manquer à son service... bien que ce fût *pour le bon motif*.

« Mais ma Bourguignonne me mentait :

« Elle déguisait la vérité comme un titi se déguise un mardi gras.

« Le pompier n'était jamais le même !!!...

« De ce jour, je résolus de prendre une servante qui fût la naïveté, la sincérité en personne.

« Et qui eût instinctivement la sainte horreur du men-

songe, et j'engageai une franche Picarde, que j'appellerai :

LA BONNE QUI DIT TOUTE LA VÉRITÉ.

« Ma fille, exclamai-je en la prenant, je ne veux pas qu'on mente, j'ai horreur des faussetés; prenez exemple sur moi.

« Je ne savais pas, en prononçant ces paroles, ce que je me préparais...

« Ma bonne, entendant mon mari se plaindre en société qu'il grisonnait, répondit :

« — Il ment... il porte perruque !

« Moi-même, faisant politesse à une connaissance, je lui disais :

« — Ma chère belle !

« Ma bonne intervenant :

« — Vous mentez ! s'écria-t-elle, vous avez dit hier à table que madame était aigre et jaune comme un citron.

« Elle révélait la ouate de mon corset, l'osanore de mon époux, tous ces petits mystères qui commandent une nécessaire discrétion.

« Je me débarrassai, furieuse, de cette diseuse de vérités.

« Celle qui la suivit dans notre cuisine était une fille douce, sobre, *pas répondeuse*, mais on pouvait l'appeler :

LA BONNE QUI N'ÉTAIT PAS NÉE POUR CELA.

« Elle avait des attitudes de saule pleureur; elle éteignait les lampes avec des soupirs, et rouillait les casseroles de cuivre avec ses larmes.

« Galuchard me dit :

« — On nous a envoyé la reine Arthémise du bureau de placement, elle aura été cuisinière des Pompes funèbres...

« Quand elle arrivait le matin dans ma chambre, elle disait :

« — Qu'est-ce que madame veut pour dîner ?

« Comme l'abbé de Rancé, au couvent de la Trappe, devait dire :

« — Frère ! il faut mourir !

« Lasse de ses hoquets mélancoliques, je lui demandai un soir si ce n'était pas à éplucher des oignons que ses yeux s'emplissaient de larmes...

« — Non, madame, me dit-elle, c'est que je fais un métier pour lequel je ne suis pas née, j'ai été élevée autrement que cela... Je ne devais pas servir les autres... mais mon père a été ruiné par les chemins de fer...

« Qu'était-il, votre père, demandai-je à l'éplorée; il était banquier, entrepreneur de messageries ?

« — Non, fit-elle : il était postillon ! !!...

« Je mis doucement dehors cette victime du progrès, et je pris une femme d'âge, sans m'occuper si, oui ou non, cela contrariait Galuchard, elle était :

LA BONNE QUI AIME LES BONS AUTEURS.

« Elle savait la cuisine.

« Et pourtant les rôtis étaient brûlés, les sauces tournées, les légumes manqués.

« Et elle ne bougeait pas de sa cuisine.

« Je résolus de percer ce mystère — et j'appris la surprenante vérité.

« Julie aimait la littérature...

« Elle dépensait ses gages en romans à quatre sous et en journaux de romans illustrés.

« Le poulet brûlait durant une lecture des *Mohicans de Paris*.

« Le poisson se desséchait pendant l'absorption de la *Jeunesse du roi Henri*.

« La crème se décomposait, tant elle était subjuguée par les *Mystères de la Morgue*.

« Elle pensait à *d'Artagnan* quand elle oubliait de mettre du sel dans son ragoût — ou à *Jean-le-Diable* quand elle mettait trop de poivre.

« Je fus obligée de chasser cette amante des poétiques fictions et de la rejeter dans la réalité.

« J'eus encore, me dit madame Galuchard,

LA BONNE QUI FAIT SON SALUT.

« Elle n'était jamais à ses fourneaux ; les cuivres n'étaient jamais frottés... les tapis n'étaient pas secoués — le pot-au-feu n'était pas écumé.

« Quand on lui demandait pourquoi elle n'avait pas fait le salon, elle répondait : *J'étais à la messe*.

« Quand on s'apercevait que la couverture des lits n'était pas faite, elle répliquait : *J'étais aux offices*.

« Parfois elle excusait six heures de fugue en disant : C'est aujourd'hui saint Pancrace ou sainte Cunégonde.

« Elle renversait la marmite à *Vigiles* et faisait cuisine buissonnière aux *Quatre-Temps*.

« A toutes représentations elle répliquait : Je veux faire mon salut.

« Comme je m'aperçus qu'elle faisait son salut aux bals du Vieux-Chêne et de l'Élysée-Montmartre, je renvoyai cette sainte, afin que ma maison profane, qu'elle avait affamée, ne nuisît pas à sa canonisation.

« Madame Galuchard me parla aussi de la bonne qui use le savon de sa maîtresse, — de la bonne qui laisse tomber l'enfant dans le bassin du Palais-Royal, — de la bonne qui fait, chez la portière, partie du congrès des bavardes, — de la bonne qui boude, — de la bonne qui donne des thés dans le salon aux domestiques de la maison, quand la maîtresse est au bal, — et de cent autres variétés de servantes défectueuses qui ont fait le chagrin de sa vie...

« Je fus longtemps à m'extasier sur le malheur de ma confidente; car enfin, j'ai rencontré un grand nombre de bonnes, vives, accortes, propres, honnêtes, intelligentes, gaies sans familiarité, religieuses sans bigoterie, coquettes sans méchantes intentions — et cultivant la littérature sans peril pour le godiveau...

« Je racontais mon étonnement à une dame de grande distinction qui garde vingt ans ses domestiqnes et en est adorée...

« — Votre plaignante, me dit-elle, a changé de bonnes cent fois en dix ans.

« — Elle l'avoue.

« — Elle aura été intolérante, exigeante, avare, revêche.

Les capitaines font des soldats avec les paysans les plus rebelles. Les bons maîtres font les bons valets...

« Alors la dame, avec sa perspicacité d'esprit ordinaire, devina pourquoi madame Galuchard l'enrichie, madame Galuchard, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps; madame Galuchard, que son mari avait prise dans une condition très-honorable, mais très-humble, était si difficile en matière de bonnes.

« Les renseignements que je pris après le jugement de mon charmant oracle confirmèrent sa révélation point par point...

« C'est qu'aux jours de ses débuts dans la vie... avant d'avoir Marie, Julie, Yvonne, Rosalie ou Gothon à son service,

« Madame Galuchard avait été... bonne elle-même ! »

***

L'article ci-dessus fut montrée à Paul de Kock par un ami commun.

Il le lut... et sourit. Ce sourire était plein de bonté, de grâce, et disons-le... de commisération.

***

C'est avec la conviction de compléter, mieux qu'avec un autre moyen, ma tâche qui consiste à rappeler Paul de Kock le plus complétement possible, que j'ai butiné dans

son œuvre, ramassant de çà, de là les fleurettes qui peignent le mieux son caractère.

***

Dans tous les temps de sa vie, Paul de Kock a consacré de longues heures au travail.

Il écrivait quatre ou cinq heures par jour, sans maux de tête, sans dégoût, presque sans fatigue.

Il eût pu dire, comme son *Muletier* :

Un rendez-vous
Loin des jaloux
A mon âge,
Ce n'est pas sage ;
Pourtant mon cœur n'a nulle peur.

La mort est venue frapper Paul de Kock, alors qu'il semblait avoir encore de longues années à vivre. Voici un compte rendu de ses funérailles.

***

« Dès deux heures, une foule nombreuse et appartenant à toutes les classes de la société se pressait aux abords du domicile de celui qui fut le plus charmant de nos conteurs. Au second étage, dans une chambre d'apparence modeste, ornée seulement de tableaux, souvenirs de famille, était placée la bière, recouverte d'un simple drap noir frangé d'argent, sur lequel des mains amies avaient déposé quel-

ques roses. Un pasteur protestant a prononcé auprès du cercueil des paroles émues, puis la bière a été transportée dans le corbillard, et le funèbre convoi s'est mis en marche.

« Parmi ceux qui sont venus rendre à l'auteur de *Georgette* un dernier hommage, nous avons remarqué MM. Grangé, Lartigues, Bertall, Belmontet, Eugène Cogniard, notre aimable confrère M. de la Bédollière, et au nom de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, M. de Najac. M. Henri de Kock, fils du défunt, conduisait le deuil.

« C'est au cimetière de Belleville, petit cimetière plein de calme et de recueillement, avec de grands peupliers verts ensoleillés, retentissant de chants d'oiseaux et des fleurs sur toutes les tombes, que le corps a été déposé.

« Après un discours du pasteur, qui s'est tiré de sa besogne (assez épineuse, il faut en convenir) au moyen de la parabole de l'Enfant prodigue, délicatement appliquée au défunt, M. de Najac a caractérisé rapidement, et avec un rare bonheur d'expression, le fin talent d'observateur et les qualités toutes rabelaisiennes de Paul de Kock, celles qui ont fait la popularité européenne dont il jouit.

« Dans ses œuvres, dit l'orateur, les archéologues de l'avenir pourront retrouver les mœurs de toute une génération dont il ne restera bientôt que le souvenir rapidement éteint.

« Paul de Kock n'était pas décoré, mais son nom était inscrit depuis longtemps, et pour toujours, à l'*Officiel* de l'avenir.

« On s'est séparé au milieu d'une émotion profondément

sincère. C'est que tous sentaient bien que l'on venait de perdre un des derniers représentants de l'esprit gaulois dans ce qu'il a de plus incontesté et de plus prestigieux la verve humoristique, le rire sans fiel et la gaieté souriante.

« CH. AUCHER-FOULP. »

***

M. Théodore de Banville a consacré au défunt les lignes suivantes :

« Moi aussi, je veux dire un dernier adieu à ce joyeux et charmant esprit qui vient de nous quitter. La joie ! telle fut en effet le don si merveilleux et si rare que posséda entre tous l'inépuisable romancier Charles-Paul de Kock, et c'est par là qu'il tient aux poëtes les plus illustres; c'est par là qu'il y eut dans son rire quelque chose du grand rire de Rabelais ; c'est par là qu'il y eut dans ses veines une goutte du sang de Molière. Il savait rire et il savait faire rire les autres, sans contrainte et sans colère; car son cœur ne s'était ni irrité ni endurci devant le spectacle de la vie amère et furieuse. Il n'ignorait ni le crime, ni le vice, pour lequel il avait plus de pitié encore que de haine; mais doué à son berceau par quelque fée bienveillante et pleine de grâce, il lui avait été accordé de voir surtout la toujours renaissante et délicieuse comédie de l'amour, et c'est pourquoi s'attache à son œuvre une idée persistante de jeunesse crédule et enchantée. Ceux-là seuls sont poëtes, a dit un grand écrivain, qui ont pu donner une vie durable à des êtres imaginaires : à ce titre, Paul de Kock mérite autant

que personne le beau nom de poëte; et dans ses livres qui ont charmé la jeunesse de tous, *Georgette, Frère Jacques, M. Dupont, André le Savoyard, Le Barbier de Paris, Jean, La Femme, le mari et l'amant, Le Cocu, La Pucelle de Belleville*, entre mille types comiques et bouffons qu'il a créés et qui ne sauraient périr, on voit se détacher tout un chœur, tout un peuple de jeunes filles amoureuses qui portent pour jamais sur leurs fronts couronnés de belles chevelures le fugitif éclair de la seizième année.

« Il excellait, en effet, à jeter à travers la folie et à travers les aventures les plus insensées de ses livres improvisés ces jeunes figures qui laissent dans l'âme du lecteur un long souvenir ; et comme il fut un génie non-seulement essentiellement français, mais essentiellement parisien, comme il adorait ces environs de Paris fleuris et verdoyants et baignés par des flots argentés au delà desquels il ne faut pas chercher le paradis du monde : Meudon, Frais-Fontaine, Fleury, Romainville, sa patrie d'adoption, Montmorency aux cerises de pourpre, et Fontenay que fleurissent les roses, les jeunes filles de ses romans heureux avaient fait de tous ces pays en fleur le théâtre de leurs fragiles amours, si bien qu'elles en étaient véritablement devenues les fées et les nymphes légitimes, présidant à la floraison des roses et au murmure des froides et joyeuses fontaines ! Quand les Prussiens eurent abattu ces bois, détruit ces retraites pleines de baisers et pleines de chansons, et haché ces riants bocages où chantaient le rossignol et l'alouette, le fidèle amoureux de nos campagnes enchantées comprit que sa tâche ici-bas était finie et qu'il n'avait plus qu'à mourir.

« Il se serait consolé peut-être d'avoir vu l'ennemi ren-

verser sa jolie maison hospitalière et détruire brutalement ses livres, ses collections, joie et richesse de toute sa vie; mais il ne se consola pas de voir les environs de Paris dénudés, saccagés, réduits à une pauvreté horrible et privés de leur luxuriante chevelure. Il se dit qu'il n'avait plus rien à faire dans un monde où les jeunes couples créés par son rêve ne trouveraient plus un arbre ni un chemin d'ombre pour abriter leurs tremblants aveux, et il a fermé ses yeux pleins d'images et de charmantes visions, sans avoir jamais haï ni maudit personne. Hélas! avec lui meurt bien décidément la folle muse gauloise, au large rire, à laquelle on pardonnait volontiers les mots crus et salés, parce qu'ils voltigeaient entre des dents de neige et de lys, et sur une lèvre rougissante et rose, pareille à une belle fleur de sang! »

*
* *

A cette époque, celui qui a écrit ce livre insérait les lignes suivantes dans le journal *l'Événement*.

« A Paris viennent d'apparaître de charmants avant-courèurs du printemps.

« Ils ont une forme, une couleur, un parfum à eux.

« Ils ne sont ni rouges, comme les fedérés, ni verts comme les royalistes, ni bleus comme les impériaux.

« Ce sont les lilas.

*
* *

« Un hanneton folâtre, qui a profité d'un jour de soleil pour venir à Paris, bien que la grande cité ne soit plus

capitale, m'a conté ce que les lilas de 1872 se disent entre eux.

« Nul ne contestera l'existence du langage des fleurs.

« Leurs amours, si adorablement mystérieuses, doivent être une imitation des amours des anges.

« Leur arome est une des grâces de la nature.

« Leurs conversations doivent être curieuses à comprendre, intéressantes à retenir.

« Les lilas causeurs, dont m'a parlé le hanneton loquace, se sont épanouis à Romainville.

« Le vent soufflait, emportant, comme une carte de visite leurs parfums jusqu'au boulevard Saint-Martin.

« Mais ce qui les étonne, c'est que leur ami, celui qui habitait le n° 8 de ce boulevard, depuis 1821, celui-là n'est pas venu les voir cette année.

***

« C'était un doux et bon vieillard, sans ambition, sans orgueil, moins sceptique que Béranger *qui fut toujours de l'opposition.*

« C'est lui qui composa ces vers que nous avons tous chantés dans notre jeunesse :

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
  Tranquille
A Romainville.
Ses bois charmants
Pour les amants,
Sont remplis d'agréments.

« Il se nommait Charles-Paul de Kock.

***

« Paul de Kock est mort il y a quelques mois à peine.

« On a prétendu que, s'il n'a pas été décoré, c'est en raison de l'impératrice qui lui était contraire.

« Paul de Kock n'a jamais demandé la croix. — Sans l'appeler un *vain hochet*, comme certains esprits forts, il eût préféré, à sa boutonnière, une branche de lilas.

« Et, pour répondre à l'injuste reproche d'immoralité qu'on adressait à ses livres, il citait le pape Grégoire.

« Grégoire, le prédécesseur de Pie IX, lisait les romans du romancier français.

« Un diplomate de 1846 se présenta à son audience un beau matin.

« Le pape Grégoire l'interrompit dans son préambule, et, après lui avoir demandé s'il venait directement de Paris, il lui dit :

« — Come sta il signor Paolo di Kock?

« — Mais, répondit le chargé d'affaires, il se porte bien

« — J'en suis enchanté, dit le Saint-Père.

« Il y a mieux : à plusieurs reprises le nonce du Pape, à Paris, fit parvenir au solitaire de Romainville l'expression de la considération du Saint-Père.

« Cela n'eût point été accordé à un conteur immoral et malintentionné.

***

« Ce que ces lilas doivent savoir — en ces jours où le soleil commence à dorer la banlieue de Paris — c'est que Paul de Kock n'est pas mort tout entier.

« Il a d'abord laissé trois romans : *La mariée de Fontenay-aux-Roses*, qui vient de paraître ; puis deux encore inédits : *Friquette* et les *Intrigants*.

« Mais, en sus, il a laissé des *Mémoires* qui paraîtront en octobre prochain.

« Là, il sera parlé de Pigault Lebrun, de Boïeldieu et d'Hérold auquel Paul de Kock a fourni des livrets d'opéras comiques; du pasteur Marron, car Paul de Kock était protestant. Puis aussi du père de l'historien guillotiné sous la Terreur, et faisant partie de la dernière charrette. Il sera également parlé des premiers débuts littéraires de l'aimable écrivain.

« C'est lui-même, dans la préface de *Georgette*, qui nous raconte la peine qu'il eut pour trouver un éditeur.

« J'ai trouvé la copie d'un traité de Paul de Kock que je donne ici comme une curiosité littéraire.

« Entre les soussignés, Charles-Paul de Kock, homme de lettres, demeurant boulevard Saint-Martin, n° 8 — d'une part;

« Et Jean-Nicolas Barba, libraire au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51, et cour des Fontaines, n° 7 — d'autre part;

« Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

« Art. 1er. M. de Kock vend par ces présentes, en toute propriété, au sieur Barba, le droit exclusif de faire imprimer, vendre et faire vendre les romans de sa composition, intitulés :

« 1° *Sœur Anne*, en 4 vol. in-12;

« 2° *Monsieur Dupont*, en 4 vol. in-12;

« 3° *Frère Jacques*, en 4 vol. in-12;

« 4° *Gustave ou le Mauvais Sujet*, en 3 vol. in-12;

« 5° *L'Enfant de ma femme*, en 2 vol. in-12;

« 6° Enfin un vol. in-12 de Contes en vers, etc., moyennant la somme de *deux mille francs*, qu'il a reçue comptant; *lui cédant en outre tous ses droits, et le mettant en son lieu et place pour deux romans aussi de sa composition, intitulés :*

« 1° *Mon Voisin Raymond*, en 4 vol. in-12;

« 2° *Georgette ou la Nièce du Tabellion*, en 4 vol. in-12 (qui sont vendus à différents libraires) et ce, moyennant la somme de *mille francs*, qu'il a aussi reçue comptant.

« Art. 2. Moi, Barba, accepte les conditions ci-dessus stipulées.

« Fait double entre nous à Paris, le 1er novembre 1824.

« Approuvé l'écriture ci-dessus,

« CH.-PAUL DE KOCK.

« Approuvé l'écriture,

« BARBA.

« Les prix stipulés au profit de Paul de Kock, par le grand-père du libraire Barba de nos jours, n'étaient pas très-élevés.

« Mais encore valaient-ils mieux que la *gratuité* de son premier ouvrage.

***

« Paul de Kock avait assisté avec chagrin à la démolition des théâtres de l'ancien boulevard du Temple.

« Il avait constaté avec stoïcisme la destruction, par les Prussiens, de sa petite maison de Romainville, située tout près du tournebride décrit dans *La Laitière de Montfermeil.*

« Ses livres n'avaient pas été inutiles durant le siége; car le vénérable abbé X, qui consolait les blessés dans une ambulance de Paris, leur donnait des romans de Paul de Kock pour distraire leur esprit.

« Il a vu la Commune, l'incendie du théâtre de la Porte-Saint-Martin — et il est resté à ce n° 8 du boulevard Saint-Martin où le traité ci-dessus a été signé.

« Frédérick Lemaître et la grosse Léontine ont été longtemps ses voisins.

« Et quand les incendiaires ont mis le feu à son quartier, Paul de Kock n'a jamais voulu descendre dans les caves.

« Un Français, disait-il avec fermeté, ne va à la cave... que pour y chercher le bon vin.

***

« Quand Paul de Kock alla visiter, à Romainville, un mois avant sa mort, sa petite propriété saccagée, il dit aux amis qui déploraient les effets de la guerre :

« — Laissez faire! c'est saccagé... mais *cela repoussera.*

« Le gai romancier est mort, mais il avait raison.

« Ces lilas qu'il affectionnait ont repoussé

« Ils repousseront tous les ans en avril.

« Et ils perpétueront l'aimable souvenir de ce philosophe

souriant qui, comme Platon, aimait le printemps et les fleurs...

***

Voici encore une petite notice biographique signée par un nom aimé du public.

« Un auteur vraiment français, justement populaire, lu et relu avidement par plusieurs générations, Charles-Paul de Kock, vient de mourir à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il serait superflu de rappeler les innombrables productions de cet écrivain fécond, qui débuta, dès 1812, par *L'Enfant de ma Femme*, et qui, dans ses dernières années, publiait au *National* un roman toujours jeune, toujours amusant, toujours plein de cette observation fine, de cette bonhomie, de cette gaieté sans recherche, qui caractérisent son talent.

« Philippe II, roi d'Espagne, voyant d'une des fenêtres de l'Escurial un étudiant qui riait aux éclats, un livre à la main, disait à un de ses ministres : — Je parie qu'il lit Don Quichotte !

« Et combien de promeneurs n'aurait-on pas surpris, et ne pourrait-on pas surprendre aujourd'hui, sur les rives des fleuves de France, et même sur celles du Mançanarès, occupés à lire, au milieu d'accès de franche hilarité, *Mon voisin Raymond, M. Dupont, La Femme, le mari et l'amant*, et tant d'autres œuvres qui étaient répandues en Angleterre, en Allemagne et en Amérique !

« Les romans de Paul de Kock étaient populaires dans les deux mondes. On nous a même affirmé qu'un très-auguste personnage, donnant audience à un de nos compatriotes en son palais du Vatican, aurait dit à la fin d'une

conversation familière : « Ah ! vous êtes Français ! Avez-vous lu Paul de Kock ? »

« Paul de Kock n'était pas seulement romancier ; il a enrichi le théâtre d'une multitude d'opéras comiques et de vaudevilles : il avait cultivé d'abord le mélodrame ; mais il y renonça bien vite. La muse de Paul de Kock n'était-ce pas la gaieté ?

« Ce fut aujourd'hui que, pour la première fois, il fit verser des larmes aux nombreux amis qui l'ont accompagné du modeste appartement qu'il habitait depuis quarante ans, boulevard Saint-Martin, jusqu'à sa dernière demeure.

« ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE. »

***

La mort de Paul de Kock a été un véritable deuil pour les lettres.

Il avait tenu si modestement une place immense dans la littérature contemporaine.

Il ne s'était mêlé à aucune coterie. Il n'affichait aucun enthousiasme politique.

Il ne se posa jamais en philanthrope. C'était un sage qui cachait sa vie.

***

L'œuvre de Paul de Kock ne périra pas. Elle représente un genre dans lequel il restera inimitable.

Il a semé autour de lui, avec une douce gaieté, la philosophie la plus heureuse.

Il console d'être pauvre. Il enseigne les douceurs, les joies, les triomphes qui restent à celui qui sait se contenter de peu.

Il n'a aucune envie contre les riches. Il n'a aucune colère contre les favorisés de la Fortune.

Un peu de soleil, quelques fleurs, une douzaine d'amis, voilà sa joie.

La maison de Socrate lui eût suffi.

***

Paul de Kock aimait la famille. Il adorait *Zizine*, une petite fille devenue une femme, intelligente et distinguée.

Quant à son fils, mon camarade Henri de Kock, qui s'est depuis longtemps signalé par ses œuvres personnelles, son père était fier de son jeune talent.

Mais il n'avait pas attendu, pour lui donner des marques publiques d'affection, qu'il fût en état de tenir la plume.

Je trouve dans les *Chansons* de Paul de Kock des vers à son fils encore enfant. Ils peignent bien l'amour paternel du célèbre écrivain.

UN BAISER DE MON FILS.

AIR : Muse des bois.

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Étaient pour moi le suprême bonheur.

Ah ! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis ;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire,
Déjà mon fils m'occupe constamment,
Et, je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.
On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi-même on manque à ce qu'on a promis ;
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence
Pour des grandeurs vous agiter encor,
Malgré votre or, malgré votre puissance,
Je ne saurais envier votre sort.
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve
De vains honneurs. de titres plus épris !
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve
En recevant un baiser de son fils ?

En vieillissant nous ne sentons plus naître
Ce feu brûlant que l'on appelle amour ;
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître,
Dans notre cœur s'augmente chaque jour ;
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,
Rendent pour nous nos enfants plus soumis ;
Et songe-t-on que le temps a des ailes
En recevant un baiser de son fils ?

Jouets du sort, par un revers funeste
En un instant il détruit nos projets ;
Qu'il m'ôte tout, mais que mon fils me reste :
Sans murmurer j'attendrai ses décrets.

Tranquille alors à mon heure dernière,
Je me dirai : Près de lui je finis;
Heureux encor de fermer ma paupière
En recevant un baiser de mon fils !

***

Je puis dire ici, empruntant une expression de la langue anglaise, qu'en écrivant sur Paul de Kock, j'écris *pour le million.*

En effet, les lecteurs de Paul de Kock sont innombrables. Ses œuvres ont été traduites dans toutes les langues.

La grande dame les lit aussi bien que l'ouvrière. Le pauvre y trouve aussi bien la bonne humeur que le riche.

C'est vrai, c'est vécu, c'est sain.

La phrase n'est pas embarrassée, garnie des crinolines d'une prétentieuse rhétorique, ornée des fleurs ambitieuses de la métaphore.....

Le style est simple, rapide, *coulant*, disait Paul de Kock lui-même.

On n'y trouve pas ces descriptions interminables qui arrêtent l'action, comme les changements de décors, trop longs à effectuer, arrêtent les actes d'une pièce intéressante.

C'est la lecture de tous les âges. La jeunesse y est couronnée de fleurs, — mais la vieillesse n'en rencontre pas moins à chaque page des témoignages d'estime, d'affection et de respect.

***

J'ai parlé de Paul de Kock chansonnier, je veux revenir sur cette partie spéciale de son talent.

Il avait une facilité très-grande pour le couplet, il connaissait, comme les vaudevillistes de son temps, tous les airs du Caveau, et n'abusait pas de l'élision, comme c'est de mode à présent, Madame Sartorius m'a donné un livre de ses chansons, édité par elle, sous le nom de *Flon-Flon la Faridondaine.*

Ce sont les derniers refrains d'un vieillard. Mais il y rappelle, dans une *Petite Préface*, qu'il avait édité ses premières chansons trente ans auparavant.

Paul de Kock n'est pas un ennemi des cafés-concerts, si mal vus par M. Jules Simon, notre ministre de l'instruction publique actuel.

Le succès des rues n'est point à dédaigner, dit-il, et ne l'obtient pas qui veut. Il ajoute :

« Il y avait, entre autres, ma chanson intitulée : *Ma Lisette, quittons-nous*, qui obtenait un succès de vogue, et quelques personnes voulaient absolument l'attribuer à *Béranger*, parce qu'il y avait dedans le nom de Lisette !... Comme si d'autres poëtes ne pouvaient pas aussi employer ce nom-là !... mais, *numerus stultorum est infinitus !* On ne se doutait pas que la chanson était de moi, bien qu'elle fût depuis longtemps imprimée avec mes premiers romans. Il y eut même un monsieur qui, pour mettre un terme à l'incertitude du public, jugea convenable de faire imprimer son nom dessous et de s'en dire l'auteur, c'était certainement bien aimable de sa part, mais il y a des gens capables des actions les plus héroïques.

«J'ignorais tout cela, quelqu'un eut la bonté de m'en avertir, et l'on voulut bien enfin permettre que je fusse l'auteur de ma chanson.

« Puisque l'occasion se présente, je dois dire aussi que j'ai fait une chansonnette, intitulée les *Cabinets particuliers*, celle-là n'était pas dans la bulle de savon, l'ayant jugée un peu trop leste pour ce recueil. Je ne l'avais vendue ni cédée à personne, et j'ai été fort surpris de savoir qu'on la chantait et qu'on la vendait dans les rues ; mais la chose ne m'a pas paru mériter que je m'en occupasse, cette fois, du reste, mon nom était sous la chanson.»

***

Paul de Kock fit donc paraître, chez madame Sartorius, ce nouveau recueil de chansons.

La commission de colportage refusa son estampille à une chanson intitulée *la Gaule à Thomas*.

La commission impériale avait ses bégueuleries, elle cherchait sous les mots, et croyait voir souvent un sens que l'auteur n'avait point eu; elle lisait, comme on dit, entre les lignes.

J'ai sous les yeux *la Gaule à Thomas*, et j'affirme que le théâtre contemporain en a chanté de plus crues.

C'est la vieille chanson gauloise. En voici un couplet comme échantillon :

T'nez, v'là des noix, ma mère,
De quoi vous régaler ;
Thomas m'avait dit : Claire,
Je vais aller gauler.
D'une branche de saule
Il se fit une gaule,

Moi, j'dis : suivons ses pas,
Pour voir gauler Thomas.
Ah ! ah ! ah !
La belle gaule qu'il a.
Là.

***

Dans ce recueil, on retrouve des types de nos jours.

Le *Je ne sais quoi*, qui fut également arrêté par MM. les examinateurs.

Il s'agit d'une femme à la mode.

De quoi donc vivait cette dame ?
Menant un grand train de maison,
Courant au vaudeville, au drame,
Rien qu'à l'avant-scène, dit-on.
Elle voyait, pour l'ordinaire
Venir son terme sans effroi !
C'est qu'alors son propriétaire
Admirait son je ne sais quoi.
Oh ! femme qui cherchez à faire
Des conquêtes matin et soir,
En vain vous passez pour nous plaire
Des heures à votre miroir ;
Élégance, grâce mutine,
Regard, soupir de bon aloi,
Velours, parfums et crinoline,
Rien ne vaut un je ne sais quoi !

***

Voici ce que dit des *premières chansons* de Paul de Kock son éditeur, M. G. Barba :

« Quant aux chansons de Paul de Kock, elles sont assez répandues pour qu'il soit inutile d'en entreprendre le panégyrique. Boileau parle de gens « qui font en bien mangeant l'éloge des morceaux. » Le public a fait depuis longtemps l'éloge des refrains de notre auteur en les chantant. Qui ne connaît *Je n'en suis plus à mon premier amour ; la Gloire et la Fortune ; la Plume ; le Manque de Mémoire?* Qui n'a fredonné cette romance populaire : *Dans un vieux château de l'Andalousie?* Qui n'a entendu ces types de toutes les chansonnettes : *le Caporal et le Conscrit, le Jeune Soldat?* La chanson de table : *Plus on est d'amis, plus on boit*, rivalise avec celle d'Armand Gouffé, qui lui a servi de modèle. Le *chansonnier français*, dont Paul de Kock a tracé un portrait si charmant et si vrai, a été peint d'après nature, et c'est l'écrivain lui-même qui en est l'original. »

***

Ce recueil de ses premières chansons était une œuvre sans prétention.

L'auteur l'avait baptisé *la Bulle de Savon*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de moins consistant.

Le recueil débute ainsi :

De gais enfants du vaudeville,
Dont les refrains sont répandus,
Ont jadis lancé par la ville
Ballons d'essai, ballons perdus ;
Pour moi, ce serait trop de chose
D'avoir à gonfler un ballon,

Et ce n'est qu'en tremblant que j'ose
Souffler ma bulle de savon.

***

Les chansons de Paul de Kock parurent à un moment où Béranger était encore dans tout le prestige de la popularité,

Où Désaugiers était encore à la mode.

Elles n'en eurent pas moins un très-grand succès. Ce ne sont pas toujours des gaudrioles.

La chanson est une arme en France, tantôt dithyrambe, tantôt hymne, tantôt flon-flon.

Si nous voulons surprendre la chanson sérieuse de Paul de Kock, il faut lire le monument élevé à la mémoire d'un grand peintre français.

SUR LA MORT DU PEINTRE DAVID.

Air : T'en souviens-tu ? disait un capitaine.

Du Nord ici quel bruit vient se répandre ?
Vaine douleur ! ô regrets superflus !
Dans le tombeau David vient de descendre ;
Un grand artiste, un grand peintre n'est plus.
Mais j'aperçois au temple de mémoire
La Renommée, inscrivant ses succès,
Tracer ces mots, que répète la gloire :
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

Toi, qui créas *Brutus*, les *Thermopyles*,
Dont pour modèle on prendra les tableaux,
Vois, ici-bas, tes élèves dociles

Vers le vrai beau diriger leurs pinceaux ;
Entends leurs voix, ils couronnent la tête,
C'est de lauriers et non pas de cyprès,
Car chacun d'eux en te pleurant répète :
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

Si dans l'exil tu finis ta carrière,
Si l'étranger fut plus heureux que nous,
A ta patrie, en fermant ta paupière,
Ton cœur donnait un dernier rendez-vous.
Ah! ne crains pas qu'un jour elle t'oublie!
Par le talent tu fus toujours Français;
L'artiste meurt, mais non pas son génie.
« Ton nom, David, ne périra jamais. »

La peinture a changé de genre.

Les tableaux de David sont moins recherchés que ceux de Greuze, Ingres ou Delacroix.

Mais si son souvenir devait périr, on retrouverait le grand peintre anatomiste dans ces chansons du poëte populaire.

***

Parmi les chansons folâtres et les refrains grivois, je trouve, en feuilletant les chansons de Paul de Kock, un de ces petits chefs-d'œuvre de sentiment dont il avait le secret.

Une larme vous vient aux yeux, et on ne sait pas, en l'essuyant, si l'on a ri ou pleuré. Cela se nomme l'*Agenda*, c'est écrit à l'époque où l'homme descend le versant de la vie.

Celui qui a vécu fait involontairement, en lisant cette chanson, un retour sur lui-même.

Jugez-en, ami lecteur !

Sous ces papiers, c'est toi que je retrouve,
Cher agenda, que j'avais à vingt ans;
Ah ! je le sens, au plaisir que j'éprouve,
Je vois en toi l'ami de mon printemps.
Sur tes feuillets examinons bien vite
Ce qu'au jeune âge en riant j'ai tracé ;
En ce moment mon cœur encor palpite
Au souvenir de mon bonheur passé.

Fanny, Julie, Adèle, Éléonore,
Voilà vos noms ! objets jadis chéris !
En les lisant, je crois vous voir encore !
De vingt beautés alors j'étais épris.
Mais de Rosa j'aperçois l'écriture;
C'est un serment... il est presque effacé !
Là j'ai noté que l'or était parjure !
Doux souvenir de mon honheur passé !

Des rendez-vous, mainte aimable folie,
C'était alors l'emploi de chaque jour ;
De mauvais vers cette feuille est remplie,
Pour Élisa j'y chantais mon amour ;
Cette chanson me valut sa conquête,
Mon pied, bientôt, par le sien fut pressé ;
Je fus aimé, je me crus un poëte !...
Doux souvenir de mon bonheur passé !

De Rosemonde, ici, je vois l'adresse :
Que de cadeaux je lui fis recevoir !
J'avais pour elle une vive tendresse ;
Elle payait mon amour en espoir.

Un soir, pourtant, j'étais reçu peut-être,
Si mon rival ne m'avait devancé!
Mais je passai la nuit sous sa fenêtre...
Doux souvenir de mon bonheur passé!

Il reste encor plus d'une feuille blanche.
De les remplir j'ai la tentation...
Non; maintenant, si ma plume était franche,
Je détruirais plus d'une illusion!
A ces écarts de ma folle jeunesse
Ne mêlons point un regret déplacé,
Et conservons intact à ma vieillesse
Le souvenir de mon bonheur passé.

***

Ces premières chansons datent, en général, de la jeunesse de Paul de Kock.

Ce qui trahit leur date, ce n'est pas le sujet, mais bien l'air sur lequel il est fait.

Voici une bleuette, qui fut chantée au Caveau par un ami de Paul de Kock.

Car il n'était pas lui-même un assidu de ce congrès de chansonniers.

Cela se dit sur un air célèbre de *Marie*, opéra comique, qui eut un très-grand succès sous la Restauration.

LA BROUETTE DE JEANNETTE.

Air : Eh! vogue ma nacelle (de *Marie*).

Jeannette est une brune
Qui demeure à Pantin,

Où toute sa fortune
Est un petit jardin.
Sans cesse elle répète
En narguant les soucis :
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

Jeannette eut au village
Plus d'une passion,
Fut-elle toujours sage ?
C'est une question.
Chaque jour la fillette
Dit : Allons à Paris !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

Se montrant accessible
Pour un joli garçon,
Jeannette est insensible
Aux offres d'un barbon ;
Elle dit : Ma couchette
A peur des cheveux gris !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

D'abord un militaire
Pour la belle brûla ;
Aisément il sut plaire,
Mais il la planta là.
Çà fit pleurer Jeannette,
Qui bientôt a repris :
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

Un fermier pour la belle
Eut aussi de l'amour;
Cette fois ce fut elle
Qui ne l'aima qu'un jour :
Il poursuit la coquette,
Qui lui répond : Tant pis !
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

Méprisant la richesse,
Jeannette dit encor :
Je donne ma tendresse,
Ce n'est pas pour de l'or :
Le plaisir qu'on achète
Vaut-il l'amour gratis ?
Eh ! roule ma brouette
Qui porte mes radis !

***

Paul de Kock, ennemi du bruit, amoureux des grands arbres, courtisan des fleurs, rêvait la commune heureuse.

Il en racontait souvent les merveilles à ses intimes.

Lui, si peu voyageur, il s'y fût rendu avec empressement.

Cette commune, où le romancier populaire eût voulu dresser sa tente, qu'il me soit permis de la décrire, car un de ses anciens habitants m'a fourni des notes précieuses.

Ce qui séduit le plus le Parisien, ce sont les voyageurs qui lui arrivent de tous les points du globe... Il s'extasie à la robe des ambassadeurs chinois; il suit avec curiosité les burnous des fils d'Abd-el-Kader; il quête un sourire d'Emma, la reine sauvage, et, malgré la réputation douteuse que Méry a donnée aux Thugs, il ne fait pas mauvais

accueil aux chefs indiens qui descendent au *Grand-Hôtel* avec des casse-têtes dans leurs malles et des plumes d'autruche autour de leurs fronts....

Le proverbe ancien disait :

A beau mentir qui vient de loin.

Le mensonge n'est plus aussi facile depuis que la Société de géographie examine et commente les titres du touriste de mérite, en lui offrant sa savante hospitalité.

Il s'est trouvé un voyageur... Il n'arrivait ni de l'Afrique septentrionale, ni des sources du Nil, ni du royaume des Patagons; il arrivait de son village... un coin de terre perdu dans les montagnes..., un de ces nombreux arrondissements par lesquels tout département se subdivise, que la Constitution de l'an III eut tort de supprimer et que la Constitution de l'an VII a rétablis comme ils sont aujourd'hui.

« Vous venez, lui dit-on, à Paris pour l'Exposition universelle, ou bien encore pour quelque congrès agricole, ou bien aussi pour solliciter quelque amélioration locale des ministres de l'intérieur ou de l'agriculture. »

Le bonhomme secoua la tête en signe de négation.

« Je cherche, répliqua-t-il, à remplacer la patrie que j'ai perdue.

« — Vous n'êtes donc pas Français?

« — Faites excuse.

— « Et ne trouvez-vous pas que cette qualité en vaut bien une autre?

« — Hélas! monsieur, fit notre voyageur avec un profond soupir, il y a cent patries dans une seule comme il y a de nombreux lobes dans le même cerveau, des conduits multiples dans le même cœur, hélas!... j'avais trouvé l'oasis....

« — Aujourd'hui pourtant, répondis-je, la patrie se centralise. On vit de la vie commune à quelque point que l'on réside... grâce à la rapidité des chemins de fer. »

Mon homme poussa, à ces mots, une douloureuse interjection, leva les mains au plafond du *Grand-Hôtel* qui figurait en ce moment le ciel... et s'écria :

« Les chemins de fer! les wagons! les rails! les embranchements surtout... voilà la véritable cause de la vie errante à laquelle je suis condamné!... Avec le train express sont partis mon repos, mon bonheur, ma joie!... et ils n'ont pas pris de billet de retour.... »

Curieux à l'égal d'une soubrette de comédie, ou d'un agent du service de sûreté, je résolus de savoir la véritable cause du chagrin de ce bon voyageur.

Il n'avait ni morgue, ni dissimulation, et il suffisait que j'exprimasse le désir de connaître sa légende pour qu'il m'ouvrît son âme à deux battants....

Il parla... j'écrivis ce qu'il disait au fur et à mesure que les paroles tombaient de ses lèvres....

Et voici ce qu'il me conta :

J'ai vécu longtemps dans un coin de la France où la flore

est splendide, le ciel italien, le sol protégé par de verdoyantes montagnes.

Ce n'est pas sous des choux que l'on y trouve les enfants; c'est sous des roses plus nombreuses que les produits du potager... dans ce pays prédestiné.

Je passai là un matin pour y boire un coup de vin avant de poursuivre ma route, et j'y suis resté trente ans.

« Quel fut, interrompis-je, l'aimant assez fort pour vous retenir ainsi?

— Vous allez le savoir, répondit-il, si vous me laissez narrer sans m'arrêter. »

***

J'entrai donc un beau matin dans la commune de..., après avoir parcouru l'arrondissement tout entier.

C'était encore l'époque où l'on se montrait fort strict pour la régularité des passe-ports.

Les gendarmes jouaient aux boules, et, en me voyant, ils ne se dérangèrent pas de leur partie.

« Voulez-vous voir mes papiers, demandai-je?

— A quoi bon? répondit le brigadier, qui visait les quilles avec religion....

— Si j'étais pourtant un crocheteur de serrures?

— Il n'y a pas de serrure ici, répondit-il en poursuivant son jeu; toutes les portes s'ouvrent en les poussant de la main....

— Si je voulais voler?

— La fortune de chacun est en biens-fonds, dit-il en abattant les quilles d'un bras vigoureux, et vous n'emporterez

pas un champ dans votre poche... Quant au vin, au pain, au laitage, au sarreau de grosse toile, au manteau de grosse laine.... inutile de les voler... demandez-les à chacun de nous... on vous les donnera de grand cœur. »

Puis il ramassa la boule qui avait été rouler au loin et recommença sa partie,

***

La ville, tout petit chef-lieu d'arrondissement, était assez grande, et je fus fort surpris de n'y point voir de boutique de pharmacie, aux bocaux de liquides colorés, au serpent d'Hygie allongeant ses anneaux sur les contrevents.

« Il y eut, m'apprit un vieux du pays, avant le premier empire, un apothicaire : mais le défaut de clients l'a obligé de nous quitter. Il a inventé un emplâtre et est allé l'appliquer à Paris où il a fait fortune...

— Et pourquoi n'a-t-il pas réussi chez vous?

— Parce que, si nous étions malades, la pharmacie modèle... qui appartient à tous... la voilà. »

***

Et il me montrait les champs et les bois où croissaient les simples, ces plantes bien connues des moines guérisseurs et des bonnes femmes aux remèdes traditionnels... ces ressources principales de la pharmacopée moderne.

Je demandai à mon interlocuteur s'il existait un médecin dans la vicinalité.

Il me montra une maison verte, entourée de jasmin et de boutons d'or... à laquelle j'allai frapper.

Un gros père, réjoui, au visage rebondi, à la mine rabelaisienne, m'ouvrit, et voyant que j'étais étranger, il s'écria avec joie ;

« Seriez-vous un vrai malade ?

— Peut-être... balbutiai-je... je suis un preneur de notes, étudiant le pays que je parcours... et j'ai quelque peu de fatigue... Depuis combien de temps habitez-vous cette commune?

— Depuis vingt-cinq ans, répondit le médecin; elle a voulu avoir un docteur comme le prince de Monaco voulut avoir une armée. Elle a assuré 400 fr. par an au fils d'Esculape qui s'établirait ici.... J'y suis venu et me voilà....

— Vous vous y trouvez bien, alors?

— C'est une sinécure, les enfants arrivent au monde tous seuls... les vieillards s'en vont sans s'en apercevoir... Les hommes sont bruns et forts comme le bronze de Florence; les femmes sont roses et fraîches comme des pommes d'api, il n'y a jamais eu de malade sérieux; on guérit les brûlures avec la pomme de terre râpée, les coupures avec la toile d'araignée, et les meurtrissures..., avec le temps.... J'ai demandé partout un vrai malade pour ne pas oublier mon métier; je lui ai offert le couvert à ma table et des appointemeuts.... Je n'en ai pas trouvé à cinq lieues à la ronde....

— Quel pays prédestiné? m'écriai-je.

— Pas pour Hippocrate assurément, répliqua-t-il. Ah çà ! monsieur le voyageur, entrez sous cette charmille, que je vous fasse boire le vin du cru et que je vous présente à la

femme que j'ai épousée ici.... après quoi vous me direz la nature de votre indisposition. »

Et le Broussais champêtre me poussa doucement sous un bosquet.... de lilas épanouis.

Il y avait là une belle dame qui lui envoya un sourire.

De beaux enfants escaladèrent ses genoux.

« Vous le voyez, me dit-il, si je n'ai pas trouvé la maladie, j'ai rencontré la paix conjugale, les joies paternelles.... Maintenant, dites-moi où est votre mal !

— Mon mal, docteur, répondis-je, c'est de n'avoir pas encore trouvé, comme vous, le chemin du vrai bonheur. »

***

Des habitants du bourg où je m'étais arrêté n'avaient pas de notions bien justes en matière politique, ils n'eussent pas fait de barricades pour réclamer le droit de voter.

Et le suffrage universel a dû les trouver peu préparés à son exercice.

La façon dont les vieillards répondaient aux questions des jeunes gens donnera une idée de leur naïveté charmante.

« Pourquoi, disait un enfant, le ruban de la Légion d'honneur est-il écarlate?

— Il est rougi, répondit l'ancien, avec le sang versé pour la patrie....

— Pourquoi ne voit-on, sur les pièces de monnaie d'or, d'argent ou de cuivre, que la moitié de la figure du souverain?

— Pour apprendre aux bons esprits qu'ils ne doivent pas chercher à tout voir et à tout savoir.

— Pourquoi l'auréole du Christ n'est-elle pas, comme la couronne du roi.... collée contre la tête?...

— Parce que la couronne d'épines qui la ceignit étroitement est plus splendide encore.... »

Le lendemain du jour où j'arrivai dans cette localité était un dimanche.

Comme on dansait sous les verts ormeaux, une averse tomba....

« En prison! s'écrièrent les cavaliers.

— En prison ! » s'écrièrent les danseuses folâtres.

Surpris par cette lugubre exclamation, je suivis la foule juvénile qui s'arrêta devant la maison de détention.

« Eh! geôlier! s'écria le joyeux rassemblement, voici des gens qui t'arrivent. »

Et on ouvrit la porte, dépourvue de tout verrou. On envahit le préau, qui offrait au quadrille un espace couvert.

Et l'innocent gigotement se continua jusqu'à ce que le soleil fût revenu dorer les abris de feuillage qui formaient la salle de bal favorite de l'été....

« Comment! demandai-je, on laisse danser dans le préau?

— Il n'y a jamais eu de prisonnier ici... pas de criminel!

— Pas un seul coup de couteau donné en colère?

— Les habitants sont doux.

— Pas un amant jaloux?

— Les femmes sont honnêtes.

— Pas un réfractaire au service militaire?

— Les hommes sont braves.

— Pas un criminel de passage?

— Les brigades de gendarmerie traversent la ville sans s'arrêter.... Il y a bien un cachot pour renfermer les condamnés à mort.... il n'est pas inutile.... la bonne du maire y fait sécher son linge en hiver.

— Que fait donc le chef du parquet?

— Il voit les crimes.... dans la *Gazette des Tribunaux*.

— Et le juge de paix du canton?

— Il se dispute quelquefois avec sa femme, qui est parisienne.... et ce sont les voisins du pays.... qui les remettent d'accord.... »

Je demandai alors si les filles étaient légères et provocantes.

« Elles ne sont coquettes, me fut-il répondu, que dans la saison d'été; pendant que la terre les pousse aux parures pittoresques, en leur offrant ses plus chatoyants produits; elles ont alors les couronnes de roses, les cerises en pendants d'oreilles, les graines écarlates du sorbier, contrefaçon du corail, en longs colliers.... Dans les années où les roses ont manqué, les filles sont moins belles.

— Et n'y a-t-il jamais de séduction, de pauvre créature trompée?

— Jamais.... à Paris, on se moque de la fille abandonnée, ici on stigmatiserait le séducteur.... Il s'est trouvé une seule

fois parmi nous une Marguerite nouvelle, mise à mal par un faux rustique... On fit une layette à son enfant, on rendit le courage à cette âme dont la simplicité avait causé le malheur.... Le suborneur voulut se marier.... il ne trouva pas une fille qui consentît à accepter l'anneau d'or de ses mains.... Il revint aux pieds de celle qu'il avait lâchement délaissée.... Elle le repoussa avec dédain....

— Et elle resta sans mari?

— Non; un brave garçon l'épousa, et la traditionnelle feuille d'oranger fut cueillie aux arbustes odorants, comme si la fiancée avait eu droit à la couronne virginale....

— Elle porta donc indûment cet emblème d'innocence?

— Non, ce fut son petit enfant adopté par le mari, et qui se tenait à l'autel en robe blanche.... souriant entre les deux époux.... »

***

Lorsque, le premier jour de mon séjour, je voulus me coucher, je demandai à l'aubergiste une chandelle.

« Une chandelle! me fut-il répondu..., il faudra que nous allions en emprunter une chez le cabaretier.... qui est au bout du pays.

— Vous n'en avez donc pas ici?

— Jamais.

— Pourquoi donc?

— Parce que nous prenons notre lumière du ciel... le

soleil levant nous appelle.... le soleil couchant nous invite au repos.

— Et le cabaret?

— Les gens du pays n'y vont guère; chacun a son vin chez soi.... »

***

Les bonnes gens avaient supprimé la veillée; ils reposaient à la fois l'âme et le corps quand venaient les ténèbres.... C'est là, peut-être, une des causes de la douceur de leurs mœurs et de la docilité de leurs caractères....

J'ai vécu trente ans dans ce pays bienheureux, qui n'envoyait pas un coupable aux assises, pas un indiscipliné aux conseils de guerre, pas un plaideur aux avocats du chef-lieu du département.

Le sous-préfet, jeune homme de haute naissance, avait autant de calme que Mme Deshoulières, en conduisant son troupeau administratif, et pouvait dire, comme elle :

Petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans ces champs, sans soucis, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux....

Il passait les deux tiers de son temps dans la capitale, et l'arrondissement n'en allait pas plus mal.

Les épidémies faisaient le grand tour pour ne pas atteindre cette terre fortunée; il n'existait pas de pauvres dans le pays, car les vieillards et les infirmes étaient adoptés

par la commune, et je ne crois pas, que le diable lui-même y ait jamais fait de bonnes affaires.

***

J'en parlai un jour avec le vénérable curé.

« Mes paroissiens sont si bons, si purs, dit-il, que je puis confesser, la veille de Pâques, toute la commune en une heure de temps.

— Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir à catéchiser un coupable ?

— Une seule fois, me dit l'abbé; un vigneron, ancien troupier revenu tout nouvellement dans ses foyers..., ayant trop bu, se prit à blasphémer et à faire scandale en proférant force jurons qu'il avait appris dans les camps. Il était si ivre et si désireux d'esclandre qu'il vint jusqu'à mon presbytère, dont il cassa un carreau.

Nous n'avons pas facilement de vitrier dans ce pays. Le lendemain je remplaçai le verre fracturé par un morceau de papier blanc sur lequel j'écrivis en lettres assez grosses pour être lues de tout le monde :

Tu ne jureras pas le nom de Dieu en vain.

« A la vue de l'inscription, ajouta le prêtre, personne ne proféra plus de paroles blasphématoires... »

J'admirai l'excellent ecclésiastique qui faisait ainsi servir un accident d'ivrogne.... à l'éducation morale de ses ouailles.

***

Cette commune heureuse, décrite par un voyageur naïf, eût été le rêve accompli de Paul de Kock.

Pas de journaux, annonçant les erreurs de l'humanité, pas de compétition, pas de querelles de partis, — partant pas de haine.

De belles récoltes, de beaux enfants, un beau soleil, des lilas et des rires à discrétion.

Ce devait être là le pays de ses désirs.

TAYLOR INST. OXFORD

ÉPILOGUE

Je ne veux pas clore cet ouvrage, écrit au courant de la plume, improvisé de par les élans du cœur, sans jeter un coup d'œil sur l'influence des œuvres de Paul de Kock sur son siècle.

On aura beau se montrer incrédule, on aura beau présenter en première ligne les grands politiques, les magistrats solennels, les guerriers redoutables, les poëtes entraînants.

Le roman de Paul de Kock n'en a pas moins exercé son action sur la génération de 1826 à 1850.

C'est aujourd'hui tout un monde évanoui. Aujourd'hui on pose, on cherche le factice, la contrefaçon.

Les hommes imitent les Anglais. Les femmes imitent le dix-huitième siècle.

On met des chapeaux relevés avec des jupes qui traînent.

On endosse le paletot le plus roide de coupe, le gilet le plus long de forme.

C'est pourri de chic, et tout est dit.

***

Les héros de Paul de Kock sont risibles souvent, moraux toujours, méchants jamais.

Ces boutiquiers, ces petits rentiers, ces commis voyageurs, sont d'une exactitude de ressemblance étonnante....

Bien qu'ils aient été reproduits sur le papier avant l'invention de la photographie.

La qualité dominante de ces scènes prises sur le vif, c'est le naturel.

Chassez le naturel, il revient au galop,

a dit Boileau le satirique.

Ce n'est pas tout de le voir revenir, quand on est peintre de mœurs.... il faut encore le saisir et lui conserver sa sincère expression.

***

Les grands satiriques de tous les temps ont frappé les classes élevées. Ils ont visé haut.

Molière a attaqué les bourgeois riches, les prêtres omnipotents, tout ce qui dominait la moyenne des citoyens.

Paul de Kock, à une époque où la petite bourgeoisie était la maîtresse suprême des événements, alors qu'elle venait de faire la révolution de 1830, et qu'elle préparait celle de 1848, a pris cette fraction de la population pour objectif.

Il a crayonné de droite et de gauche les types les plus accusés de ce nouveau tiers état.

La Famille Benoiton, il l'avait entrevue vingt-cinq ans avant Sardou.

La Dame aux Camélias, il l'avait vue passer, alors que Dumas fils était encore au collége.

Seulement il ne songea jamais à en faire une courtisane réhabilitée, comme la Madeleine, par le martyre.

***

J'ai dit, au cours du présent ouvrage, l'influence du rire sur les mœurs.

La gaieté engendre la bonté. Tous les tyrans furent sérieux.

Le mot pour rire ne naît pas dans un cerveau malade. Le rire naît de la joie.

Et dans ce monde, dans ce *bas monde*, comme dit le peuple, la joie est la meilleure manifestation d'une douce philosophie.

Savoir se contenter de peu, n'avoir ni ambition exagérée, ni aigre envie, voilà la condition nécessaire pour ne pas engendrer la mélancolie.

Alissan de Chazet a donné, il y a plus d'un siècle, au Caveau, une monographie du Rire.

La voici, telle que je la trouve dans les mémoires et journaux de l'époque :

LE RIRE.

La Société des Dîners du Caveau ou du Rocher de Cancale fut fondée par M. Capelle, qui imprimait le Recueil, et qui faisait lui-même des chansons très-agréables. Elle était composée de MM. Désaugiers, Armand Gouffé, Béranger, Antignac, Brazier, Dupaty, Francis, Laujon, Moreau, Philippon de la Madeleine et Piis. La Société fut dissoute en 1815; les opinions politiques étaient si tranchées, que ces réunions gastronomiques seraient devenues des clubs.

AIR : *Mon père était pot.*

Des purs accents de gaieté,
Turbulent interprète,
Le rire est bien pour la santé
La plus douce recette.
C'est un fait : ainsi,
Sans soins, sans souci,
Chantons, chers camarades
Égayons nos jours,
Et rions toujours,
Pour n'être pas malades.

Il faut convenir qu'un rieur
A beau jeu sur la terre,
Et qu'il peut à sa bonne humeur
Donner libre carrière.
D'un rire malin
Pour doubler soudain
Les éclats sympathiques ;
Les sots, à mes yeux,
Valent cent fois mieux
Que nos auteurs comiques.

Molière connaissait à fond
L'art d'exciter le rire ;
Depuis lui, maint auteur profond
Fit à peine sourire.
Si de la gaîté,
Le fleuve arrêté
Fut gêné dans sa course,
Il est libre, car
Le joyeux Picard
En retrouve la source.

La Grèce était, assure-t-on,
Le pays d'Héraclite ;
Moi je conteste, et pour raison,
Ce fait que l'on nous cite :
J'ai vu de fort près
Les tristes Anglais,
Et je puis vous répondre
Qu'Héraclite était,
De droit et de fait,
Un citoyen de Londre.

Toujours le rire d'un bon cœur
Est la marque évidente ;
Le rire ami de la candeur
Prouve une âme innocente.
Hommes sans détours,
Du rire toujours
Vous fûtes les apôtres ;
J'en fais le pari,
Ceux qui n'ont pas ri
Ont fait pleurer les autres.

La vie est un fort grand banquet
Dont chaque homme est convive :

Il faut, lorsqu'à table il se met,
Que la gaîté le suive.
Rendons, par nos jeux,
Nos propos joyeux,
Le repas agréable ;
Et puis, comme ici,
Le dîner fini,
Sortons gaîment de table.

***

Mais c'est à propos des femmes que l'œuvre de Paul de Kock restera charmante, aimable, inimitée.

Nous vivons aujourd'hui sous la domination d'un luxe malsain et mal acquis.

Les filles d'Ève sont couvertes de velours et de renard argenté l'hiver, de dentelles l'été.

Il leur faut des parures somptueuses.

Il leur faut des diamants de grand prix.

Il faut à la fausse beauté tout au moins le secours de la fausse élégance.

L'enfant égarée qui fut une ouvrière accorte devient une lorette, une cocotte, une petite dame.

***

Nous ne trouvons pas souvent cette créature, née des brumes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, dans un livre de Paul de Kock.

Quand une fille est jolie, elle peut se promener dans le

volume sans se ruiner, ou ruiner autrui en frais d'ajustements.

Une robe d'indienne à quinze sous l'aune; une de ces délicieuses petites robes, fond blanc, tacheté de noir.... comme un essaim de mouches tombé dans une jatte de lait.

De petits souliers de cuir verni à talons plats.

Le petit tablier de soie noire qui indique la travailleuse et le bonnet, phrygien d'allure, qui, avec ses rubans de couleur flottant au vent, a l'air de caresser la belle qui le porte.

Une bague en argent au doigt. Un simple anneau d'or aux oreilles. Les mains un peu rouges, mais charmantes. Les pieds plus sûrs dans la chaussure aisée que dans nos brodequins à hauts talons, ce danger permanent de la santé féminine.

La joie au cœur, la malice aux yeux, la chanson aux lèvres :

Voilà l'adorable enfant qu'illustra Paul de Kock, voilà la grisette de Paris.

Cette grisette sémillante ou sentimentale, selon son heure, cette héroïne des drames à l'eau de rose, du célèbre romancier..... je crois bien l'avoir rencontrée un jour dans le bois de Vincennes.

C'était la dernière grisette assurément.

Aussi folle que le papillon qui volait devant elle, aussi pathétique que l'oiseau qui chantait dans les branches son hymne à l'amour.

J'assistai à une scène dont la douce simplicité eût tenté la plume du charmant historien de la commune des Lilas.

***

J'étais au bois de Vincennes. L'hiver s'en allait, emportant ses sombres bagages de brouillards et de frimas.

Les neiges d'alentour étaient fondues.

Les premières feuilles sortaient des branches des arbres comme pour voir si le moment était venu de pavoiser en vert ce monde glacé par les vents, détrempé par les pluies.

Quelques moineaux sautillaient sur les chemins, à la façon d'ingénieurs chargés de reconnaître la voie.

Je respirais l'air plus clément.

Je me laissais envelopper par un beau rayon de soleil, comme un pieux serviteur de Dieu sur la terre..... doit rechercher l'auréole qui lui est promise dans le ciel.

Quand un bruit se produisit dans les branches du buisson le plus voisin, et je vis, en me plaçant à l'écart, venir deux personnages.

***

L'un était un beau gars, d'une vingtaine d'années tout au plus : moustache naissante, yeux noirs énergiques et expressifs tout à la fois, taille élégante, épaules larges.

La force et la grâce réunies, la Force et la Grâce, ces deux grandes puissances si diversement classées par nos commentateurs actuels, associées dans une sympathique individualité.

***

Le second personnage était une jeune fille, une petite beauté, une élégance, un rêve !.....

Elle avait la peau la plus blanche que l'on pût désirer comme concurrence triomphant de l'albâtre et de l'ivoire.

De petites veines, couleur de saphir, se montraient çà et là, à la façon des violettes sous les transparences de la neige.

Elle se mit à courir, et, ma foi, quelques-uns de ses ornements imitèrent son exemple.

Le petit peigne qui maintenait l'ordre dans ses tresses vermeilles se retira, comme les sergents de ville de l'Empire, devant l'insurrection du 4 septembre.

Et les plus beaux cheveux blonds du monde se mirent à flotter dans les airs, mouvant drapeau de l'indépendance.

***

Durant ce temps, le jeune homme visitait le pied des arbres. Que cherchait-il?

Il ramassait les violettes, il en composait un bouquet.

Quand le faisceau de fleurs parfumées fut suffisamment gros, il le donna à sa compagne, et j'entendis le bruit..... du payement.

Ce n'était pas le son des écus s'entre-choquant.

Ce n'était pas le froufrou des billets de banque que la main chiffonne.

C'était bien le bruit d'un baiser.....

Non d'un baiser donné par une seule bouche, sur un front calme, sur une joue résignée et rebondie, mais d'un baiser... où chaque virtuose d'amour fait sa partie.

***

Le jeune homme opérait une véritable visite domiciliaire dans les hautes herbes. Il interrogeait le gazon. Il consultait le pied des vieux chênes.

Il trouvait les violettes que leur parfum dénonçait, et il offrait à sa jeune compagne le fruit de ses recherches.

***

La fillette recevait sa redevance de fleurs, avec la gravité d'un grand seigneur d'autrefois recevant la dîme des mains empressées de ses vassaux.

Et, je l'ai dit, elle la paya en un baiser sonore, qui fit tressaillir les moineaux amoureux et moqueurs, lesquels récitaient leurs madrigaux derrière les premières feuilles.

***

C'était triste à voir, ce couple charmant, pour tout homme qui a dépassé la quarantaine.

Tant de jeunesse, de beauté, d'insouciance adorable, tant de rayons de soleil dans cette aurore, tant de bonheur dans cette intimité..... cela faisait regretter les bonheurs passés.....

***

Tout à coup, au milieu de ce calme, un orage s'éleva.... une tempête dans un flacon d'eau de Cologne.

Il y eut un *casus belli* qui se produisit.

Qu'était-ce?

Un aveu mal exprimé?

Un baiser refusé?

Une violette bleue qui avait glissé dans un sein blanc..... et dont le droit d'extradition avait été refusé, la fleur n'étant coupable d'aucun crime?

Tant est-il que la fillette eut un moment d'humeur, comme M. Thiers à la tribune, et qu'elle s'éloigna en jetant le bouquet de violettes avec dépit.

Elle rendait à l'Amour son tablier.

***

Le jeune homme la suivit.

On a beau retirer son ambassadeur, ne laisser qu'un chancelier dans un pays, la guerre n'est pas définitivement déclarée pour cela.

Il existe toujours les efforts conciliants de la diplomatie, les protocoles, les congrès, les arbitres à nommer; la guerre est imminente, mais la paix n'est pas impossible.

***

Le soleil allait se coucher à l'horizon. Le sentier devant lequel je m'étais arrêté demeurait désert, et le bouquet jeté était tombé à mes pieds.

Laisser ces pauvres violettes exposées aux intempéries

de mars, les abandonner aux morsures du vent, à la rosée glaciale des nuits du printemps, c'eût été de l'inhumanité.

Je ramassai donc le bouquet. Il était encore tout tiède, je le mis à ma boutonnière.

***

Et j'allais m'enfuir avec cette relique du premier amour, si doux, si frais, si jeune, quand le buisson vert fit un certain bruit.

Les branches verdoyantes s'écartèrent, et une tête blonde et délicieusement penaude en sortit.

Et une jolie voix me dit :

« Rendez-moi mes violettes ! »

***

C'était la jeune fille.

Les protocoles pacifiques avaient réussi. La paix était signée, et on arborait à nouveau les couleurs de l'affection et de la fidélité.

***

Je rendis à la dernière grisette son bouquet, et je la vis rejoindre en courant son amant.

Ils rirent tout le long de leur route. Ils riaient peut-être de ma peine quand j'opérai la restitution réclamée.

Puis ils disparurent, enveloppés, comme dans une robe d'or, par les derniers rayons d'un soleil qui se retirait en bon ordre.

C'était bien là la dernière grisette, la fille amoureuse du soleil, des fleurs, des étoiles, de l'amour même.

Petite robe de jaconas sur laquelle la bête à bon Dieu vient promener son corps de corail.

Petits pieds qui semblent frôler l'herbe sans la fouler. Petites lèvres moins sages que celles de Platon, mais sur lesquelles, à défaut d'abeilles, les papillons épris des roses viennent se poser.

Enfant qui donne ce qu'elle a..... peut-être, mais qui ne vend rien de sa beauté, avec ou sans patente de marchande.

*
* *

La grisette a disparu de nos mœurs somptuaires. Il apparaît encore un groupe de grisettes dans les *Misérables* de Victor Hugo. Mais elles sont lymphatiques, mélancoliques, fatiguées du présent, inquiètes de l'avenir.

Hugo a trouvé les reines, les favorites, les princesses à la robe flottante, les Marie de Nuremberg, les Marion Delorme, les Tisbé.

Il n'a jamais bien trouvé la grisette, cette divinité à la robe courte.

*
* *

Aujourd'hui la grisette est partie. Les jolies filles du quartier des écoles ont la robe Pompadour, le gant à six boutons, le chapeau Rabagas, le manteau de velours garni de martre.

Il n'y a plus de jolies tailles sans robes traînantes. Il n'y a plus de jolies complexions sans poudre de riz.

Quand une fille a jeté son bonnet par-dessus les moulins, on le remplace par un chapeau de 60 francs de la bonne faiseuse.

Cela dure ce que cela peut, mais on est une contrefaçon de la femme comme il faut, sans garantie du gouvernement.

***

Et remarquez que tout a suivi cet exemple. Tout est contrefaçon au temps où nous vivons.

Nons avons l'*imitation* dans la politique, le *pastiche* dans l'art : la monnaie menue des grands orateurs et des grands artistes.

Le luxe des femmes, contre lequel ce vert vieillard, qu'on appelait le procureur général Dupin, a prononcé son dernier réquisitoire, a peut-être été le point de départ de toute cette dégénérescence.

***

L'aimable vieillard dont les lettres françaises portent le deuil savait bien cela.

Il avait perdu ses modèles favoris. La société moderne ne lui présentait que des tableaux navrants.

C'était Rosa Bonheur et Mme Deshoulières, habituées à peindre les blancs moutons, et obligées à peindre des loups.

Il croyait qu'il avait vieilli, mais non ; ce n'était pas le conteur qui était devenu morne, fardé, plein d'astuce.

C'était le monde qui grouillait autour de lui.

*
* *

Toutefois la société a beau se grimer, mettre des faux cheveux, se servir de fard et de cosmétiques, émailler son visage comme on émaille une vieille miniature, l'œuvre de Paul de Kock demeurera debout, comme l'œuvre de Molière et de Balzac.

Ses originaux ne sont pas des créations fictives..... ce sont des portraits. Ces braves gens, qui excitent à la fois le rire et les larmes, ont vécu parmi nous.

Entrez dans un cabinet de lecture. Demandez, de préférence aux auteurs les plus autorisés du jour, un volume quelconque de Paul de Kock.

On vous répondra :

« Il est sorti. — Voulez-vous Féval, Belot, Dumas fils ?

— Non, je veux Paul de Kock.

— Eh bien, il faut retenir l'ouvrage à l'avance, si vous voulez être sûr de l'avoir à jour fixe. »

Je livre donc, avec l'espoir qu'il sera bien accueilli, ce travail à mon éditeur. J'ai fait appel à tous ceux qui ont connu Paul de Kock, et je me suis ortifié de leurs impressions et de leurs souvenirs.

J'ai visité la maison des Lilas, et j'ai désiré qu'elle demeurât l'héritage vénéré par les héritiers, une sorte d'oasis dans ce grand désert parisien.

Les lilas de Paul de Kock, ce devrait être le lieu de rendez-vous de la jeunesse honnête et joyeuse;

L'école du rire et de la franche gaieté;

Le tombeau de la mélancolie.

C'est là que se réfugierait la jeune femme charmante en sa simplicité, cette simplicité que le bon M. de Planard, un ami de Paul de Kock, décrivait en huit vers que tout le monde a chantés :

Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur.
Ah, telle est la parure;
Dont je suis enchanté,
Car toujours la nature
Embellit la beauté.

Béranger a donné son nom à plus d'un rendez-vous des plaisirs honnêtes.

Il y a, dans le quartier latin, une brasserie célèbre qui a pour enseigne :

Au souvenir de Murger.

Je voudrais, dans ces environs de Romainville, que le nom aimé de Paul de Kock restât comme un souvenir d'ébats joyeux et de décente hilarité;

Qu'il passât ainsi de génération en génération : la légende après la popularité.

***

J'ai dit que le logement de Paul de Kock sur le boulevard Saint-Martin était occupé par un bourgeois de Paris.

Ce n'est point une profanation.

J'ai revu depuis quelques jours le locataire.

Il n'a point oublié, sous ces modestes murs, quel avait été son prédécesseur.

Il sait que chaque chambre, chaque armoire, chaque panneau, lui rappellent son souvenir.

Il connaît la popularité de cette fenêtre sur le devant, d'où Paul de Kock a vu passer, depuis trente ans, toutes les classes de la population, les représentants de toutes les nuances de l'opinion publique.

J'ai le ferme espoir que le petit entresol ne sera jamais profané par l'occupation d'un taciturne ou d'un misanthrope.

On connaît les maisons qui furent occupées par Bonaparte, Molière, Corneille, Beaumarchais. On n'oubliera pas la maison où vécut le romancier célèbre.

Le local dans lequel expira Molière est aujourd'hui absorbé par un mont-de-piété.

Les lieux illustrés par Paul de Kock devraient être occupés par une marchande de ces fleurs qu'il a tant aimées.

C'est un poëte suédois qui a dit qu'un éclat de rire a plus de portée qu'un coup de canon.

Le barde a raison.

Le bruit de l'artillerie, après avoir violemment déplacé les colonnes d'air, va se perdre dans les montagnes, répété qu'il est par les échos plaintifs.

La clameur est lugubre.

Elle se produit commandement.

Elle se termine soupir.

Les notes joyeuses de la haute-contre lui sont inconnues. Tout est forcé, brutal, rugueux, dans sa manifestation.

***

Le rire, bien moins énergique comme son, se produit bien différemment.

Mignon, argentin, produit sur les notes les plus élevées de la voix humaine, le rire ne s'éteint pas quand il est proféré par un organe charmant.

Les échos se le passent comme un trille perpétuel.

On rit en voyant rire.

Ce n'est pas un bruit, une excitation particulière et personnelle.

C'est aussi et surtout une contagion, contagion heureuse, puisqu'elle repose l'esprit, réconforte le cœur, et console l'humanité.

***

L'œuvre de Paul de Kock aura ce précieux privilége.

L'éclat de rire survivra à celui qui l'a excité.

Les générations futures, cherchant ce qu'a produit notre époque, trouveront des travaux ingénieux, des conceptions grandioses, le progrès accompli par les arts, et surtout par les sciences.

Mais Paul de Kock seul fera renaître le rire sur les lèvres des lecteurs de l'avenir.

FIN

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

62032646